

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME TRENTE-HUITIÈME

FASCICULE 2

(Numéro 413)

PARIS (7°)

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1937

SOMMAIRE

DU DEUXIÈME FASCICULE

	Pages.
PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.	I
André MARTINET. — La phonologie du mot en danois.	169
A. ISSATSCHENKO. — A propos des voyelles nasales.	267
E. BENVENISTE. — Latin <i>nictare</i>	280

Toutes les communications relatives à la **rédaction** et à l'**impression** des *Mémoires* et du *Bulletin* doivent être adressées au Secrétaire adjoint :

M. Jules BLOCH, 16, rue Maurice-Berteaux, Sèvres (Seine-et-Oise).

Toutes les communications relatives à l'**administration** de la Société, et notamment à l'**envoi des publications** et aux **séances**, doivent être adressées à l'Administrateur :

M. A. MIRAMBEL, 9, rue Condorcot, Paris (IX^e).

Les communications relatives aux **finances** de la Société, et toutes les **cotisations**, doivent être adressées *uniquement* au Trésorier, soit à son adresse personnelle :

M. A. SAUVAGEOT, 5, rue Fernand-Widal, Paris (XIII^e),

soit en versant au compte de la Société :

Compte de chèques postaux de la Société : 174.54, Paris.

Le montant de la *cotisation annuelle* est de 50 francs (42 francs pour les membres élus avant 1894).

Pour les *membres perpétuels*, cette cotisation est réduite à 30 francs.

Le versement de la cotisation doit être fait dans les *trois premiers mois de l'année*.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
N° 113

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES
DU 21 NOVEMBRE 1936 AU 19 JUIN 1937.

SÉANCE DU 21 NOVEMBRE 1936.

Présidence de M. A. VAILLANT, président.

Membres présents : M^{mes} Colombe, Homburger, Jonval, Meillet, Nitti, de Saint-Genès, Tachauer, Vanseveren ; MM. Åhlborn, Beaulieux, Benveniste, Bercot, J. Bloch, O. Bloch, Boyer, Brunel, Chantraine, G. Cohen, M. Cohen, Damourette, Daux, Dauzat, Deny, Destaing, Dumézil, Ernout, Esnault, Féghali, Février, Fouché, Gaspardonne, Guillaume, Haguenauer, Lacombe, Lamouche, Leroy, Leslau, I. Lévy, Lévy-Bruhl, Marouzeau, Martinet, Maspéro, Mazon, Mertz, Mirambel, F. Mossé, Pichon, Renou, M. Roques, Sauvageot, Šramek, Unbegaun, Vendryes, Verrier, Vey.

Excusés : MM. Barbelenet, F. Brunot, Prévost, Yvon.

Invités : M^{mes} Chantraine, Vendryes ; MM. Héron de Villefosse, H. Lévy-Bruhl, Mariès, Meyerson.

Présentations. Sont présentés pour être élus membres de la Société :

M^{me} Eva FIESEL, professeur à Bryn Mawr College, Low Buil-

dings, Bryn Mawr College, Bryn Mawr (Pensylvania, U. S. A.) (MM. Ernout et Benveniste);

M. Ch. GILHUIJS, Leerar Boekhouden M. O., 229, Tomatenstraat, Gravenhage (Hollande) (MM. Vendryes et Mirambel);

M. KOENRAADS, 88, Klimopstraat, La Haye (Hollande) (MM. Vendryes et Mirambel);

M. Simon LANDO, diplômé d'Études Supérieures, 7, rue Malebranche, Paris (V^e) (MM. M. Cohen et Cantineau);

M. WALLACE Paul, 46, Grave Place, New Jersey (East Orange, U. S. A.) (MM. J. Bloch et Gray);

Le Père TCHANG, 9, rue Raynouard, Paris (XVI^e) (MM. Maspéro et Ernout);

CORNELL UNIVERSITY LIBRARY, New-York (U. S. A.) (MM. Sauvageot et Mirambel);

INDIANA UNIVERSITY, Bloomington (Indiana, U. S. A.) (MM. Sauvageot et Mirambel);

UNIVERSITY OF WISCONSIN, Madison (Wisconsin, U. S. A.) (MM. Sauvageot et Mirambel);

STANDFORD UNIVERSITY, Standford (California, U. S. A.) (MM. Sauvageot et Mirambel);

UNIVERSITY OF ILLINOIS, Urbana (Illinois, U. S. A.) (MM. Sauvageot et Mirambel);

UNIVERSITY OF TEXAS, Austin (Texas, U. S. A.) (MM. Sauvageot et Mirambel).

L'administrateur souligne le caractère exceptionnel de la séance qui doit être uniquement consacrée à honorer la mémoire d'Antoine Meillet. Il excuse MM. Barbelenet, F. Brunot, Prévost et Yvon qui n'ont pu venir; il présente les condoléances adressées par les Sociétés polonaises de Linguistique (Cracovie), d'Études Orientales et de Philologie (Lwów), ainsi que les condoléances adressées personnellement par télégrammes de nos confrères MM. Doroszewski, Gray et Kuryłowicz.

La parole est donnée ensuite à MM. Vendryes, Lévy-Bruhl, J. Bloch, Benveniste, Chantraine, Ernout, Vaillant et Boyer.

M. J. Vendryes rappelle ce que fut la carrière d'Antoine Meillet; il évoque le souvenir de ceux qu'il eut pour maîtres et de ceux, étrangers ou Français, qui furent ses disciples. Il indique les grandes étapes que sa pensée a franchies, montrant qu'elles répondent à l'histoire de toute la linguistique au cours des quarante dernières années: c'est à Meillet que la linguistique doit d'avoir su tirer

profit des autres sciences ; c'est Meillet qui, l'un des premiers, a montré l'intérêt, la nécessité de la Géographie linguistique, et qui a vu la portée de la Phonétique expérimentale. M. Vendryes parle ensuite de Meillet comme professeur, comme organisateur du travail scientifique (notamment de son rôle dans l'organisation et les travaux des Congrès, dans les Sociétés scientifiques diverses) ; enfin il signale tout ce que doit à Meillet la linguistique non indo-européenne, notamment dans le domaine du bantou, du basque et du finno-ougrien.

M. L. Lévy-Bruhl rappelle la collaboration d'Antoine Meillet à l'*Année sociologique*, et signale comment Meillet a su mettre en valeur d'une manière définitive les rapports de la Linguistique et de la Sociologie.

M. J. Bloch montre ce que les études de sanskrit doivent à Meillet (surtout du point de vue de la phonétique) ; il rappelle le rôle qu'A. Meillet a joué dans le déchiffrement et l'interprétation du tokharien.

M. E. Benveniste montre l'originalité de Meillet dans les études arméniennes et iraniennes.

M. P. Chantraine insiste sur la connaissance profonde qu'A. Meillet avait du grec, et sur l'importance de ses recherches sur la phonétique, le vocabulaire du grec, et l'influence de cette langue en tant qu'élément de civilisation ; il montre en Meillet le côté humaniste, qui explique aussi l'action que son esprit pouvait exercer sur autrui.

M. Ernout montre ce que fut l'activité de Meillet dans le domaine des études latines ; il indique l'influence qu'il exerça sur l'orientation de ces études et sur les travaux auxquels elles ont donné lieu.

M. A. Vaillant rappelle l'importance des travaux d'A. Meillet en slave (slave commun, vieux slave, et langues slaves modernes) ainsi qu'en baltique ; Meillet a préconisé les recherches de caractère philologique, de préférence aux descriptions générales.

M. P. Boyer, embrassant l'étendue de la science d'Antoine Meillet, et rappelant son activité dans le domaine du germanique et du celtique, retrace plusieurs traits de sa vie qui peignent l'homme et l'ami.

En terminant l'administrateur présente le volume « Linguistique historique et Linguistique générale », t. II, recueil d'articles, d'avant-propos et de préfaces d'Antoine Meillet : cet ouvrage devait être offert au maître à l'occasion de son 70^e anniversaire.

SÉANCE DU 5 DÉCEMBRE 1936.

Présidence de M. J. FÉVRIER, vice-président.

Membres présents : M^{mes} Colombe, Homburger, Meillet, Tachauer ; MM. Benveniste, Bercot, J. Bloch, Chantraine, M. Cohen, Damourette, Des Places, Ernout, Esnault, Gaspardonne, Gougenheim, Lamouche, Larrasquet, Leroy, Macrea, Marouzeau, Martinet, Maspéro, Mirambel, Pichon, Renou, Sauvageot, Vendryes, Vey.

Excusés : MM. Boyer, Vaillant.

Invitée : M^{me} Pichon.

Décès. L'administrateur rappelle à la Société le décès de notre confrère, M. Julien, gouverneur honoraire des colonies, professeur à l'École des Langues orientales.

Elections. Sont élus membres de la Société :

M^{me} Eva Fiesel, MM. Gilhuijs, Koenraads, Lando, Wallace Paul, le Père Tchang ; les Bibliothèques des Universités Cornell (New-York), Indiana (Bloomington), Wisconsin (Madison), Standford, Illinois (Urbana), Texas (Austin).

Présentations. Sont présentés pour être élus membres de la Société :

M. Boissin, diplômé de l'École des Langues Orientales, 4, avenue Sainte-Marie, Saint-Mandé (Seine) (MM. Boyer et Sauvageot) ;

M. A. JOLIVET, professeur à la Faculté des Lettres, 6, avenue Paul-Appell, Paris (XVI^e) (MM. Vendryes et Tonnelat) ;

M. Allan Ross, professeur à l'Université de Leeds (Angleterre) (MM. Jules Bloch et Benveniste) ;

L'INSTITUT DE CIVILISATION INDIENNE A LA SORBONNE, Paris (V^e) (M^{me} Stechoupak et M. J. Bloch).

Election de la Commission des Finances. Il est procédé à l'élection de trois membres de la Commission des Finances pour l'examen des comptes de l'exercice 1936. Sont élus :

MM. Benveniste, Chantraine et Renou.

Annonces. M. Vendryes rend compte des travaux du *Congrès des Linguistes* qui s'est tenu l'été dernier à Copenhague. Il insiste tout particulièrement sur la place qui a été réservée à la Phonologie et signale l'activité de l'Association Phonologique Internationale ;

il rappelle aussi qu'il a été question au Congrès des langues internationales.

Observations de MM. Pichon, Damourette, Février et Mirambel.

L'administrateur présente deux ouvrages récemment publiés : le t. V de l'*Essai de Grammaire de la Langue française*, de nos confrères MM. Damourette et Pichon, et le t. I du *Basque Souletin nord-oriental*, de notre confrère M. l'abbé Larrasquet.

Notules. M. J. VENDRYES, à propos du mot gaulois *petru-mantalon*, montre par la composition du mot que le deuxième élément se rattache à un thème *mant-* (britannique **mantr-*, auj. *mathru* « piétiner », breton *mantra* « accabler »), *mantalon* en celtique ancien désignant « le chemin », c'est-à-dire la route en terre battue (grec *τρίβος*), avant la *strata* ou la *calceata*.

M. A. Mirambel lit ensuite une notule communiquée par M. A. GRAUR, à propos du mot roumain *huligan* « homme vigoureux, batailleur, spadassin » ; on a cherché des étymologies en roumain même, mais le terme est d'origine russe (*xuligan* « rôdeur, tapageur ») ; il se retrouve en anglais *hooligan* (même signification) ; il s'agit d'un terme qui a pénétré en Roumanie, venu de la Russie tsariste, en même temps que l'antisémitisme, et que des Israélites émigrés de Russie ont transporté en Angleterre.

Communications. M. Marcel COHEN parle d'Antoine Meillet et des « Langues du monde » : en 1918 il publiait seul *Les Langues dans l'Europe nouvelle*, avec d'importantes considérations théoriques ; dès que les circonstances d'après-guerre l'ont permis, il a tracé le plan des *Langues du monde* et réuni les collaborateurs nécessaires pour réaliser rapidement un manuel (dont la seconde édition des *Langues dans l'Europe nouvelle*, avec les statistiques de L. Tesnière, constitue un supplément). Pour lui cette somme était surtout un point de départ ; son souci, après comme avant, a été de favoriser constamment le rassemblement d'un plus grand nombre de documents linguistiques, de manière que notre science appuie constamment les théories en formation sur la base des faits concrets : l'institution du langage devait être pour lui toujours étudiée sur le plus grand nombre d'états de langues possible méthodiquement recueillis.

Observations de MM. J. Bloch, Damourette, Ernout, Février, Mirambel, Sauvageot, Vendryes. — MM. Vendryes et Ernout rappellent combien Antoine Meillet insistait sur la nécessité de cartes

et d'atlas linguistiques reposant sur des enquêtes que pourraient faire, par exemple, les instituteurs dans les villages où ils résident.

M. E. PICHON étudie les rapports du genre et du nombre en français. Il expose comment l'invariabilité des « noms de nombre » quant à la sexuisemblance est fonction de la conception idiomatique du nombre comme une qualité de groupe non applicable aux membres du groupe. La langue française a activement travaillé à éliminer ce qui (telle la forme féminine *doues*) aurait contrarié ce système. Le même système de pensée commande l'absence de féminin différencié dans le pluriel des articles *des, ces, les, mes* par opposition à l'existence d'un féminin pluriel *miennes, tiennes, siennes* employé au cas où l'idée possessive se présente pure de l'idée de détermination, qui dans *mes, tes, ses* était indissolublement liée au nombre. M. Pichon examine ensuite les objections possibles à sa thèse et s'attache à les réfuter. Il considère ensuite le cas de *un* : ce vocable a un féminin ; mais, linguistiquement, en français, *un* n'est pas un nom de nombre : grammaticalement, il n'est pas à distinguer de l'article « indéfini » ; sémantiquement, il exprime plus l'unité harmonique interne que l'unicité ou la solitude. Enfin il pose la question de la présence ou de l'absence de variation des « noms de nombre » dans les patois et les langues de culture de l'Occident européen ; et il conclut en se demandant si la disparition de la variation de « genre » des « noms de nombre » dans les parlers qui conservent par ailleurs le « genre » n'est pas un fait de civilisation comparable à ce qu'a été la disparition du duel.

Observation de M. Vendryes qui rappelle qu'en celtique il existe une distinction de genre pour *deux*, mais que les adjectifs attributs et même épithètes sont généralement invariables, c'est l'inverse du français ; l'anglais, par ailleurs, a éliminé le genre de l'adjectif. Pour *un* il convient de distinguer le nombre de l'article : si l'on recourt à *ne... que, seulement*, c'est précisément parce que le mot est équivoque. Quant au duel, il tient de la pluralité et de la collectivité ; les langues qui l'ont recréé (le celtique, p. ex.) sont celles qui ont un collectif.

M. Pichon ajoute qu'il admet la distinction du duel collectif et numérique, ce dernier seul étant caduc ; ce qu'a dit M. Vendryes lui paraît en accord avec ses doctrines.

SÉANCE DU 19 DÉCEMBRE 1936.

Présidence de M. A. VAILLANT, président.

Membres présents : M^{mes} Bazin-Foucher, Colombe, Homburger, Jonval, Meillet, de Saint-Genès, Tachauer ; MM. Beaulieux, Benveniste, Bercot, J. Bloch, Boyer, Chantraine, M. Cohen, Curiel, Damourette, Ernout, Féghali, Février, Haguenauer, Lamouche, Lando, Larrasquet, Leroy, Macrea, Maspéro, Mirambel, F. Mossé, Namitok, Renou, Sauvageot, Tesnière.

Invitée : M^{me} Leroy.

Annonces. L'administrateur fait part à la Société d'une modification à l'ordre du jour de la présente séance : les publications annoncées par les candidats au prix Bibesco, qui devait être attribué au cours de la séance après lecture du rapport, n'étant pas encore toutes parvenues au Bureau, il a été décidé que le rapport pour l'attribution du prix ne serait présenté qu'à la séance suivante, un délai étant accordé aux candidats pour l'expédition de leurs travaux.

L'administrateur annonce la publication prochaine chez l'éditeur E. Haag, de Lucerne, d'un travail de R. Brandstetter, *Die Verwandtschaft des Indonesischen mit dem Indogermanischen* ; en outre, il informe la Société qu'un volume doit être offert à M. Pușcariu, recteur de l'Université de Cluj, par ses amis et ses élèves ; cet ouvrage contiendra, traduits en français, une série d'articles publiés par M. Pușcariu sur les origines et l'histoire du roumain. — Observation de M. Ernout.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. Boissin, Jolivet, Allan Ross ; l'Institut de Civilisation Indienne à la Sorbonne.

Présentation. Est présenté pour être élu membre de la Société :

M. Eqrem ÇABEY, directeur au ministère de l'Instruction publique, Tirana (Albanie) (MM. Mazon et Vaillant).

Rapport de la Commission des Finances. Il est donné lecture par M. Chantraine du rapport de la Commission des Finances pour l'examen des comptes de l'exercice 1936.

Après avoir pris connaissance des comptes du Trésorier, la Commission a arrêté les comptes de la Société pour l'exercice 1936 selon le plan suivant :

RECETTES :

Report d'exercice.	84 442 fr. 05
Rentes.	3 290 30
Remboursement de titres échus.	574 35
Bénéfice réalisé sur la conversion des rentes 3 pour 100.	1 388 00
Subvention de la Fédération.	9 000 00
Subvention de l'Education nationale.	1 912 50
Cotisations et vente directe de publications.	22 430 80
Vente de publications par l'éditeur.	4 686 80
TOTAL.	127 424 fr. 80

DÉPENSES :

Reprise du solde Champion.	34 644 fr. 45
Factures Durand.	20 699 75
Frais de l'administrateur.	1 450 »
Circulaires, convocations, etc.	2 785 75
Dotation du trésorier.	500 »
Déménagement de chez Champion.	225 »
Rédaction de l'Index.	1 000 »
Frais de recouvrement, de banque et de correspondance.	675 »
TOTAL.	61 976 fr. 95

Différence entre les recettes et les dépenses :

$$127\,424 \text{ fr. } 80 - 61\,976 \text{ fr. } 95 = 65\,447 \text{ fr. } 85,$$

qui se trouvent représentés par :

Solde créditeur Klincksieck.	4 686 fr. 80
Avoir en Banque.	37 889 55
Compte courant postal.	20 617 »
Avoir en caisse.	2 254 50
TOTAL.	65 447 fr. 85

Ainsi qu'il apparaît des opérations décrites ci-dessus, la facture de l'Imprimerie nationale concernant la publication du dernier fascicule des Mémoires ne figure toujours pas au compte des dépenses. Cette facture qui s'élève à la somme de 13 561 fr. 45 a cependant été réglée. L'Imprimerie nationale n'ayant pas encore fait procéder à l'encaissement du chèque qui lui avait été adressé, le dernier état des opérations bancaires ne comportait pas cette dépense.

Le compte des dépenses se trouve grevé d'une somme de 34 644 fr. 45 qui représente le solde créditeur Champion marqué à l'actif de l'exercice précédent. En effet, la Société s'est trouvée dans la nécessité de racheter à son ancien éditeur des publications jusqu'à concurrence de la valeur du solde créditeur que celui-ci se refusait à lui verser en argent liquide. Cette opération s'est effectuée simultanément au changement d'éditeur. A vrai dire, la somme ainsi portée au passif de la Société ne constitue qu'une mise de fonds dont la Société bénéficiera au cours des exercices à venir. Le seul inconvénient présent de cette solution est d'immobiliser une somme relativement considérable qui

CORRECTIONS A LA COMMUNICATION DE M. NOIVILLE

PROCÈS-VERBAUX, t. XXXVII, pp. xxv et suiv.

-
- P. xxxvi, ligne 15. — *Au lieu de* : on hésitait. — *Lire* : On hésitait ¹.
 — — 19. — *Au lieu de* : Landsberger ². — *Lire* : Landsberger ³.
 — — 23. — *Au lieu de* : ou l'idéogramme. — *Lire* : de l'idéogramme.
 — — 24. — *Au lieu de* : *simanu* ³. — *Lire* : *simanu* ⁴.
 — — 33. — *Au lieu de* : répéter. — *Lire* : rejeter.
- P. xxvij, ligne 10. — *Au lieu de* : Hommel ¹. — *Lire* : Hommel ⁵.
 — — 16. — *Au lieu de* : Anun. — *Lire* : Anu.
 — — 19. — *Au lieu de* : *itu* ² — *Lire* : *itu*.
 — — 19-20. — Rétablir les noms propres comme suit : Arkaitu ou Urkitu, Ninuaitu, Ulmašitu, Ašuritu, Ĥuburitu, Diritu, Nippuritu, Sutitu.
 — — 23. — *Au lieu de* : Ĥarur. — *Lire* : Ĥubur.
 — note 1. — *Au lieu de* : 1. Reisner. — *Lire* : 4. Reisner.
 — — 2. — *Au lieu de* : 2. Krausz. — *Lire* : 3. Krausz.
- P. xxviiij, ligne 1 (2 fois). — *Au lieu de* : celle. — *Lire* : celui.
 — — 6. — *Au lieu de* : day. — *Lire* : dans.
-

ne sera récupérée que peu à peu. Le trésorier se voit en outre obligé de faire observer que l'écriture qu'il a ainsi passée ne représente pas en réalité un apurement définitif du compte Champion. La maison Champion n'a toujours pas fourni le compte définitif d'apuration.

Au poste des recettes, la subvention de la Fédération des Sociétés scientifiques ne figure que pour 9 000 francs. Ces 9 000 francs représentent un acompte sur la subvention promise dont le montant total devait être de 14 500 francs en diminution de 1 000 francs sur l'exercice précédent. Il faut également constater une autre diminution sur la subvention de l'Éducation nationale qui se trouve ramenée à 1 912 fr. 50 au lieu de 2 125 francs.

En revanche, à la suite d'appels réitérés aux membres de la Société qui se trouvaient en retard pour le paiement de leurs cotisations, il a été possible de relever le poste concernant les rentrées de cotisations. Mais il convient de souligner ce qu'a de précaire une pareille augmentation de ressources. Par la même occasion, qu'il soit permis de remarquer une fois de plus qu'un trop grand nombre de nos membres continuent à négliger de se mettre en règle avec la trésorerie.

Le petit volume du compte créditeur de la maison Klincksieck ne doit pas surprendre. Il s'agit d'opérations qui se sont déroulées entre le début de juin et la fin de novembre.

De tous ces faits, il ressort que la situation financière de la Société est désormais relativement saine. Mais si elle exclut tout pessimisme, elle ne saurait prêter non plus à un excès d'optimisme. Il demeure nécessaire de poursuivre un effort en vue d'augmenter le rendement des cotisations et celui des publications.

Les commissaires tiennent à rendre hommage, cette année encore, au zèle et à la constance que notre trésorier déploie dans des circonstances qui restent difficiles. Avec le concours dévoué de notre administrateur, il a réglé le transfert de nos publications à la maison Klincksieck et installé désormais la vie de notre Société sur des bases plus solides. Il importe, nous le répétons, que l'exactitude des membres à s'acquitter des cotisations seconde ses efforts.

Paris, le 18 décembre 1936.

Signé :

BENVENISTE, RENOU, CHANTRAINE.

Après la lecture de ce rapport, des observations sont présentées par MM. J. Bloch, M. Cohen, Ernout, Maspéro et Mirambel. — L'administrateur remercie au nom de la Société M. Paul Boyer, administrateur de l'École des Langues orientales, et M^{me} Meuvray, bibliothécaire de cette école, grâce à la complaisance desquels les publications de la Société reprises à l'éditeur Champion, pour solde du compte dû par lui, ont pu trouver un abri dans la Bibliothèque même de l'École.

Election du Bureau de la Société pour l'année 1937. Sont élus :

Président : M. G. COLIN.

1^{er} Vice-président : M. J. FÉVRIER.

2^e Vice-président : M. L. BEAULIEUX.

Secrétaire : M. J. VENDRYES.

Secrétaire-adjoint : M. J. BLOCH.

Administrateur : M. A. MIRAMBEL.

Trésorier : M. A. SAUVAGEOT.

Comité de publication : MM. E. Benveniste, O. Bloch, P. Boyer, M. Cohen, A. Ernout.

Communications. M. BENVENISTE examine le mot gr. φίλος au point de vue du sens, condition nécessaire de l'investigation étymologique. Il montre que les deux sens homériques de « ami » et « sien propre » ne sont que des acceptions d'une valeur générale qui se définit clairement par certains emplois homériques et qui est d'ailleurs confirmée par φιλεῖν, φίλημα : est dit φίλος celui qui est uni à un groupe ou à un individu par un pacte entraînant de part et d'autre des obligations précises, mais n'impliquant nullement « amitié » à l'origine. Cette relation finit par faire du φίλος un « appartenant », ce qui explique sans difficulté le sens de « proprius » comme celui de « amicus ». Dès lors il n'y a plus lieu de chercher à φίλος une origine étrangère. Il peut s'interpréter étymologiquement comme un dérivé d'une racine signifiant « (se) retrancher ».

Observations de MM. J. Bloch, Boyer, Chantraine, Mirambel et Vaillant. — M. P. Boyer demande si φίλος, au sens possessif, fait acception de la personne. — M. P. Chantraine signale que chez Homère le terme indique l'idée d'« accueillir » et peut parfois désigner l'amour charnel. — M. Mirambel rappelle que le mot φιλῶ signifie encore aujourd'hui en grec « embrasser ».

M. A. MIRAMBEL rappelle que le génitif du pronom personnel en grec moderne remplit une double fonction : celle de *génitif* proprement dit et celle de *datif*. Dans la langue commune (à la différence de certains parlers), la distinction des deux fonctions est marquée en premier lieu par la *place* du pronom, postposé avec valeur de génitif (τὸ βιβλίον του « son livre »), préposé avec valeur de datif (τοῦ εἶπα « je lui ai dit »), en second lieu par le fait que le *pronom génitif est toujours atone*, tandis que le *pronom datif porte un accent*, qui est distinct de l'accent normal en ce qu'il ne comporte pas d'allongement, mais marque seulement une élévation de timbre, sans rompre, par conséquent, le rythme quantitatif de la phrase ; la langue peut ainsi distinguer : τὸ χέρι μου πῆρε « il a pris ma main », de τὸ χέρι μου πῆρε « il m'a pris la main ». Le grec fait

effort, par conséquent, pour marquer des différenciations surtout dans les formes pronominales ; il convient donc, dans l'étude de l'accent, de ne pas négliger le rôle des *accents secondaires à valeur affective*, et de tenir compte, non seulement du mot ou de la voyelle tonique, mais plus généralement de la phrase et du rythme de la langue.

Observations de MM. Benveniste, Lamouche, Vaillant, qui rappellent des faits analogues dans d'autres langues balkaniques et se demandent s'il n'y a pas lieu de penser à des influences étrangères sur ce point.

SÉANCE DU 23 JANVIER 1937.

Présidence de M. G. COLIN, président.

Membres présents : M^{mes} Bazin-Foucher, Homburger, Jonval, Meillet, Tachauer ; MM. Åhlborn, Benveniste, J. Bloch, Brondal, G. Cohen, M. Cohen, Damourette, Dauzat, Dénys, Dumézil, Ernout, Gasparadonne, Haguenauer, Lamouche, Marçais, Marouzeau, Maspéro, Mirambel, F. Mossé, Namitok, Noiville, Pichon, M. Roques, Sauvageot, Unbegaun, Vaillant, Verrier.

Excusé : M. Vendryes.

Invités : M^{mes} Brondal, Gardner ; MM. Gardner, Mariès.

Election. Est élu membre de la Société :

M. Eprem Çabey.

Annonces. Les publications et ouvrages suivants sont présentés à la Société, par M. Marcel Cohen et M. A. Mirambel : *Archiv für Vergleichende Phonetik* (Archiv für die gesammte Phonetik, Organ der Gesellschaft für Phonetik), la 2^e édition de l'*Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique* d'A. Meillet, et le *Traité de Langue Amharique* de M. M. Cohen.

Prix Bibesco. Après la lecture du rapport présenté par M. Mario Roques sur les deux candidatures au Prix Bibesco, celle de M. Bottiglioni et celle de M. Graur, le prix est décerné à M. Graur. — Observations de MM. Lamouche et Mirambel.

Communication. M. V. BRONDAL, revenant sur les étymologies proposées pour le verbe *aller* dans les langues romanes, rappelle la répartition et l'extension des quatre types *and-*, *anm-*, *all-*, et *aml-*. Il montre comment les différences de sens (notamment abstraits

et concrets) peuvent renseigner sur la chronologie (le type *ambi-* étant le plus récent). Le passage d'un sens concret à un sens abstrait a pu influencer la forme du mot. On a affaire à des transformations phonétiques d'ordre particulier, et il convient de distinguer entre les changements qualitatifs et les changements quantitatifs, le changement du volume logique du mot entraînant le changement du volume phonétique.

Observations de MM. Åhlborn, J. Bloch, G. Cohen, M. Cohen, Ernout, Margais, Marouzeau, Pichon. — M. G. Cohen conteste la possibilité d'une origine commune de toutes les formes du verbe signifiant *aller* en roman. — M. M. Cohen croit à la possibilité de traitements phonétiques spéciaux, en dehors du développement de sens, si on considère le caractère unique de la forme *ambulare* (groupe *nasale* + *occlusive*, suivi de *liquide* et précédé d'une *voyelle*) dans le passage du latin au roman. — M. Ernout fait remarquer que, pour des raisons de quantité, *ambulare* n'a pu entrer facilement dans le vocabulaire poétique, et est resté technique ou populaire. — M. Pichon demande alors ce qu'il faut penser de la seconde partie d'*amb-ulare* quant à un rapport avec un élément radical hypothétique *al* (cf. Meillet-Ernout, *ambulare* et *alacer*).

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1937.

Présidence de M. J. FÉVRIER, vice-président.

Membres présents : M^{mes} Bazin-Foucher, Colombe, Jonval, Meillet, Tachauer ; MM. Beaulieux, Benveniste, Bercot, O. Bloch, Burnay, Chantraine, M. Cohen, Damourette, Deny, Des Places, Guillaume, Haguenauer, Jolivet, Leroy, Macrea, Martinet, Maspéro, Mazon, Mirambel, Namitok, Pichon, Renou, Sauvageot, Unbe-gaun, Vaillant, Vendryes, Vey.

Excusés : MM. J. Bloch et Colin.

Invités : MM. Laitinen et Makeläinen.

Décès. L'administrateur fait part du décès dont il a été informé du linguiste grec, M. G. Anagnostopoulos, professeur à l'Université d'Athènes ; il rappelle les travaux qu'il a publiés dans le domaine de la dialectologie néohellénique, relatifs surtout aux parlers d'Asie Mineure aujourd'hui en voie de disparition après les échanges de populations survenus en 1923.

Présentation. Est présenté pour être élu membre de la Société :

M. l'abbé GARDETTE, professeur à la Faculté catholique de Lyon, 25, rue du Plat, Lyon (Rhône) (MM. O. Bloch et Vendryes).

Annonces. Le trésorier signale que l'ancien éditeur de la Société lui a adressé le reliquat du compte dû pour l'exercice écoulé ; le solde ne pouvant être obtenu que par reprise de volumes, ainsi que pour comptes précédents, il est accordé au trésorier, après vote, plein pouvoir pour les négociations.

Le trésorier rappelle que les droits d'auteurs des *Langues du Monde* restent à verser par l'éditeur, enfin que les frais du dernier volume paru dans la Collection Linguistique (t. XL, de A. MEILLET, *Linguistique historique et Linguistique générale*, t. II) ont été inférieurs à la somme recueillie par la souscription ; il est décidé que l'excédent serait versé au compte de la Société.

Observations de MM. Benveniste, Chantraine, M. Cohen. Mirambel et Vendryes.

L'administrateur annonce que trois conférences auront lieu à l'Institut de Linguistique le 25 février (*Structure d'une langue finno-ougrienne : le hongrois*, par M. A. Sauvageot), le 11 mars (*Structure de la langue basque*, par M. G. Lacombe) et le 15 avril (*Les états de langue dans la Grèce actuelle*, par M. A. Mirambel). Des invitations rappelleront ces conférences en temps utile.

Observations de M. Vendryes.

Enfin M. Marcel Cohen demande si le service des émissions de Radio-Paris a répondu à la demande de l'administrateur que trois causeries linguistiques puissent être diffusées. L'administrateur signale qu'il a, après une nouvelle démarche, été seulement informé que la proposition n'avait pas encore été examinée par le Comité compétent.

Communication. M. A. VAILLANT étudie les origines des présents thématiques *e/o* indo-européens. M. Meillet, et, après lui, G. Bonfante, ont attaché une grande importance à l'existence d'un type mixte de présent, mi-thématique et mi-athématique. Le hittite ne confirme pas l'hypothèse de l'ancienneté de ce type mixte, qui apparaît comme un développement secondaire de certaines langues indoeuropéennes. Les flexions thématiques et athématiques sont bien distinctes dès l'indoeuropéen commun, mais les présents thématiques ont deux origines ; au type hitt. *wasezi* répond le type skr. *tudāti* : il représente une flexion thématique en *-mi*, avec le ton sur la voyelle thématique et la racine au degré réduit.

Au type dénominatif en **-oh* (> *-ō*) de hitt. *new-ah-i* répond le type gr. *φέρει*, à désinences spéciales qui s'expliquent par la flexion en *-hi* du hittite, et avec le degré fort de la racine qui porte le ton. Ces deux types se sont fondus dans les langues indoeuropéennes autres que le hittite, mais l'opposition de gr. *λείπει*, aor. *ἔλιπε*, est celle d'un présent de la flexion en **-oh* et d'un prétérît de la flexion thématique en *-mi*. Le prétérît du type en **-oh*, à caractéristique **-ch* > *-ē-* à la 2^e et à la 3^e personne du singulier, est conservé en fonction de prétérît par le balto-slave, et en fonction d'injonctif dans le subjonctif en *-ē/ō*.

Observations de MM. Benveniste et Vendryes. — M. Vendryes conteste que le système du verbe soit moins stable que celui du nom et rappelle que la grammaire comparée s'est constituée surtout par l'examen du verbe dans les langues indo-européennes. Quant à la question du prétérît qui a été abordée par M. Vaillant, s'appuyant sur des articles de M. Meillet, M. Vendryes rappelle que M. Meillet disait que le développement d'un type n'est pas une preuve d'ancienneté, mais bien plutôt de création. — M. Benveniste fait des réserves sur l'interprétation de quelques formes hittites, mais surtout il critique la chute du *χ* en hittite après consonne, le hittite éclairant au contraire sur les aspirées en indo-européen ; il indique, d'autre part, comment le type thématique, dans le nom comme dans le verbe, représente la dernière étape d'un développement.

SÉANCE DU 20 FÉVRIER 1937.

Présidence de M. G. COLIN, président.

Membres présents : M^{mes} Bazin-Foucher, Colombe, Homburger, Jonval, Meillet, Morard, Tachauer ; MM. Beaulieux, Benveniste, J. Bloch, Bruneau, M. Cohen, Damourette, Deny, Ernout, Lacombe, Lamouche, Martin, Marouzeau, Maspéro, Mirambel, Pichon, Sauvageot, Unbegaun, Vaillant, Vendryes.

Invités : MM. Colombe, Lemoine.

Election. Est élu membre de la Société :

M. l'abbé Gardette.

Communications. M. A. SAUVAGEOT étudie la notion de prédicat dans les langues finno-ougriennes. Il remarque que dans ces

langues le prédicat est présenté d'abord, et que les autres notions, notamment celle de personne, sont présentées en appendice. L'emploi du prédicat a été envisagé de deux façons : d'abord dans des formules où il y a connexion, puis dans celles où il y a constatation. Le fait est important du point de vue de la constitution de la morphologie du verbe, car c'est de la fonction prédicative qu'est née la conjugaison.

Observations de M^{lle} Homburger, de MM. Benveniste, Colin, Deny, Marouzeau, Martin, Maspéro, Pichon, Vaillant. — M. Pichon, soulignant l'importance de la communication, montre qu'une notion comme celle de prédicat, conçue à priori, ne donne qu'une approximation grossière qu'on ne doit pas se croire obligé de conserver après examen des faits linguistiques. Il faut dénier toute valeur scientifique à la grammaire générale à priori, et réclamer pour les linguistes, devant les philosophes, le rôle légitime de généticiens de la logique. D'autre part, suivant la loi d'addition des possibilités, des idiomes très évolués conservent des ressources provenant de stades psychologiques antérieurs (ainsi en français : *telle personne est morte*, et *il est mort telle personne*). — M. Deny croit voir en turc un état de choses différent quant à l'ordre des mots. — M^{lle} Homburger rappelle la possibilité pour les langues africaines de modifier l'ordre des mots pour mettre en relief un élément. — M. Maspéro rappelle des types de phrase dans les langues d'Extrême-Orient (notamment en chinois) analogues à ceux qu'a mentionnés M. Sauvageot ; il ajoute qu'il faut tenir compte de la coupure, qui isole le prédicat. — M. Colin signale en arabe marocain des constructions prédictives caractérisées par la coupure. — MM. Martin et Vaillant font pour le slave des observations analogues. — M. Benveniste pense qu'il est légitime de parler d'une notion de prédicat en dehors de toute logique à priori, et signale que la coupure dont il a été parlé a une importance au point de vue psychologique. — M. Marouzeau confirme ce point de vue, et montre que le prédicat, mettant en jeu plusieurs éléments, est pour cette raison malaisé à définir. Un intérêt de la communication présentée est de porter sur des points vivants et de faire mieux comprendre ainsi des notions (comme l'intonation) que l'étude des langues mortes n'enseigne pas. — M. Pichon ajoute que la discussion sur le terme prédicat n'est pas une question de mots, mais de pensée profonde ; une simple phrase prédictive française est complexe ; les travaux récents des indo-euro-

péanistes et de M. Benveniste lui-même paraissent conduire, au delà de l'époque indo-européenne, à l'articulation psychologique par laquelle la phrase verbale a succédé aux phrases indifférenciées qu'on retrouve dans les idiomes de structure moins évoluée.

M. J. DENY, étudiant l'origine du suffixe de pluriel *-ler* en turc, rappelle que cette langue, n'ayant pas de verbe *être*, a recouru à des verbes indiquant des idées telles que *se tenir*, *devenir*, etc., et les a pourvus de suffixes pronominaux. Le pronom, préposé au nom, a été répété après le nom ; on a eu, p. ex., à la 3^e personne : *ol Tatar*, puis *ol Tatar ol* (dès le xi^e siècle) ; au pluriel : *olar Tatar olar* ; le pronom préposé s'est déplacé, et, avec chute du *o*, on a eu : *Tatarlar*. Le suffixe *-ler* signifie *ils sont*, ce qui explique les types de phrase.

Observations de M. Sauvageot, qui rappelle, dans d'autres langues de même structure que le turc, l'identité de formes de pluriel et de formes pronominales.

SÉANCE DU 6 MARS 1937.

Présidence de M. G. COLIN, président.

Membres présents : M^{mes} Bazin-Foucher, Colombe, Homburger, Tachauer ; MM. Basset, Beaulieux, Bercot, J. Bloch, Boissin, M. Cohen, Damourette, Deny, Ernout, Mirambel. Sauvageot.

Excusé : M. Vendryes.

Présentations. Sont présentés pour être élus membres de la Société :

M. Régis BLACHÈRE, professeur à l'École des Langues Orientales, 28, avenue de Louvois, Chaville (Seine-et-Oise) (MM. Sauvageot et Mirambel) ;

M. Carlo BATTISTI, professeur à l'Université, Florence (Italie) (MM. Bertoldi et Ernout) ;

M. Giovanni PUGLIESE-CARRATELLI, 1, rue Viale S. Anna all' Arenella, Naples (Italie) (MM. Bertoldi et Ernout) ;

LA BIBLIOTHÈQUE LINGUISTIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE DUBLIN (Irlande) (MM. Quin et Vendryes).

Annonces. L'administrateur annonce que le 10 avril la Société de Linguistique est invitée par la Société des Études Latines à

une séance commune, dont le programme sera communiqué ultérieurement.

Le trésorier fait part à la Société de son intention de prendre à la charge de la trésorerie le règlement des droits d'auteurs des *Langues du Monde*; en échange, la Société reprendra à l'éditeur Champion, et dans les conditions antérieurement fixées, un certain nombre des volumes de la Collection linguistique, dont elle deviendra propriétaire. En même temps, la maison Champion lui concèdera tous les droits concernant l'édition de cet ouvrage. — Observations de MM. J. Bloch, M. Cohen, Ernout, Damourette et Mirambel.

Notule. M. A. GRAUR montre par des exemples pris à certains mots français, empruntés récemment par le roumain, comment la langue qui emprunte parvient à résoudre les difficultés que soulève l'orthographe étymologique des mots dans la langue d'emprunt (*chômeur* > *șomer*, *essai* > *eseu*, etc.).

Communication. M. André BASSET, qui, pour le deuxième fascicule de son atlas en cours, poursuit, par l'étude des bovins, l'étude des noms d'animaux domestiques dans les parlers berbères des territoires du Nord de l'Algérie, expose les difficultés phonétiques qu'il a rencontrées à propos d'un des noms de la génisse. Ses notations qui, non seulement précisent des aires, mais encore révèlent un nombre relativement important de variétés nouvelles bien établies, sont : [t]aũmatt, [ta]ũmatt, [t]aũñwatt, [t]aũñwatt, [t]aĩwatt, [t]ag"matt, [t]ag"mmatt^h, [t]aymmiwatt, [t]ay"mmiwatt, [t]ũmatt, [t]ummiwatt, [t]ummaĩt. Elles intéressent la région du Chélif, la montagne de Blida, la Kabylie, mais point le pays chaouia. Indépendamment de celles qui concernent la même région (Kabylie, Huyghe, p. 313 : *taumaĩ*; Chenoua, Laoust, p. 150 : *haumaĩ*, avec -ĩ(?); B. Menacer, R. B. 1892, p. 49 : *taumat*, avec -n(?)), les notations antérieures s'appliquent toutes à des parlers situés plus à l'ouest. Il y a lieu spécialement de noter pour ces dernières que, si les unes sont également au féminin (génisse) : Snous (Destaing), Izayan (Loubignac, Cid Kaoui), A. Seghrouchen (Destaing), Ntifa (Laoust), les autres sont au masculin (taurillon) : A. Ouariaghel (Renisio), Ibeqqoyen (id.), A. Amret (id.), Senhaja de Srair (id.), Ntifa (Laoust), [Demmat (Boulifa)], Ida ou Semlal (Destaing), sans que jusqu'ici, sauf chez les Ntifa, en limite, notations du masculin et du féminin qui constituent des aires bien distinctes, se superposent jamais géographiquement.

Premier problème : Le vocalisme. — Double voyelle *a* partout, sauf dans six des notations de M. A. B., toutes en Kabylie : *tum̃aʔʔ*, *tummuratt*, *tummaʔʔ*; *t-*, entendu trois fois spirant et une fois semi-occlusif, prouve que le mot a bien été donné à l'état libre et non implicitement à l'état d'annexion. Ces six notations sont sensiblement groupées deux par deux et se trouvent sensiblement à la périphérie d'une zone où *ukrif* passe à *aukrif*, c'est-à-dire d'un type à voyelle *u* initiale à un type à voyelle *a* initiale. M. A. B. se demande donc si, le type à double voyelle *a* étant, comme il y a tout lieu de penser, le plus ancien, *tum̃aʔʔ*, etc., ne seraient pas dus à une fausse régression, provoquée par un effort de défense linguistique.

Deuxième problème : La dernière radicale. — *-ʔʔ* en Kabylie, pl.-fém. en *-tin*, masc. *aṃwad/amwat* s'accordent pour prouver l'existence générale en fin de mot d'une consonne dentale, radicale et troisième radicale sans doute, contractée au fém. sg. avec l'indice *-t*. Mais tandis que cette dentale est sonore dans le Tachelhait, elle est, au moins en apparence, sourde partout ailleurs. Il existe d'autres exemples de relation sonore/sourde, soit pour d'autres sons, ainsi pour *d/ʔ* : *aḍad/aṭad* « le doigt », *aḍar/aṭar* « le pied », *aḍən/aṭən* « être malade », etc. ; pour *g/k* : *agəz/akəz* « reconnaître », soit pour les mêmes sons : *aḍəf/aṭəf* « entrer », mais, sauf erreur, jamais la question, jusqu'ici, n'a été systématiquement étudiée.

Troisième problème : la métathèse *-wm/-mw-*. — Les notations, pour la grande majorité, sont celles d'un trilitère avec, pour premières radicales, *wm* ou *mw* ; *mw* est l'ordre des notations du masculin plus A. Seghrouchen, *wm* celui des notations du féminin moins A. Seghrouchen. Il semble donc que, avec évolution secondaire ou de type ou d'emploi chez les A. Seghrouchen, il y ait concordance entre la répartition des deux types de variété et l'emploi du terme pour le mâle ou la femelle. Quant au sens de l'évolution, rien, sauf erreur, dans le berbère, à l'heure actuelle, ne permet de le préciser.

Quatrième problème : traitement de *w*, première radicale. — *w*, première radicale, est deuxième élément de diphtongue après *a*. En Kabylie, il subit les deux altérations suivantes : dans cinq notations groupées, il passe à *y* : *taymmuratt*, *tayṃmmuratt*. Il y a sans doute dissimilation. Aucune relation avec la répartition de *azaydin*. Dans quatorze notations, groupées aussi, il passe à *g*, *gṃ* :

tag^hmatt, *tag^hmmatt^h*. Ce dernier traitement, qui n'a rien d'inattendu, est bien connu en berbère quand *w* est long. Ce n'est pas le cas ici où la raison du traitement échappe. Une fois de plus d'ailleurs, ce sont problèmes qui n'ont pas encore été systématiquement étudiés.

Cinquième problème : traitement de *m*. — Dans tout le domaine étudié par M. A. B., Djendel à part, *m* a paru osciller entre la brève et la longue, mais sans répartition géographique nette : *m* avait toujours été noté bref jusqu'ici sauf par M. Destaing pour les Ida ou semlal et par M. Cid Kaoui pour le Moyen Atlas. — Dans le même domaine, c'est-à-dire en zone de *-um-*, à plusieurs reprises *w* apparaît de nouveau après *m* : notations sporadiques et surtout vaste aire au SW. pour la Kabylie, B. Misra et B. Messaoud dans la montagne de Blida, avec belle limite linguistique, unique notation de l'ouarsenis. Il en est de même de M. Destaing pour les B. Snous. Dans le Djendel, et là seulement, les trois notations de M. A. B. s'accordent pour révéler l'existence d'une aire dialectale sans *m*, avec apparence de bilitère à élément *w* inégalement long : *taywatt*, *tawwatt*, *tawatt*. Il paraît difficile, en raison des traitements normalement connus de *w*, de ne pas considérer la nasale comme fondamentale. Il semble, dans ces conditions, qu'il faille interpréter les faits de la façon suivante : *m*, long ou bref, tend à s'achever en vélaire *-mw-*, et au Djendel, terme extrême du procès, à disparaître au centre du groupe *-umw-* qui, avec contraction et abrègement, devient *-uw-*, *-ww-*, *-w-*. Quant à l'allongement, il serait, là où il se produit, secondaire et expressif.

Sixième problème : *tummaït*. — M. A. B. propose d'expliquer *tummaït* (point 76) en partant de *tummuratt* (point 84) — dont l'apparement est marqué par le traitement de la première syllabe —, par l'intermédiaire de **tummaïtt* avec, ici encore et à la fois, métathèse et palatalisation.

Au total l'exemple choisi est particulièrement représentatif des difficultés que l'on rencontre dans la phonétique berbère, difficultés qui tiennent fréquemment aux sonantes et à la sonante vélaire en particulier. D'autre part, par le nombre de formes nouvelles qu'une enquête limitée et rapide a révélées, cet exemple montre combien notre documentation sur les parlers est encore insuffisante pour nous permettre d'écrire à l'heure actuelle une phonétique berbère établie sur des bases solides.

Observations de M^{lle} Homburger, de MM. Beaulieux, J. Bloch,

M. Cohen, Colin, Deny, Mirambel et Sauvageot. — M. Colin est frappé de la multiplicité des formes berbères sur un domaine peu étendu, alors qu'en arabe, sur un domaine très étendu, il n'y a pas une telle richesse de formes. Il signale, en outre, en arabe des faits de développements du *w* après voyelle. — M. Mirambel demande, à propos des mots étudiés par M. Basset, quel est le rapport entre la quantité de la voyelle et le développement du *w*, les faits berbères paraissant indiquer un traitement opposé à celui des faits arabes rappelés par M. Colin.

SÉANCE DU 17 AVRIL 1937.

Présidence de M. J. FÉVRIER, vice-président.

Membres présents. M^{mes} Colombe, Homburger, Jonval, Tachauer; MM. Ahlborn, Benveniste, J. Bloch, Bruneau, Burnay, Chantraine, M. Cohen, Damourette, Dauzat, Dumézil, Ernout, Gaspardonne, Gougenheim, Lacombe, Marouzeau, Martin, Mertz, Mirambel, Namitok, Sauvageot, Vendryes.

Invités: MM. Hammerstrom et Mayer.

Décès. L'administrateur a le regret d'annoncer à la Société le décès de notre confrère M. Barbelenet, ancien président. Il rappelle l'importance et l'originalité de ses travaux sur l'aspect verbal en latin, ainsi que la part active qu'il prenait aux séances.

Observations de MM. Marcel Cohen, Marouzeau et Vendryes.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. Battisti, Blachère, Pugliese-Carratelli; la Bibliothèque linguistique de l'Université de Dublin.

Présentations. Sont présentés pour être élus membres de la Société :

M. Julien REINACH, 19, rue du Calvaire, Saint-Cloud (Seine-et-Oise) (MM. Sauvageot et Mirambel);

M. Brice PARAIN, 72, rue des Chênaux, Sceaux (Seine) (MM. Sauvageot et Mirambel);

M. G. MAYER, professeur au lycée Condorcet, 41-43, boulevard Exelmans, Paris (XVI^e) (MM. Ch. Bruneau et M. Cohen).

Annonces. L'administrateur informe la Société qu'il a obtenu du poste de radiodiffusion Radio Tour-Eiffel l'autorisation pour les membres de la Société de faire des causeries linguistiques sur des

sujets de vulgarisation, à raison d'un quart d'heure tous les lundis (de 18 h. 15 à 18 h. 30), la première de ces causeries devant avoir lieu le lundi 19 avril. La même autorisation doit être renouvelée pour toute l'année scolaire prochaine, de novembre à juin. — Observations de M. Marcel Cohen.

L'administrateur rappelle ensuite que la Société de Psychologie a invité la Société de Linguistique à participer aux travaux du Congrès de Psychologie qui se tiendra à Paris, du 16 au 21 juillet prochain. Les communications devront être adressées au Secrétariat du Congrès avant le 10 mai.

M. Vendryes signale l'activité de la Commission d'Enquête Linguistique (dans le cas, notamment, de l'étude des langues menacées de disparaître), et présente, en outre, une publication de M. Niedermann, l'édition nouvelle du *Consentii ars de Barbarismis et Metaplasmis*, suivie d'un fragment inédit de Victorinus, *De Solecismo et Barbarismo*.

Communication. M. J. MAROUZEAU étudie l'emploi du verbe à la place initiale dans la phrase en latin et en grec ancien. Il remarque que le verbe peut occuper toutes positions et se demande s'il y a, pour chaque place, une valeur propre, puis s'il existe pour le verbe une place déterminée, en fonction de laquelle les autres mots seraient ordonnés. D'après l'étude de quelques textes, il constate que le verbe se trouve en position initiale dans les cas suivants : *a*) contre-partie après une affirmation ou un développement périodique, *b*) opposition de temps, *c*) opposition de la réalité à l'apparence, *d*) du passif à l'actif, *e*) précision d'une action, *f*) présentation de deux aspects d'une action, *g*) expression d'actions conjuguées ou enchevêtrées, *h*) mise en valeur de la nature du procès, *i*) affirmation dans le futur (promesse, serment), *j*) enfin intensité de l'action (connaissance, conviction, croyance). Les observations qu'il a faites lui permettent de contester le fait que la première place serait celle du « relief » : les mots qui ont de l'importance peuvent être fonction d'un autre principe que celui du relief, et, d'autre part, la première place dans la phrase peut conditionner d'autres éléments que le relief. Il lui apparaît que la place initiale du verbe dans la phrase détermine l'intonation. A ce point de vue le grec et le latin concordent. Il convient, en conclusion, de ne pas partir d'une conception préconçue de la phrase indo-européenne, ni de la place des mots, notamment du verbe, et de plus, de tenir compte de l'intonation de la phrase, notion plus complexe et plus expressive que celle du relief.

Observations de M. Vendryes qui distingue, dans la question, deux points de vue, celui de la syntaxe et celui de la stylistique.

Réponse de M. Marouzeau qui précise que le verbe étant en relation avec tous les éléments de la phrase, la question est de considérer cet élément par rapport à un ensemble qui est la phrase.

SÉANCE DU 8 MAI 1937.

Présidence de M. H. MASPÉRO, ancien président.

Membres présents. M^{mes} Colombe, Meillet, de Saint-Genès ; MM. Benveniste, Bercot, J. Bloch, Burnay, M. Cohen, Damourette, Deny, Destaing, Gaspardonne, Guillaume, Haguenaue, Leslau, Marouzeau, Martin, Mirambel, Sauvageot, Thomas, Vendryes.

Invité : M. Hammerstrom.

Décès. L'administrateur rappelle à la Société le décès de notre confrère, M. Oscar Bloch, ancien président. Il signale l'importance et l'originalité des travaux qu'il a laissés dans le domaine de la dialectologie gallo-romane et française.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. Brice Parain, G. Mayer et Julien Reinach.

Présentation. Est présenté pour être élu membre de la Société :

M. H. J. POLOTSKY, professeur à l'Université de Jérusalem, 138, Abyssinian Road, Jérusalem (Palestine) (MM. Marcel Cohen et Leslau).

Annonces. L'administrateur présente à la Société les ouvrages suivants :

J. W. Fuchs, *Index Verborum in Ciceronis de inventione*, 2 vol., et H. Z. Mencken, *The American Language*.

Il annonce aussi la publication en un volume d'une liste de termes du Pays de Retz, entreprise par E. Bourrin, et paraissant actuellement sous formes d'articles et de répertoires dans l'Echo de Paimbœuf, depuis mars dernier.

Communication. M. J. BURNAY étudie un tour de phrase propre au siamois et caractéristique de la structure de cette langue : il s'agit de la juxtaposition de deux groupes, l'un dit verbal, l'autre dit nominal ; le fait à retenir est que tout mot qui tend à devenir grammatical et à prendre une valeur déterminante se place à la fin de la phrase.

Observations de MM. Benveniste, J. Bloch, M. Cohen, Damourette, Deny, Haguenauer, Maspéro et Sauvageot. — M. Benveniste demande quelle est au juste la distinction entre les mots à limite et les mots sans limite dans le tout étudié. — M. Sauvageot remarque l'importance d'une syncope entre les deux groupes de la phrase. — M. J. Bloch signale dans certaines langues de l'Inde une marche de pensée analogue, mais qui est indépendante du fait que la langue connaît ou non une flexion. — M. Maspéro craint que les exemples pris pour le siamois ne soient insuffisants pour mettre en valeur le fait étudié.

SÉANCE DU 22 MAI 1937.

Présidence de M. J. FÉVRIER, vice-président.

Membres présents : M^{mes} Colombe, Homburger, Jonval, Meillet, Tachauer ; MM. Beaulieux, Benveniste, Bercot, M. Cohen, Deanoviè, Deny, Destaing, Gaspardonne, Haguenauer, Lacombe, Lamouche, Leslau, Macrea, Marouzeau, Martin, Mirambel, Parain, J. Reinach, Mario Roques, Sauvageot, Tesnière, Unbegaun, Vailant, Vendryes, Vey, Wadler.

Excusés : MM. J. Bloch et Chantraine.

Invités : M^{lle} Gommès, MM. Colombe et Tarabout.

Election. M. Polotsky est élu membre de la Société.

Présentations. Sont présentés pour être élus membres de la Société :

MM. Pierre PASCAL, professeur à l'École des Langues Orientales, 6, rue Hervieu, Neuilly (Seine) (MM. Unbegaun et Vaillant) ;

Roger GIMET, élève à l'École des Hautes Études, 6, rue Leconte de Nouy, Paris (XVI^e) (MM. Burnay et Lacombe).

Announce. M. Mario Roques fait part à la Société d'un projet de constitution d'un Atlas linguistique de la Méditerranée et d'un Dictionnaire étymologique des termes méditerranéens auquel plusieurs de nos confrères étrangers ont songé, et qui ne peut être réalisé que par une collaboration étendue des linguistes de pays en contact avec les côtes méditerranéennes. Il insiste sur l'intérêt du projet, sur l'utilité des travaux auxquels il aboutirait, sur la nécessité enfin de constituer des questionnaires et d'organiser les méthodes d'enquête. Il souhaite que, vu le caractère du travail,

qui doit se réaliser sur un plan vaste, la Société de Linguistique prenne l'initiative de réaliser la part du travail qui revient à la France dans l'exécution de ce projet.

Observations de MM. Marcel Cohen, Février et Lacombe.

Communication. M. A. MIRAMBEL étudiant la place du verbe en grec moderne rappelle que le verbe est encore aujourd'hui un élément mobile de la proposition. Il passe en revue les cas où le verbe occupe la position initiale, puis médiale et finale. Il signale qu'on rencontre le verbe au début de la phrase, et avant son sujet, lorsque la proposition où il se trouve est précédée d'une subordonnée, ou bien commence par un complément circonstanciel, un adverbe, un pronom à l'accusatif, ou encore lorsque le sujet du verbe est un pronom, ou lorsqu'il y a opposition de deux propositions par juxtaposition. Mais, en outre, il a observé que le verbe précède le sujet en tête de phrase quand il exprime un mouvement, quand il a la valeur d'un passif, et quand, s'il marque l'état, le sujet en est déterminé par d'autres termes. Le verbe, par contre, suit le sujet lorsqu'il a une valeur moyenne ou réfléchie, dans le cas du verbe *être* marquant une relation simple entre sujet et prédicat, et lorsque le verbe est coordonné à un autre verbe, la coordination ayant alors valeur de subordination. La place finale, en dernier lieu, paraît réservée aux formes verbales accentuées sur la syllabe finale ou antépénultième (notamment les formes aoristiques). L'étude des faits permet de conclure que le début de phrase ne marque pas spécialement le relief ; il convient surtout de tenir compte de la nature du verbe et aussi de la structure rythmique de la phrase : le verbe n'est pas un élément qui est venu s'insérer dans une suite de mots, mais les autres mots sont groupés ou ordonnés par rapport à lui.

Observations de MM. Marouzeau, Parain, Reinach, Sauvageot, Vendryes et Walder. — M. Marouzeau montre la continuité des tendances du grec à époque ancienne et à l'époque contemporaine ; revenant sur les conclusions qu'il avait présentées lors d'une précédente communication, il montre que la place du verbe est essentiellement fonction de l'énoncé. — M. Sauvageot estime qu'il faut étudier le verbe non seulement par rapport au sujet, mais par rapport à ses divers objets dans des relations différentes.

SÉANCE DU 5 JUIN 1937.

Présidence de M. J. FÉVRIER, vice-président.

Membres présents : M^{mes} Livehitz, Meillet, Tachauer ; MM. Beaulieux, Benveniste, Bercot, J. Bloch, M. Cohen, Damourette, Destaing, Ernout, Filliozat, Haguenauer, Lacombe, Leslau, Macrea, Martin, Mirambel, F. Mossé, Reinach, Sauvageot, Vendryes, Wadler, Yvon.

Invité: M. Makelainen.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. P. Pascal et R. Gimet.

Présentation. Est présenté pour être élu membre de la Société : M. LÉON SAINT-JEAN, avocat, Karikal (Inde française) (MM. J. Bloch et Filliozat).

Décès. L'administrateur a le regret d'informer la Société du décès de notre confrère, M. Louis Eisenmann, professeur à la Faculté des Lettres.

Annonces. L'administrateur présente à la Société les publications suivantes : les deux volumes de notre confrère M. Minard, *La Subordination dans la prose védique* et *Deux Relatifs Homériques*, la *Revue Belge d'Études Latines* sous le titre « Latomus », enfin il signale que le t. V de l'*Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves* de l'Université libre de Bruxelles est destiné à constituer le recueil des *Mélanges Boisacq*.

A la suite de la lecture du rapport présenté à la séance précédente par M. Mario Roques sur le projet de constitution d'un Atlas linguistique et d'un Dictionnaire étymologique de la Méditerranée, la proposition suivante, mise aux voix, est adoptée :

« La Société de Linguistique de Paris, intéressée par le projet de constitution d'un Atlas linguistique de la Méditerranée et d'un Dictionnaire étymologique des termes du vocabulaire méditerranéen, s'engage à assurer la collaboration des linguistes français pour la part qui leur revient dans l'exécution de ce travail. »

Communications. M. Marcel COHEN recherche l'origine du terme « clitoris » employé dans la plupart des langues européennes. Le mot est entré dans le vocabulaire médical comme mot grec ; mais, en grec, avec le double sens de « clitoris » et de « pierre précieuse de la région de l'Indus », il est de basse époque et sans

racine. Avec échange de liquide, il coïncide avec des mots de consonantisme *q n t r* ou *k n t r* de la région abyssine (sémitique et couchitique) et sud arabe, de sens « clitoris », plus rarement « organe sexuel mâle » ; il est probable qu'en berbère le touareg présente le même mot (*akurtan* « clitoris »). Il est possible que le mot soit en chamito-sémitique un élargissement d'une racine plus courte de même sens ou de sens approché ; mais peut-être s'agit-il d'un mot voyageur d'une autre provenance, qu'il resterait à déterminer.

Observations de MM. Ernout, Lacombe, Reinach et Sauvageot.

M. A. SAUVAGEOT remarque que, dans certaines langues finno-ougriennes, il y a eu des formes du verbe qui ont été conçues par rapport, non au sujet, mais à l'objet (le hongrois, le vogoul, l'ostiak, et le mordve). Aucun élément pronominal n'indiquant dans ces langues le sujet ou l'objet, les formes ont, d'après leur rôle déterminé par leur place, valeur de nom ou de verbe. Il y a à l'origine un fait de syntaxe, que font ressortir les exemples étudiés en même temps que le rôle de la coupe syllabique.

Observations de MM. Benveniste et J. Bloch.

SÉANCE DU 19 JUIN 1937.

Présidence de M. J. FÉVRIER, vice-président.

Membres présents : M^{mes} Homburger, Meillet, Sjoestedt-Jonval, Tachauer ; MM. Benveniste, Bercot, J. Bloch, Chantraine, M. Cohen, Gimet, Guillaume, Lacombe, Leslau, Macrea, Marouzeau, Martin, Maspéro, Mirambel, F. Mossé, Namitok, Parain, Pascal, Reinach, Sauvageot, Vendryes, Wadler.

Excusé : M. Beaulieux.

Election. Est élu membre de la Société :

M. Léon Saint-Jean.

Communications. M^{me} M. L. SJOESTEDT-JONVAL examine les rapports de l'aspect et du temps dans le verbe irlandais moderne. Le système d'aspect exprimé y est à trois termes : *cursif*, *tensif* et *extensif*. Il y a un substantif verbal exprimant le procès et un adjectif verbal exprimant le résultat du procès ; la contemporanéité n'est pas exprimée directement par une forme. L'originalité du

système a consisté à créer deux substantifs verbaux composés qui multiplient les expressions de l'aspect. Dans le temps « présent », les faits sont complexes : les trois formes d'aspect expriment les notions suivantes : le *cursif* marque l'actualité (cf. le présent grec), puis le futur avec idée de détermination, puis l'habitude, le présent historique, la succession de jeux (à la scène), en face du présent *tensif* qui n'exprime pas l'actualité, mais des opérations intellectuelles, par exemple, même considérées dans l'actualité, la langue opposant ainsi, par les deux formes, cursive et intensive, l'action psychologique à l'action matérielle. Quant au présent *extensif*, il répond le plus souvent à un passif. Un tel système ne laisse pas place à l'expression de la voie qui en irlandais se trouve englobée dans l'aspect. L'originalité du verbe irlandais est qu'il a développé la « transcendance de l'aspect » (G. Guillaume).

Observations de MM. Benveniste, M. Cohen, Marouzeau, F. Mossé, Sauvageot, Vendryes. — M. Vendryes, après avoir souligné l'intérêt et les qualités de l'exposé qui a été présenté, insiste sur la difficulté qu'il y a à montrer les variétés d'aspect, dont le jeu dépasse infiniment en complexité celui des oppositions temporelles. Quant à l'expression du futur par le présent cursif, le fait n'est pas propre à l'irlandais, d'autres langues exprimant aussi le futur par un présent. Enfin l'une des valeurs passives signalées pour l'extensif paraît due à l'influence de l'anglais. — M. F. Mossé est frappé de la coïncidence entre les faits irlandais et les faits anglais ; il semble qu'il y ait dans l'ensemble plutôt influence de l'anglais sur les langues celtiques. — M. Benveniste demande dans quels cas le présent tensif est réellement un présent ; par son absence de temporalité, il diffère des deux autres présents qui expriment, outre l'aspect, un temps.

M. DAMOURETTE étudie les tours où le possessif singulier impliquant plusieurs possesseurs (pluripossessif type *notre, nôtre*) se montre dans des phrases où l'objet possédé l'est, non pas en commun par tous les possesseurs, mais en exemplaire unique par chacun des possesseurs. Soit des tours comme : *la plupart des femmes sont assommées par leur amant* (Chardonne, R. D. M., 15 nov. 1936), ou même : *ceux qui s'aiment d'abord contribuent bientôt chacun de leur part à s'aimer moins* (La Bruyère, Caract., Duceur). Quelle est la valeur sémantique du maintien du pluripossessif singulier dans de pareilles phrases ? Il faut distinguer, avec M. Pi-

chon, la possession grammaticale d'une part quant à son *mode*, d'autre part quant à son *objet*: — 1° tout rapport, de quelle que nature qu'il soit, que l'on établit spécialement entre la substance dite possédée et l'une des personnes grammaticales, constitue le *mode de possession* (opp. *le maître commande à son chien*, et *le chien obéit à son maître*) ; 2° la substance possédée peut être dite *objet de la possession*. Dans les phrases envisagées, la présence du pluripossessif singulier a une valeur affective et psychologique, et marque que les différents possesseurs le sont de façon semblable quant au mode, et que tous les possesseurs modaux sont présents à l'acte de chaque possession objectale particulière.

Observations de MM. Marcel Cohen, Maspéro, Reinach. — M. Maspéro remarque qu'il convient de définir le mot *possession* ; ce terme peut être amphibologique, et à cause de cela être l'origine de certaines difficultés.

LA PHONOLOGIE DU MOT EN DANOIS

INTRODUCTION

4-1. Le danois, grâce aux travaux de savants éminents, en tête desquels il faut placer M. Jespersen, est certainement une des langues dont la phonétique est aujourd'hui la mieux connue. Il manquait jusqu'ici un exposé général de la question dans une langue accessible aux linguistes qui n'ont pas la pratique du danois. Cette lacune vient d'être comblée par le livre de MM. Arnholtz et Reinhold, intitulé *Einführung in das dänische Lautsystem mit Schallplatten*, Berlin-Leipzig, 1936. Ce travail nous dispense de donner, pour chaque question, un résumé des opinions des phonéticiens.

4-2. Dans un pays où, sous la plume d'un des grands maîtres de la linguistique, avaient pour la première fois été exprimées bien des idées que l'on retrouve à la base de la pensée phonologique, les idées de l'École de Prague ne pouvaient manquer de susciter un très vif intérêt. On ne saurait s'étonner qu'elles y aient rencontré bien des résistances, parmi des gens trop avertis des choses de la linguistique pour ne pas s'apercevoir que la doctrine phonologique, telle qu'elle avait pris corps, n'avait pas été médiocrement influencée par le milieu linguistique où elle avait été élaborée.

Ces résistances se sont manifestées de façons diverses, selon des personnes : tandis que les uns ne perdaient pas l'espoir d'assouplir les cadres un peu rigides de la nouvelle doctrine, de façon à pouvoir y faire entrer les faits danois, les autres, considérant une adaptation impossible, ont jeté les bases d'une nouvelle science, la phonématique, que ses auteurs, MM. Hjelmslev et Uldall, s'appliquent à incorporer, sous le nom de cénématique, à une discipline plus vaste, la glossématique.

1-3. Le présent travail résulte de la conviction que la phonologie, même synchronique, est encore en pleine période de développement, et qu'il en sera ainsi tant que des études phonologiques approfondies n'auront pas été faites pour un nombre considérable de langues. Chacune de ces études, en attirant l'attention sur des faits non observés jusqu'alors, ou insuffisamment pris en considération, contribuera à éclaircir la vraie nature des différentes oppositions phonologiques.

1-4. L'établissement d'un système phonologique suppose que les différents phonèmes de la langue étudiée ne sont pas simplement des signes conventionnels dont la réalisation phonétique n'a pas d'importance, mais qu'au contraire, une modification de la nature de cette réalisation peut, en changeant les rapports mutuels des différents phonèmes, amener un reclassement général des matériaux phonologiques. En d'autres termes, et pour reprendre l'exemple de M. Hjelmslev (*Proceedings*¹, p. 51), il n'est pas indifférent pour le phonologue que le *r* de l'orthographe anglaise ne se prononce pas [x], alors même que cela ne serait susceptible d'amener aucune confusion entre les divers éléments du vocabulaire anglais.

1-5. A la base de la pensée phonologique, on trouve la constatation que chaque phonème d'une langue présente, en commun avec d'autres phonèmes, certaines caractéristiques articulatoires, et que des séries de phonèmes s'opposent les unes aux autres par la présence ou l'absence de ces caractéristiques. Établir le système phonologique d'une langue consiste, pour une grande part, à déterminer le nombre, la nature, l'extension, voire même les rapports mutuels de ces différentes caractéristiques. Il est hors de doute que l'harmonie relative que présente tout système phonique ne saurait avoir une base purement physiologique. La diversité de constitution des divers organes de la parole semblerait devoir entraîner une discordance foncière entre les différentes articulations : les conditions de l'occlusion labiale, celles de l'occlusion apicale et celles de l'occlusion dorsale diffèrent grandement ; les voyelles d'avant s'articulent dans un milieu tout autre que celles d'arrière. Cependant, il n'est pas niable que bien des langues présentent un parallélisme

1. *Proceedings of the Second International Congress of Phonetic Sciences*, London, 1935.

remarquable, par exemple dans l'opposition de l'occlusion complète à l'occlusion incomplète dans les différentes positions, ou encore dans le nombre et la nature des phonèmes vocaliques des deux séries d'avant et d'arrière. C'est un fait qu'à l'asymétrie des organes correspond fréquemment une symétrie des réalisations phoniques. On doit évidemment envisager, de ce fait, une explication psychologique.

1-6. Ceci ne veut pas dire que le phonologue doive tenir compte de tous les rapprochements ou apparentements de phonèmes qu'a pu établir l'esprit du sujet parlant par suite de concordances lexicales ou morphologiques.

En conséquence, le phonologue ne saurait suivre MM. Hjelmslev et Uldall lorsqu'ils utilisent l'alternance, qui est un fait grammatical ou lexical, au même titre que l'« implication » (nous disons « neutralisation ») qui, en sa qualité de fait phonique, est seul susceptible de nous intéresser ici.

Il existe, dans le français d'aujourd'hui, une alternance *oi/e* qu'on trouve dans les paires de mots *moi/me*, *toi/te*, *soi/se*. Cette alternance n'aurait d'intérêt phonologique que si tous les *oi* de la langue se changeaient en *e* dans certains environnements phoniques déterminés, ce qui n'est évidemment pas le cas. Il y a eu peut-être une époque où existait, entre la voyelle de ces mots, un étroit apparentement phonologique. où, par exemple, [mœ] était une réalisation de [mē] ([mœi]?) en position atone. Mais ceci appartient à un état de langue dépassé depuis longtemps; *me* et *moi* représentent en français deux formes parfaitement distinctes, au même titre, par exemple, qu'en vieil-anglais le mot *ne* et le préfixe *un-* qui proviennent en dernière analyse d'une seule et même forme.

Au contraire, l'alternance *é/è* dans les formes *répéter/répète*, qui est le résultat d'une neutralisation, garde une valeur phonique actuelle, comme le montre bien, entre autres, la difficulté qu'ont les Français non exercés à reproduire un *é* en syllabe fermée. Elle n'est nullement le fait d'un état de langue dépassé, et mérite donc d'être signalée dans une description phonologique du français.

1-7. Ce qui fait souvent la difficulté des études phonologiques, lorsqu'on s'attache à une langue de civilisation moderne, est l'influence qu'exerce la forme écrite de la langue sur la forme parlée. Ce qui est grave, c'est qu'il ne s'agit pas toujours de dépister cette

influence et de s'en abstraire, mais souvent de voir jusqu'à quel point elle a influencé la conscience linguistique des sujets parlants et, par cette voie, est arrivée à modifier plus ou moins profondément le système phonologique (cf. par exemple ce qui est dit ci-dessous § 2-23 au sujet de ə). Ailleurs, on manque parfois de critères sûrs pour déterminer s'il y a, ou non, empreinte définitive de l'orthographe sur le système. Il serait en tout cas dangereux d'utiliser une alternance comme *Fysiolog* (avec [q])/*Fysiologi* (avec [g]) pour prouver que [q] et [g] sont, dans ce cas, des réalisations différentes d'un même phonème, puisque l'alternance *-log/-logi* a dû être un fait d'orthographe, avant d'être un fait de prononciation.

1-8. Il est bien entendu que si l'on désire conserver à la phonologie un caractère scientifique, il faut s'abstenir de rien fonder par référence à des considérations subjectives, et que la conscience linguistique ne doit intéresser le phonologue qu'autant qu'il en trouve dans la langue étudiée des manifestations sans ambiguïté. Cela ne veut pas dire que la conscience linguistique propre à une langue particulière ne soit pas, pour qui la possède, un guide sûr dans la recherche de ses manifestations dans la langue. L'indigène sait immédiatement dans quel sens il va falloir diriger ses recherches, tandis que l'étranger va à tâtons et n'a guère le moyen de vérifier intuitivement si, avant de tirer ses conclusions, il n'a pas laissé inexplorés certains domaines où, peut-être, il aurait trouvé des faits nouveaux.

Les considérations qui précèdent ne doivent pas être conçues comme un appel à l'indulgence pour les pages qui vont suivre. Elles ne font que souligner l'aide inappréciable qu'a apporté à l'auteur de ces pages sa femme, dont le danois est la langue maternelle¹. Elle a été pour lui un infatigable sujet d'expériences et lui a permis de rester toujours en contact avec une conscience linguistique qui, sans elle, aurait été absente pendant la plus grande partie de l'élaboration de ce travail. Il va sans dire que l'auteur demeure seul responsable de toutes les affirmations qu'on rencontrera ci-après.

1. Il n'est peut-être pas sans intérêt de signaler ici que ma femme, née à Copenhague, a toujours habité cette ville jusqu'à l'âge adulte. Son parler ne paraît pas avoir été influencé par d'éventuelles particularités dialectales du parler de ses parents, originaires tous deux du Jutland (respectivement de Daler près de Tønder et de Hjarnø à proximité du fjord de Horsens).

1-9. Le terme « danois » s'applique, dans les pages qui vont suivre, exclusivement à la langue parlée aujourd'hui par les Danois dont les habitudes linguistiques ne caractérisent ni une classe sociale, ni une province ou une ville déterminée. Il reste toutefois que cette langue est particulièrement fréquente dans les classes moyennes de Copenhague.

1-10. A côté de la transcription phonétique qui est donnée entre crochets, et qui est, pour l'essentiel, celle qu'emploie M. Jespersen dans sa « *Modersmålets Fonetik* »¹, il est fait usage ci-dessous d'une transcription phonologique fondée à peu près sur les mêmes principes que celle adoptée par le Prince Troubetzkoy dans sa *Morphologie der russischen Sprache*². Elle présente les caractères suivants :

1° Emploi des caractères romains, comme dans la transcription phonétique dont il est fait usage ici, mais les mots transcrits ne sont pas mis entre crochets.

2° Les résultats de neutralisation s'y expriment au moyen de capitales : ainsi B (b dans le corps des mots) représente les sons [p] et [b] dans les positions où ces deux sons ne sont pas phonologiquement différenciés et représentent un seul et même phonème. De même A (ou a) représente les sons [a] et [a :] dans les positions où la longueur de la voyelle n'a pas de valeur phonologique, soit que la longue et la brève représentent des variantes individuelles, comme dans *Barn* (et fréquemment devant les groupes -rn et -rm), soit que seule la brève soit possible, comme dans les syllabes qui précèdent la syllabe accentuée.

3° L'accent (dynamique) de mot, qui est le seul qui nous intéresse ici, est indiqué, comme dans la transcription phonétique, par une barre verticale placée en haut et à gauche du signe du premier phonème de la syllabe accentuée. Toutefois, on a en général jugé inutile de l'indiquer, lorsque la syllabe accentuée est la première du mot : ex. *spilde* sɛilə, *Skikkelse* sɛikələ, *Ingefær* ɛŋəfær.

4° Le coup de glotte, ou Stød, qui caractérise, non point un

1. *Modersmålets Fonetik*, 3^e éd., København, 1934. Ce livre, fréquemment cité ci-dessous, le sera sous la forme Jespersen, suivi des numéros des paragraphes auxquels on renvoie.

2. Cette étude forme le 2^e fascicule du tome 5 des *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, Prague, 1934.

phonème particulier, mais une syllabe tout entière (cf. ci-dessous § 7-13) et qui est, au même titre que l'accent d'intensité, une caractéristique prosodique de la langue, est indiqué au moyen du signe ' placé, comme le signe de l'accent, en haut et à gauche du signe du premier phonème de la syllabe qu'il atteint. Si une même syllabe est caractérisée par l'accent et par le Stød, le signe de l'accent précédera celui du Stød.

Par ailleurs la transcription phonologique adoptée ne s'écarte pas beaucoup de la transcription phonétique employée concurrentement : cependant les nuances de timbres des voyelles n'y trouvant leur expression que lorsqu'elles ont une valeur phonologique, on n'y marque plus les différences de timbre qui existent fréquemment entre un phonème bref et le phonème long correspondant : là où la transcription phonétique a [ɔ] et [ɑ:], la transcription phonologique a ɑ et ā, etc. Par ailleurs la sonorité ne jouant en danois aucun rôle phonologique, toutes les notations qui indiquent des désonorisations disparaissent naturellement en passant d'une transcription à une autre. Il faut enfin signaler que les sonantes employées avec valeur vocalique étant phonologiquement à interpréter comme ə + sonante, sont transcrites en conséquence ; ex. : *enten* [ænd̥n̥] ændən.

PREMIÈRE PARTIE

INVENTAIRE DES PHONÈMES

LES VOYELLES

2-1. A première vue, le système des phonèmes vocaliques danois se révèle simple et harmonieux. Si l'on ne s'attache qu'aux oppositions de timbre, on peut le représenter graphiquement comme suit :

i	y	u
e	ø	o
æ	ö	å
a		

On a donc affaire à un système dit triangulaire¹, qui connaît quatre degrés d'ouverture, et qui oppose trois séries que l'on peut respectivement qualifier de palatale, palatale arrondie et vélaire². Comme dans tout système triangulaire, cette opposition à trois termes se neutralise pour le plus grand degré d'ouverture qui présente le seul phonème a ; en théorie tout au moins, ce phonème n'est ni palatal, ni vélaire, ni arrondi.

2-2. Ailleurs que dans certaines positions neutralisantes (cf. ci-dessous, §§ 2-14 et 16), aucun des dix timbres indiqués sur le tableau ci-dessus ne peut être remplacé par un quelconque d'entre les autres sans que le mot, dans lequel s'est faite la substitution, change de sens ou devienne méconnaissable. C'est ce qu'illustrent les paires de mots suivantes : *spilde* sbilø « ré-

1. Cf. N. Troubetzkoy, *TCLP* 1, p. 45.

2. Il serait inexact de parler de série vélaire arrondie, car å est prononcé très généralement sans arrondissement des lèvres.

pandre »/spille svela « jouer », *Blik* bleg « tôle »/Blæk blæg « encre », *Kende* kænə « (un) rien »/Kande kanə « pot », *skylde* sgyla « devoir »/skylle sgolə « rincer », *Synder* sonər « péchés »/Sønner sönər « fils » (pl.), *rømme* römə « évacuer »/ramme ramə « frapper », *dugge* dugə « tomber » (en parlant de la rosée)/dukke dogə « plonger », *Kost* kosd « balai »/Kost kâsd « nourriture », *flot* flåd « élégant, chic »/fladt flad « plat », *skikke* sgigə « ordonner »/skygge sgygə « ombrager », *kysk* kysg « chaste »/Kusk kusg « cocher », *List* lesd « ruse »/Lyst lœsd « plaisir », *Synd* 'søn « péché »/Sund 'son « étroit », *Sender* sænər « envoyeur »/Sønner sönər « fils » (pl.), *Bøn* 'bön « prière »/Baand 'bân « ruban ».

Dans tous les mots qui précèdent, la voyelle est brève, et c'est bien le timbre propre de chaque voyelle qui empêche, dans les différents cas, l'homonymie. Mais à côté des phonèmes vocaliques brefs, il existe pour chaque timbre une réalisation longue phonologiquement distincte de la brève correspondante.

2-4. Aux dix phonèmes vocaliques brefs ne s'opposent toutefois que neuf phonèmes vocaliques longs¹ : [o:] et [ö:] en effet ne sont pas phonologiquement distincts ; lorsqu'ils apparaissent dans un environnement phonétique strictement identique (par ex. dans *Dør* [dö.'r] « porte »/dør [do.'r] « meurs, mourons, etc. », *tør* [tö.'r] « sec »/tør [tø.'r] « (elle) fond » — en parlant de la neige ou de la glace), ils se présentent dans des conditions morphologiques différentes, les mots à voyelle fermée comprenant deux morphèmes et étant conçus respectivement comme *tø* + *er*, *dø* + *er*, où *-er* est la désinence caractéristique du présent de l'indicatif.

Il est par ailleurs certain que la répartition de ces deux variantes à travers le vocabulaire danois ne peut entièrement se justifier par l'environnement phonétique que, dans chaque cas, présente aujourd'hui la langue : il n'est pas vraisemblable que la différence entre la voyelle de *køre* [ko:rə] et celle de *gøre* [gö:rə] soit sous la dépendance de la nature de la consonne initiale. Le fait qu'il

1. L'orthographe danoise qui distingue généralement assez nettement entre les divers phonèmes vocaliques longs, n'a que le seul signe *a* pour [a] et pour [ö]. Les efforts des linguistes pour acclimater la graphie allemande (ou suédoise) *ö* pour désigner le son [ö] long ou bref, n'ont pas abouti. Le public, à qui ces efforts n'ont pas échappé, emploie parfois la graphie *ö*, mais sans chercher à distinguer les deux timbres, et l'on rencontre des graphies comme *mör* pour *mør* 'mør (exemple relevé sur la glace d'une boutique d'alimentation).

n'existe en danois aucune paire où [o:] s'oppose phonologiquement à [ö:] est peut-être dû entièrement au hasard, mais il suffit pour que nous considérions [o:] et [ö:] comme deux variantes combinatoires d'un même phonème¹.

2-5. Les oppositions de vocabulaire qui suivent font ressortir l'indépendance de chacun des phonèmes vocaliques longs du danois : *Mil* 'mīl « mille » (sept kilomètres environ)/*Mel* 'mēl « farine », *Sele* sēlā « bretelles »/*Sæle* sælā « phoques », *græde* grædā « pleurer »/*grade* grāde « prendre la température », *Mule* mūlā « museau »/*Mole* mōlā « mole », *rode* rōdā « fouiller »/*raade* rādā « conseiller », *taale* tālā « supporter »/*tale* tālā « parler », *byde* bydā « ordonner »/*bøde* bōdā « raccommoder », *Høne* [hø:ne] hōnā « poule »/*Hane* hānā « coq ».

2-6. Les mots *Kile* kīlā « coin » et *Kilde* kilā « source », *mene* mēnā « penser » et *minde* menā « rappeler », *læse* læsā « lire » et *læsse* læsā « charger », *Fanen* fānā « le drapeau » et *Fanden* fanā « le diable », *Kugle* kūlā « boule » et *Kulde* kulā « froid » (subst.), *Kone* kōnā « femme, épouse » et *Kunde* konā « client », *Taabe* tābā « sot » et *Toppe* tābā « sommets », *hyle* hylā « hurler » et *hylle* hylā « envelopper », *døbe* dōbā « baptiser » et *dyppe* dōbā « tremper », qui s'opposent deux à deux, seraient des homonymes, n'était la quantité de la voyelle, longue dans le premier mot, brève dans le second. Ils établissent donc l'existence d'une corrélation de longueur pour le vocalisme danois.

2-7. Le timbre du phonème bref est parfois sensiblement différent de celui de la longue correspondante. Cette différence, imper-

1. On ne se dissimule pas ce que cette conception a d'un peu arbitraire. En français, sur la base d'une seule opposition *jeune/jeûne*, où l'emploi de deux timbres différents est fréquent, sinon universel, on a admis (BSL, 402, p. 498) deux phonèmes distincts *o* et *ö*. Or, en danois beaucoup plus qu'en français, il pourrait sembler légitime de ne pas vouloir rompre l'harmonie très réelle du système, et de distinguer en conséquence deux phonèmes *ō* et *ö*, en considérant l'opposition *ō/ö* comme non-réalisée mais réalisable. Ce n'est cependant pas ainsi qu'on échapperait à l'arbitraire inévitable lorsque l'on traite de cas limites.

Les deux sons [o] et [ö] se trouvent, dans les deux langues considérées, poser des problèmes analogues. Il y a peut-être là plus qu'une coïncidence. Il pourrait être intéressant de rechercher s'il est d'autres langues où l'harmonie du système vocalique semble mise en danger par les rapports phonologiques de ces deux sons.

ceptible ou peu nette pour les phonèmes des deux séries les plus fermées, est particulièrement accusée dans les cas de A et A'. La voyelle de *læsse* est assez nettement plus ouverte que celle de *læse* et le [o] de *Kunde* se rapproche plus de [â] que celui de *Kone* (cf. Jespersen, 9-4-1 et 9-7), mais ces différences de timbre échappent le plus souvent aux sujets parlants. Au contraire, tandis que le [a] de *Mand* « homme » est « moyen », c'est-à-dire correspond à peu près à la voyelle de l'all. *Mann*, celui de *mane* māno « évoquer » est nettement palatal, surtout dans la prononciation populaire de la Capitale qui fréquemment est, en quelque sorte, à l'avant-garde de la langue en exagérant les tendances du parler correct.

2-8. Dans le cas de a bref, la question se complique du fait de l'existence de deux timbres différents qui sont respectivement à peu près ceux de la voyelle du fr. *patte* et de celle de l'all. *Mann* (cf. Jespersen, 9-9 ; Arnholtz-Reinhold, p. 33 et suiv.). Il s'agit en fait de variantes combinatoires, le timbre d'avant étant normal devant dentale, celui d'arrière devant les autres consonnes. Toutefois lorsque la dentale est suivie d'une syllabe qui contient un [r], consonne ou voyelle, le timbre dépend souvent d'habitudes individuelles (Arnholtz-Reinhold, *ibid.*). En tout cas, on n'a pas affaire à deux phonèmes différents. Il est fait de ces deux timbres un très large emploi stylistique : pour se moquer d'une personne au parler affecté, on lui fera dire *Tak* « merci » avec un [a] antérieur ; au contraire, en singeant une personne au parler vulgaire, on accentuera les tendances naturelles de la langue et on emploiera dans ce mot une voyelle très profonde².

2-9. La différence de timbre entre â et ā est encore plus nette que celle qui existe entre les deux quantités de A. Elle est surtout beaucoup moins sujette à des variations stylistiques. La voyelle de *Taabe* n'est pas beaucoup plus ouverte que le [o] du fr. *jaune*³ ; celle de *Toppe* rappelle plutôt le [ɔ] de l'anglais *not* que celui du fr. *note*.

1. Sur l'emploi des capitales, cf. ci-dessus § 1-10.

2. Sur la valeur sociale des timbres vocaliques danois, et sur la fréquence de leur utilisation expressive, cf. Arnholtz-Reinhold, p. 48 et suiv.

3. Les Danois qui parlent français remplacent souvent le [o] fermé de cette langue par cette voyelle, de préférence au [o] danois qui, comme le [e] et le [œ], est plus fermé que le son français correspondant.

Ceci a eu pour résultat que, lorsque dans certains cas (cf. ci-dessous, § 2-27 et suiv.) *â* s'abrège, le timbre obtenu n'est pas toujours celui de *Toppe*, mais reste parfois celui de la voyelle longue : ainsi dans les mots *Baadsmand* « maître d'équipage », avec une voyelle brève du même timbre que la longue de *Baad* « bateau », *daadløs* « inactif », où la première voyelle a le timbre du *aa* de *Daad* « acte » ; de même, dans *Boghandler* « libraire » (cf. *Bog* 'bâq « livre »), *Naadsens-* « ... de grâce », plus souvent avec le timbre de la voyelle longue de *Naade* « grâce » qu'avec celui du *â* de *Toppe*. L'alternance des deux timbres est toutefois plus fréquente. Exemples de cette alternance : *Daa* [dâ.'] « daim » / *Daadyr* [dady.'r], même sens. *Raad* [râ.'d] « conseil » / *Raadhus* [rødhu.'s] « hôtel de ville », *raabe* [râ:bə] « crier » / *raabte* [røbdə] « criait », etc.¹.

2-10. Il n'est pas facile de déterminer, dans tous les cas, les raisons qui ont fait préférer un timbre à un autre. Les mots, comme *Naadsens-*, où l'on peut parler de variantes individuelles sont rares. Il paraît d'ailleurs certain que le passage d'un timbre à un autre lorsque change la quantité, ne se produit plus aujourd'hui que dans des mots ou des éléments de composés où elle est traditionnelle : ainsi, si l'on forme un verbe composé par la préfixation du mot *paa* « sur », la voyelle de ce mot changera automatiquement de timbre, et l'on pourrait être tenté de dire que le danois connaît un préfixe [pɔ-] à côté d'une préposition [pâ] et d'un adverbe [pâ.'], et qu'il s'agit là de trois mots différents. Il ne semble pas, toutefois, que ces formes soit lexicalement dissociées dans l'esprit des sujets parlants ; [pɔ-] et [pâ.'] sont évidemment un seul et même mot, et deux verbes comme *paasmøre* et *smøre paa* ont exactement le même sens (à savoir « enduire, faire une tartine »).

L'alternance du timbre reste si fréquente qu'elle paraît encore la règle, tandis que la non-alternance semble l'exception. Elle semble encore si vivante, qu'elle s'impose à la conscience linguistique comme le ferait une alternance phonologique réellement synchronique. D'ailleurs, il n'y a pas de paires de mots où seule l'opposi-

1. Tandis que l'on trouve dans Forchammer, *Le danois parlé*, Copenhague, 1910, ces deux timbres soigneusement distingués, et notés respectivement [ɔ] et [ɔ̃], on ne retrouve pas trace de cette distinction dans le *Reader* de M. Uhdall (*A Danish Phonetic Reader*, London, 1933).

tion des deux timbres empêche l'homonymie. Toutefois, comme il ne semble pas non plus que l'opposition [â]/[â:] ait jamais une valeur différenciative, on peut hésiter à rattacher le son [â] au phonème â bref plutôt qu'au phonème ā long. Il semblerait plutôt que la différence de timbre entre le phonème bref et le phonème long ait autorisé ici une variante combinatoire brève du phonème long.

2-41. Il faut aussi noter ici que le o se prononçant sensiblement plus ouvert que le ō (cf. ci-dessus. § 2-7), la différence entre [o] et la variété fermée de [â] que nous venons de signaler est parfois assez faible. Il n'est pas sûr toutefois que la prononciation de *Bonde* « paysan » avec [â] fermé (Arnholtz-Reinhold, p. 80) soit recommandable, et la plupart des Danois n'emploient pas la même voyelle dans *en Maanedes Tid*, où le aa s'abrège sans changer de timbre, et dans *Munde* « bouches » où le u se prononce généralement comme un o. Dans un mot comme *grunde* « fonder », la prononciation par [â] est normale et due à l'influence de l'r (cf. ci-dessous § 2-42); comme toutes les voyelles sont ouvertes par la proximité de r, il n'en saurait résulter aucune confusion phonologique.

2-42. Chaque phonème vocalique, long ou bref, lorsqu'il est en contact avec r, et surtout lorsqu'il précède ce phonème, a tendance à se réaliser de façon plus ouverte qu'ailleurs. Cette tendance est en général plus marquée dans le cas des brèves que dans celui des longues.

Les longues des deux séries supérieures sont à peine atteintes. La différence entre la voyelle de *læse* « lire » et celle de *lære* « apprendre » est déjà plus nette; mais c'est, ici encore, surtout dans le cas de ā et â que la différence est vraiment caractéristique: le [a] de *mane* est nettement palatal; celui de *fare* est, au contraire, plus profond que celui du fr. *mâle*. La voyelle de *Aare* « veine » a presque le timbre de celle du fr. *or*; on a vu ci-dessus que celle de *Taabe* est nettement plus fermée. Ces réalisations plus ouvertes ne sont que des variantes combinatoires des phonèmes vocaliques longs correspondants.

2-43. Au contraire, l'influence de l'r sur les phonèmes voisins a, dans le cas des voyelles brèves, un intérêt phonologique.

C'est un fait général que les consonnes ont sur les voyelles brèves une influence beaucoup plus considérable que sur les longues. Ceci se comprend aisément : un son prolongé, s'il ne se diphtongue pas, a beaucoup moins de chance d'être assimilé par ses voisins. Au contraire, un son bref sera aisément palatalisé ou labialisé par une palatale ou une labiale voisine ¹. Une conséquence de ce fait est que les langues ne chargent pas trop leur système de voyelles brèves, ce qui donne à chacun de ces phonèmes plus de latitude et contribue à la stabilité du système, puisqu'une voyelle brève peut céder à l'influence exercée sur elle sans pour cela passer d'un phonème à un autre.

Le système des voyelles brèves du danois est, lui, remarquable en ce qu'il distingue quatre degrés d'ouverture, ce qui est un de plus que la moyenne. Cela n'a pas empêché les voyelles de céder à l'influence ouvrante de *r*, ce qui devait rapidement amener de sérieuses perturbations dans la répartition des phonèmes vocaux brefs à travers le vocabulaire danois.

2-14. Comme naturellement il y a eu, et il y a encore des réactions orthographiques, et que les prononciations les plus fermées sont considérées comme les plus « distinguées », sinon les plus correctes, il n'est pas facile de dégager ici les règles phonologiques générales.

Un mot comme *Kirke* « église » se prononce le plus souvent avec une première voyelle intermédiaire entre [i] et [e], mais on entend fréquemment [kirgə] et [kergə]. Ces remarques valent pour *virke* « agir », *circa* « environ », et bien d'autres mots qui présentent le groupe orthographique *-ir-*. Dans certains cas, et notamment dans les mots expressifs comme *pirre*, *tirre* « exciter », *dirre* « trembler », on remarque toutefois une nette préférence pour la voyelle fermée. La même hésitation entre [y] [ø], [u] [o], ou un son intermédiaire se retrouve dans certains mots qui présentent les groupes orthographiques *-yr-* et *-ur-* ; exemples : *dyrke* « cultiver », *styrke* « renforcer », *Agurk* « concombre », *Kurve* « courbe », etc.

Dans tous ces cas se manifeste une tendance à la neutrali-

1. Cf., par ex., le passage en vieil-anglais de *widu* à *wudu*, ou, en anglais, des prononciations du mot *silk* ou du nom propre *Wilson* avec une voyelle qui est presque [u] ; cf. également le traitement de *u*, depuis la période moyen-anglaise, dans les deux mots *put* et *cut*.

sation des oppositions d'ouverture entre les deux séries les plus fermées¹.

Lorsque l'r précède l'i, l'y ou l'u, son influence a été moindre et n'a jamais abouti à la neutralisation de i et de e, de y et de ø, de u et de o. On oppose, par ex., *Brig* brig « brick » à *Brik* breg « pion, cube » (cf. Jespersen, 16-2), *tryg* tryg « sûr » à *Tryk* trog « accent », et les mots *Rus* rus « étudiant de première année » et *Rust* rosp « rouille » n'ont jamais la même voyelle.

2-15. Les confusions que peut faire naître le voisinage de r entre les deux séries de moyenne ouverture sont plus sporadiques que les précédentes. Il n'existe pas de tendance à neutraliser ces deux séries et l'on ne peut citer que des cas isolés de mots dont la voyelle hésite entre l'une et l'autre, comme *redde* « sauver » rædø ou, plus rarement, redø, *Porre* « poireau » pårø et rarement porø, *fyrre* « quarante » förø et exceptionnellement forø. En fait, les prononciations fermées de ces mots représentent un état de langue dépassé, et les phonèmes æ, ö et o y sont les seuls conformes au dynamisme de la langue. Le parler populaire de Copenhague prononce *redde* et *fyrre*, tout comme *rette* (toujours rædø) et *grøn* (toujours 'grøn), avec des voyelles qui rappellent respectivement le [a] et le [o] des mots français *gratte* et *trogne*. Sans aller aussi loin, la langue normale donne une prononciation très ouverte aux voyelles des groupes -ær-, -ræ-, -ör-, -rö-.

En contact avec r, le phonème a bref danois s'articule tout à fait profondément. On a vu ci-dessus, § 2-8, que la présence d'un r dans la syllabe suivante était susceptible de modifier le timbre de a bref. Ces modifications articulatoires ne sauraient entraîner aucune confusion phonologique.

2-16. Le danois ne connaît pas les trois timbres vocaliques les plus fermés [i], [y] et [u] devant le phonème y, non plus d'ailleurs que devant les groupes nasale + consonne dans un même morphème (dans un mot comme *mundtlig* où la prononciation [mundli] n'est pas impossible, le [u], quand on l'entend, est dû à l'analogie de *Mund*, 'mon ou 'mun, et il y a une sorte de suture morphologique entre [n] et [d]). Comme ces timbres, en cette

1. Au sujet de la neutralisation, cf. TCLP 6, N. Trubetzkoy, *Die Aufhebung der phonologischen Gegensätze*, p. 29 et suiv., et A. Martinet, *Neutralisation et archiphonème*, p. 46 et suiv.

position, sont perçus respectivement comme e, o et o, on peut sans hésitation dire qu'il y a dans ce cas neutralisation des oppositions i/e, y/ø et u/o¹.

2-17. La neutralisation des oppositions phonologiques entre les phonèmes des deux séries les plus fermées, qui s'esquisse devant r et qui aboutit devant ŋ et devant nasale appuyée, n'est pas seule à conférer à ces oppositions une place à part parmi les corrélations vocaliques danoises. M. Jespersen (§ 12-2) attire l'attention sur le fait que ces deux séries sont diachroniquement apparentées. Phonologiquement, c'est à-dire synchroniquement, bien qu'on ait effectivement affaire à des phonèmes différents (cf. ci-dessus § 2-2), les voyelles [i] et [e], [y] et [ø], [u] et [o] apparaissent souvent, dans des mots où elles n'ont pas de valeur différenciative, comme des paires de variantes stylistiques individuelles, les voyelles de la série supérieure étant en général plus distinguées ou plus « correctes », celles de la série inférieure parfois moins enfantines, plus mâles, souvent négligées, vulgaires ou même grossières : dans *Stund* « moment » et *Mund* « bouche » la voyelle ordinaire est [o], mais [u] s'entend dans des prononciations qui paraissent un peu recherchées ou littéraires ; dans *ville*, *vilde* « vouloir, voulais », *bitter* « amer », [i] et [e] sont également fréquents avec une nette préférence pour [i] dans un parler châtié ; dans les mots qui suivent, on peut considérer les voyelles de la série supérieure comme les seules vraiment correctes, les formes en [e], [ø] et [o] étant toutes plus ou moins familières, relâchées ou vulgaires : *tygge* « mâcher », *gik* « allait », *myg* « cousin, moustique », *bygge* « bâtir », *piske* « fouetter », *Kusk* « cocher », *Hund* « chien », etc. *Pisse* « mingere » a [e], tandis que le synonyme enfantin

1. Pour des raisons de pratique, on s'est contenté de signaler ici cette neutralisation sans s'astreindre à la noter par un signe particulier dans les transcriptions ; cf. de même ci-dessous, § 3-30, dans le cas de la neutralisation de d/D. Une transcription particulière des archiphonèmes s'impose surtout dans des cas où leurs réalisations se confondent avec celles de plusieurs phonèmes différents. Il est indiqué, dans ce cas, de ne pas se servir, dans une transcription, des signes des différents phonèmes, mais d'un signe particulier, celui de l'archiphonème. Là où, au contraire, les réalisations de l'archiphonème se confondent toujours avec celles d'un phonème particulier, on peut faire dépendre de considérations pratiques l'emploi ou le non-emploi d'un signe particulier pour l'archiphonème. Il est d'ailleurs à noter que l'appareillement phonologique créé par la neutralisation est beaucoup moins étroit dans le second cas que dans le premier.

tisse présente un [i] ; mais un homme, ou mieux encore, un jeune garçon qui emploie ce dernier mot, risquera fort de prononcer [e] au lieu de [i] ; *Pig* « pointe, piquant » prend ordinairement un sens obscène lorsqu'il se prononce avec [e], sans pour cela qu'on ait l'impression d'avoir affaire à deux mots différents.

Il faut remarquer toutefois que les formes à voyelle plus ouverte représentent à peu près constamment des innovations : dans un parler plus ou moins vulgaire et relâché, beaucoup de mots à voyelles i, y et u voient leur voyelle s'ouvrir ; dans le même cas, les mots dont la voyelle est normalement [e], [o] et [ɔ] ne se prononcent jamais avec [i], [y] et [u], mais au contraire leur voyelle se réalise de façon encore plus ouverte, sans toutefois qu'il puisse jamais, sauf en contact avec r, se produire de confusion avec la série æ, ö, à immédiatement inférieure.

2-18. Il est intéressant de constater qu'à l'apparemment phonologique que crée, entre les deux séries vocaliques les plus fermées, l'existence de la neutralisation en certaines positions déterminées, et, dans beaucoup de mots, ce qu'on pourrait appeler une neutralisation stylistique, correspond une sorte d'apparemment phonétique : en effet, si l'on consulte par ex. la *Chart of Danish Sounds*, dans le *Reader* de M. Uldall, on remarque que [e], [o] et surtout [ɔ] sont sensiblement plus rapprochés de [i], [y] et [u] que de [æ], [ö] et [å].

2-19. A côté des dix-neuf phonèmes vocaliques que nous avons distingués ci-dessus, il existe en danois une réalisation vocalique [ɔ] qu'il est assez naturel de considérer comme une variante d'autre chose en syllabe de très faible intensité. La difficulté est de trouver quelle est la voyelle ou quelles sont les voyelles qui sont susceptibles d'une telle réalisation.

Phonologiquement il n'est pas facile de définir les syllabes de très faible intensité de façon simple et exhaustive. Certaines réactions phonologiques, comme la neutralisation de l'opposition d'aspiration devant certaines voyelles (cf. § 3-5), permettent de supposer que ces syllabes peuvent avoir comme voyelle [ə] ou [i]. Il n'est donc pas possible de prétendre que [ə] représente le produit de la neutralisation de toutes les oppositions vocaliques, ce que la neutralité phonétique de ce phonème pourrait suggérer : en effet [ə] est une voyelle neutre qui n'est ni arrondie, ni d'avant,

ni d'arrière ; sur la Chart de M. Uldall, c'est le [ø] qui est le plus rapproché, mais il est évident que, phonologiquement, cette vicinité n'est pas décisive.

La seule méthode qui semble applicable, dans ce cas, est d'examiner : 1° ce que devient [ɔ] lorsque, pour certaines raisons, la syllabe qu'il supporte reçoit l'accent : 2° quelles sont les voyelles pleines qui sont susceptibles, en position de très faible accentuation, de prendre le timbre [ə].

2-20. Le premier cas envisagé ne se produit guère que lorsqu'on désire attirer l'attention sur la nature exacte d'une désinence, lorsque, par ex., on désire spécifier qu'il s'agit de tel mot neutre, et non de son homonyme de genre commun : *Rykket* « la saccade » et non *Ryggen* « le dos ». Dans un cas pareil, il y a deux prononciations possibles : [æ] ou [ø]. Ces deux prononciations sont toutefois de valeur inégale pour ce qui nous intéresse ici : [æ] fait figure de prononciation scolaire et traditionnelle, tandis que [ø] semble bien être ce qui vient naturellement à un Danois dans ces circonstances. Pour expliquer la prononciation [æ] on doit sans doute invoquer l'influence de l'orthographe (*e* se prononce aussi souvent [æ] que [e]). Peut-être doit-on envisager une influence des habitudes de l'enseignement allemand où la prononciation de [ə] comme [æ] ou [e] est constante et plus aisément justifiable que l'habitude scolaire danoise correspondante.

2-21. Les voyelles pleines, qui sont susceptibles de prendre en certaines positions le timbre [ə], sont surtout celles de petits mots, souvent faiblement accentués, et dont la voyelle s'affaiblit jusqu'à devenir [ə] lorsqu'ils sont parfaitement atones. Dans tous ces cas, il est souvent difficile de dire quelles sont les alternances vocaliques qui sont traditionnelles, c'est-à-dire celles qui ressortissent à la diachronie et à la morphologie¹, et quelles sont celles qui sont nettement le produit des tendances actuelles de la langue : lorsque le mot *det* « cela » se prononce [de] en position accentuée (cf. Uldall, *Reader*, p. 17, l. 14 et 20) et [də] en position non-accentuée (cf. *ibid.*, p. 19, l. 13), il est difficile de déterminer si l'on a affaire à deux formes fixées d'un même mot, ou à un affaiblissement momentané de [de] en [də]. D'autre part, lorsque

1. Cf. ce qui est dit ci-dessus, § 1-6, de l'alternance *oi/e* en français.

(*ibid.*, p. 19, lignes 26 et 27) on trouve à une ligne d'intervalle [dæm] et [dəm] pour *Dem*, cas oblique de *De* « vous », il ne nous est pas possible d'affirmer que [dəm] est un affaiblissement de [dæm], car il se pourrait que [dæm] soit une réfection orthographique, et [dəm] ou [dɪm] la forme normale. Autant vaudrait tirer argument du passage de [ɔ] à [ə] que l'on doit supposer dans le mot *ogsaa* « aussi » dont la prononciation a dû être [ɔqsɔ], mais qui ne se prononce aujourd'hui jamais autrement que [ɔsə].

2-22. Plus riche d'enseignement sans doute, est le traitement de la deuxième voyelle de certains trisyllabes (mots d'origine étrangère). Parmi ces mots, les termes qui sont devenus d'usage quotidien sont naturellement les plus intéressants, parce qu'il y a plus de chances qu'ils aient échappé à l'influence de l'orthographe (certains sujets disent [kaməra] pour *Kamera* « appareil photographique », mais [algebra] pour *Algebra* « algèbre »): *Elefant* est constamment [elə'fan't] et *Apparat* « appareil » normalement [abə'ra.'t]; pour le mot *Chokolade* « chocolat » la prononciation [ʃoga'la:də] n'est pas aussi correcte que [ʃogo'la:də], mais le désaccord entre le *k* de l'orthographe et le [g] de la prononciation ordinaire suggère qu'une réaction orthographique a rétabli l'[o] sans toutefois changer le [g] qui avait naturellement pris la place du [k] devant [ə] et après voyelle brève (cf. ci-dessous, § 3-5); pour la même raison on entend souvent un [b] au lieu d'un [p] dans *Apotek* « pharmacie », lors même que le [o] ne s'affaiblit pas en [ə]. Malheureusement le phonème ö ne semble pas se présenter en cette position.

Comme dans tous les cas cités ci-dessus la prononciation avec voyelle pleine reste correcte, il semble bien que le ə danois représente normalement dans la langue non pas la neutralisation des seuls phonèmes e et æ, comme on l'a prétendu¹, mais celle de tous les phonèmes vocaliques brefs, à l'exception des voyelles de la série la plus fermée i, y et u.

2-23. Il faut toutefois reconnaître que dans les positions envisagées, dès que l'on quitte le domaine de la langue quotidienne, on note entre e, æ d'une part, les autres voyelles d'autre part, une sérieuse différence de traitement : tandis que la qualité de [o] et de

1. Cf. la transcription phonématique de [ə] qu'adopte M. Uldall, *Proceedings*, p. 54 et suiv.

[a] se voit soigneusement conservée, [e] et [æ] sont susceptibles dans la plupart des mots de s'affaiblir en [ə]. Une des conséquences de ce fait est qu'un Danois qui apprend le français a tendance à donner le timbre de *é* aux *e* instables qui se prononcent. Ce fait, certainement d'origine orthographique, semble avoir influencé de façon définitive la conscience linguistique danoise et, pour cette raison, on doit le prendre en considération dans un exposé de la phonologie danoise. Cependant, il ne vaut peut-être que pour l'environnement très particulier où il a été remarqué, et il y aurait certainement un abus à considérer le ə de *Rude*, ou ceux de *hundrede* comme des réalisations de *e* ou de *æ*¹.

2-24. Devant *n* et *l*, [ə] disparaît le plus communément, et la sonante suivante devient voyelle (cf. un mot comme *enten* « ou » qui se prononce [endɥ], et où il est artificiel d'interrompre l'occlusion buccale en passant de [d] à [n]). Ceci ne doit pas empêcher d'interpréter phonologiquement *enten* comme ændən et *Adel* comme 'ādəl. De même, des prononciations comme [dænɥnat] pour *denne Nat* « cette nuit » ou [alllanə] pour *alle Lande* « tous pays », où, par assimilation aux consonnes qui l'entourent, le [ə] devient [ɥ] ou [l], doivent être phonologiquement interprétées comme dænənət et alələnə.

2-25. Devant *r*, ə prend souvent un timbre acoustiquement peu différent de [ɔ] (MM. Arnholtz et Reinhold le transcrivent [ɔ]; cf. notamment p. 38) si bien que des mots comme *Doktor* et *Professor* se prononcent en fait comme s'il étaient orthographiés *Dokter* et *Professer*². Toutefois il n'est pas rare que la finale, qui phonologiquement se présente comme -ər, se prononce comme un [r] voyelle, continue uvulaire ou pharyngale sans friction, son qui est également une réalisation fréquente du phonème *r* après phonème vocalique long, par ex. dans les mots *Mor* « mère », *Korn*

1. Dans le préfixe *be-* la voyelle est toujours prononcée comme un [e] et non comme un [ə]; cf. par ex. la prononciation des mots *bestilt* et *Bebrejdelser*, Arnholtz-Reinhold, respectivement pp. 76 et 87. Dans ces conditions, la transcription [bə'ta'lə] qu'on trouve chez M. Uldall. *Proceedings*, p. 54, paraît surprenante; d'autant plus que, dans le *Reader* du même auteur, on trouve le préfixe en question toujours transcrit [be-].

2. Dans un mot très usuel comme *Doktor* le *t* se prononce [d] comme il est normal devant le phonème ə (cf. ci-dessous § 3-6). Au contraire dans le mot moins fréquent *Elevator* « ascenseur », le [t] est généralement conservé.

« blé », etc. (cf. Jespersen, 9-5-2). C'est encore le son que prend ə après le groupe consonne + r, si bien que, dans le parler ordinaire, on ne distingue pas entre *gnistre* « étinceler » et *gnistrer*, indic. prés. du même verbe. De même, deux formes *more* « amuser » et *morer* « (j')amuse » se prononcent généralement de façon identique, avec le même [r] que ci-dessus, mais prolongé. Dans tous ces cas, seul le contexte permet une analyse phonologique, respectivement en ə ou ər, rə ou rər.

2-26. Une des caractéristiques essentielles du système des phonèmes vocaliques danois est une tendance, en certaines positions, à la neutralisation des oppositions phonologiques de longueur au profit de la voyelle brève.

Cette tendance aboutit en position prétonique. Exemples : *fysisk* 'fýsisk « physique » adj., mais *Fysik* fý'sig « physique » subst. ; *Fysiolog* fýsio'lōq « physiologue », mais *Fysiologi* fýsio'lō'gī « physiologie » ; *svinagtig* svi'nagdi « porcin », de *Svin* 'svīn « porc » ; *grinagtig* grī'nagdi « drôle », de *Grin* 'grīn « quelque chose d'amusant » (dans le mot *benagtig* bēnagdi « osseux », où l'accent reste sur la syllabe initiale, la longueur de la voyelle du mot *Ben* 'bēn « os » est conservée). Ceci toutefois ne vaut pas lorsque la voyelle considérée est suivie immédiatement d'une syllabe à voyelle ə. Exemples : *Maleri* mālə'rī « peinture », *Bageri* bāqə'rī « boulangerie », etc.

2-27. La tendance à neutraliser les oppositions de longueur semble encore se manifester fréquemment dans le premier terme des composés : lorsqu'un morphème (monosyllabique), dont la voyelle est phonologiquement longue, s'emploie comme premier terme d'un composé, il est fréquent que sa voyelle s'abrège et prenne, en s'abrégeant, toutes les caractéristiques du phonème bref correspondant (par ex. un timbre plus ouvert, surtout caractéristique dans le cas de A et de Å). Il ne s'agit pas ici d'un affaiblissement de l'articulation, puisque la première syllabe des composés garde généralement en danois l'accent principal du mot. Nous avons déjà vu ci-dessus, § 2-9, plusieurs exemples de ce phénomène, exemples d'autant plus caractéristiques qu'ayant pour voyelle l'archiphonème Å, l'abrégement s'accompagnait d'une modification du timbre. Avec d'autres voyelles, on trouve par ex., *blid* 'blīd « doux » / *Blidhed* blīd'hēd « douceur », *By* 'bý « ville » / *Byraad*

by'rād « conseil municipal », *Hus* 'hūs « maison »/*Husdyr* hus'dȳr « animal domestique », *Ske* 'sgē « cuiller »/*Skefuld* sgeful « cuillerée », *Hø* 'hō « foin »/*Høstak* hosdag « meule de foin », *god* 'gō « bon »/*Godhed* god'hēd « bonté », *Træ* 'træ « arbre »/*Træstamme* træsdamə « tronc d'arbre », *Sag* 'sāq « chose, procès »/*Sagfører* saqfōrər « avocat ».

2-28. Ce qui fait qu'on ne saurait parler ici de neutralisation, est que la tendance est loin d'aboutir dans tous les cas : à côté de *Daadyr* dā'dȳr, de *Dua* 'dā, il y a *Aakande* 'ākanə « nénuphar », de *Aa* 'ā « rivière » ; à côté de *Skefuld* sgeful, il y a *Skeskraft* sgēscaft) ou 'sgēscaft « manche de cuiller » ; à côté de *Husdyr* hus'dȳr, *Grusgang* grūs'gaj « allée gravelée », de *Grus* 'grūs « gravier », etc. Il semble que soient surtout atteints des composés traditionnels où s'est affaibli le sentiment de la composition : cf. *Skefuld* et *Skeskraft*, ou le rare et récent *Fladhed* « qualité de ce qui est plat » avec un a long qui s'oppose au i bref de *Blidhed* « douceur ».

Il n'est pas vraisemblable que cette tendance aboutisse nulle part à la confusion de deux mots, puisqu'il y a toujours moyen de conserver la voyelle longue : dans un cas comme celui de *gul* 'gūl « jaune » et *Guld* gul « or », qui tous deux prennent normalement en composition la forme gul- (cf. même l'hésitation de l'orthographe dans le cas de *Gulspurv*, *Guldspurv* « bruant-verdier » — un passereau —, phonol. gul'sbɔrv), on n'hésitera pas, dans les composés où la confusion de l'un et de l'autre terme pourrait avoir pour résultat d'enlever de la précision à ce qui est dit, à rétablir la voyelle longue dans gul-, par ex. : *gulhaaret* gūlhāred « à cheveux jaunes »/*guldhæaret* gulhāred « à cheveux d'or ». Dans certains cas, la langue a utilisé cette tendance pour distinguer (ou mieux distinguer) certains éléments de composés, par ex. : *Fod* 'fōd « pied », en composition fod-, et *Foged* fōd « prévôt », en composition fōd- ; *Raa* 'rā « chevreuil », en composition rā-, et *Raa* 'rā « vergue », en composition 'rā-, etc.

2-29. L'alternance de quantité est probablement, dans ce cas, le fait d'un état de langue dépassé. Lors même que de nouveaux composés utilisent cette alternance, ceci ne se produit qu'avec des composants qui la connaissent dans d'autres cas : sur l'analogie de *Bropenge* « péage », *Brovægter* « gardien de pont », etc., qui

présentent un o bref, on formera tout autre composé à premier élément *Bro-* avec un o bref, bien que le mot indépendant *Bro* ait un *ō* long.

D'un point de vue strictement synchronique, l'intérêt de cette alternance est de créer dans la langue un nombre considérable de finales de morphèmes à voyelle brève accentuée, ce qui ne manquera pas d'influencer nos conclusions quant à la nature phonologique des voyelles brèves du danois.

2-30. La neutralisation des oppositions quantitatives du système vocalique danois n'aboutissant que dans des syllabes non-accentuées¹ (cf. ci-dessus § 2-26), on pourrait penser qu'il y a là le résultat d'une tendance à la différenciation de deux systèmes vocaux : l'un caractérisant la syllabe la plus accentuée du morphème et connaissant les oppositions de quantité ; l'autre, plus simple, ne connaissant que les oppositions de timbre, et caractéristique des syllabes non-accentuées.

Un mot comme *Embede* æmbēdæ « emploi, charge », avec son *ē* qui ne porte pas l'accent principal du morphème, semble toutefois s'opposer à cette interprétation. Par ailleurs, si l'on rapproche la neutralisation des syllabes prétoniques inaccentuées, de la prédilection que manifeste la langue pour les syllabes brèves, même sous l'accent, lorsque la syllabe qui porte l'accent principal du mot est suivie d'une syllabe à voyelle pleine (composés du type *Byraad*, *Husdyr*, etc., cf. ci-dessus § 2-27), on sera plutôt tenté de rattacher ces deux phénomènes à une même tendance à raccourcir l'initiale des mots longs. Étant donné le caractère souvent intime de la composition dans les mots de ce genre, on pourrait peut-être voir dans cette tendance un moyen visant à l'unification du mot composé. Il faudrait alors la rapprocher de l'accent d'unité (*Eenhedstryk*) que signale M. Jespersen, 13-6, et qui se place généralement sur le dernier terme des composés : accentué sur la syllabe initiale, le complexe *kristians'havn* veut dire « le port de Kristian » et s'orthographie *Kristians Havn* ; accentué sur la finale il devient *Kristianshavn*, nom d'un quartier de Copenhague.

1. A noter toutefois que la consonne *ŋ* ne se rencontre jamais que précédée d'une voyelle brève. Devant le phonème *j*, on ne peut pas trouver de voyelle longue. Doit-on, dans ces deux cas, envisager une neutralisation de la corrélation de longueur ? Prosodiquement on pourrait exprimer la chose en disant que *ŋ*, dans tous les cas, et *j*, dans la partie descendante de la syllabe, font nécessairement partie du support syllabique (cf. ci-dessous § 7-21).

2-31. On a souvent recours à la succession syllabique (dan. Tilslutning) pour distinguer en danois deux sortes de voyelles brèves (cf. Jespersen, 12-6). Dans certains cas, la consonne suivante interrompt la voyelle au moment où celle-ci a encore toute sa force ; il y a, dans ce cas, succession ferme (fast Tilslutning, all. scharfgeschnittner Akzent), et la consonne se trouve à cheval sur la frontière syllabique. Ailleurs, lorsque commence la consonne suivante, l'articulation de la voyelle a déjà perdu de sa force ; il y a succession lâche (los Tilslutning, all. weichgeschnittner Akzent) et la frontière syllabique se place entre la voyelle et la consonne. Selon M. Jespersen, *ibid.*, on aurait une voyelle brève du premier type dans *læsse* [læsə] « charger », et une voyelle du second type dans *læse op* [læ/se ɔp] « lire à haute voix » ou encore dans la syllabe préaccentuelle du mot dans *Tallerken* ta'lærgen, *satansk* sa'tänisg, etc.¹.

2-32. Phonologiquement la question se pose de façon très différente dans un groupe comme *læse op* et dans le mot *Talerken*. Dans *læse op*, on a réellement affaire à un phonème æ qui, dans un débit assez rapide, peut s'abréger sans modification de timbre. Dans *Talerken*, la quantité de la voyelle a ne dépend nullement de la vitesse du débit : elle est brève par nature, comme le montre bien son timbre qui est celui du a de *Fanden*, et non celui de *Fanen*. Un rapprochement avec ce qui se passe dans une langue voisine fera ressortir l'intérêt phonologique des remarques qui précèdent : phonétiquement, le vocalisme du danois *Militær* ne se distingue que par des nuances de celui de l'all. *Militär* ; phonologiquement, les deux [i] du mot danois sont des réalisations du phonème i bref, tandis que ceux du mot allemand sont des variantes brèves du phonème vocalique ordinairement long que l'on trouve dans *Ziel*, par ex. ; ils ne sauraient être rattachés au même phonème que la voyelle du mot *dick*, dont le timbre est autre.

Certes, il n'est pas niable que le [a] se présente dans des conditions un peu différentes dans *Tallerken* et dans *falde* falə « tomber » : dans des mots du même type que *Tallerken*, comme *Skavank* sga'vaŋg « infirmité » ou *Abort* a'bård « avortement »,

1. Les autres cas où, selon M. Jespersen, on trouve des brèves de ce dernier type, n'intéressent pas la phonologie du mot, et nous pouvons ne pas en tenir compte ici.

la première voyelle ne prend pas le timbre d'arrière qui est normal pour *a* bref ailleurs que devant dentale (cf. ci-dessus § 2-8). Évidemment, la succession syllabique est ici plus lâche que lorsque la syllabe qui suit est de très faible intensité, comme dans *Kaffe* *kafə* « café » ou *klappe* *klabə* « battre des mains ». Le fait que le *v* de *Skavank* se prononce comme [v] et non comme [ʋ] (cf. ci-dessous § 3-15) est caractéristique à cet égard. Mais doit-on conclure de là qu'on ait affaire, dans *Skavank* et *Abort*, à une réalisation de l'archiphonème¹ *A*, intermédiaire entre celle de la longue et celle de la brève ?

2-33. Il est remarquable que la succession syllabique ferme ne résulte pas nécessairement de l'accentuation de la première syllabe, mais qu'elle provient de la complète atonie de la deuxième syllabe. En effet, un mot comme *Aborre* *abārə* « perche », qui est accentué sur la première syllabe, présente une succession lâche *A-borre* comme en témoignent, non seulement les habitudes orthographiques, mais aussi le timbre du son [a] qui est antérieur, en dépit du caractère non-dental de la consonne suivante. On retrouve cette même succession lâche dans des composés du type *Daadyr* ou *Byraad* (cf. ci-dessus §§ 2-27 et 28). En conséquence, il n'est pas possible de dire, comme on pourrait être tenté de le faire si l'on ne retenait que des cas où la voyelle considérée est inaccentuée, que *ā* se réalise comme une longue avec succession relâchée, *a* comme une brève avec succession ferme, et l'archiphonème *A* comme une brève avec succession relâchée. En fait, le phonème bref peut se réaliser avec succession lâche aussi bien qu'avec succession ferme, et l'archiphonème vocalique se réalise comme le phonème bref correspondant.

2-34. Il est un autre fait qui montre bien que les notions de phonème vocalique bref et de succession ferme ne se recouvrent pas nécessairement en danois : on sait que l'allemand, le hollandais et l'anglais ne connaissent à la finale absolue accentuée que des voyelles longues, ceci évidemment parce que, dans ces langues, les voyelles brèves étant celles dont le développement normal est interrompu par la consonne suivante (succession ferme), il n'est possible d'avoir des brèves que devant consonne (cf. Trubetzkoy,

1. Le terme archiphonème a ici le sens proposé par l'auteur dans l'article des *TCLP* 6, intitulé *Neutralisation et archiphonème* (cf. p. 54).

*Anleitung*¹, p. 26). Or, il se trouve en danois un certain nombre de mots qui présentent, sous l'accent notamment, une voyelle finale brève. Sans parler des mots *ja* « oui » et de l'interjection *naa* « vraiment ! allons ! », mots qui phonologiquement sont souvent aberrants, on trouve : *du* « tu, toi » (cf. all. *du*, même sens, avec u long), *vi* « nous », *I* « vous », *de* di « ils », *det* « cela », *saa* (all. *so*, même sens, avec o long, ang. *so* avec diphtongue), *da* « alors » (all. *da*, même sens, avec a long), *nu* « maintenant », *endnu* e'nu « encore », etc.

On pourrait nier qu'il existe en fait en danois des voyelles brèves à la finale absolue, car, lorsqu'elles sont accentuées, on perçoit souvent après elles une aspiration, particulièrement nette après i et u, si bien que, phonétiquement, on doit souvent transcrire [duh], [vih], [ih], etc. au lieu de [du], [vi], [i], etc. Cet [h], qui n'a, bien entendu, aucune valeur phonologique, pourrait, s'il était constant et caractéristique des finales vocaliques brèves accentuées, faire mettre en doute que les voyelles en question soient vraiment finales. Or, il n'est ni l'un, ni l'autre : même après les voyelles très fermées et très fortement accentuées, il s'entend uniquement en fin de phrase ou de proposition ; d'autre part, en cette position, les voyelles brèves ne sont pas les seules à connaître ce phénomène ; les phonèmes consonantiques « ouverts » l, v, d et q reçoivent également cet appendice ; dans les mêmes circonstances les voyelles longues (non suivies du Stød) ne semblent pas toujours échapper au même traitement ; à la finale absolue, les archiphonèmes B, D et G se réalisent comme [p] [t] et [k], c'est-à-dire avec une aspiration. On trouve des exemples de cet [h] dans les textes qui forment un appendice à la *Modersmålets Fonetik* de M. Jespersen : cf. par ex. (3^e édition) p. 178, ligne 12, u.'dh ; ligne 19, æ.'gedh ; p. 184, ligne 17, far'vælh ; etc.

2-35. En résumé, la succession syllabique n'a pas en danois de valeur phonologique, et l'opposition des voyelles longues et des voyelles brèves n'y a pas la même nature phonologique que dans les langues germaniques du midi et de l'ouest. Nous verrons ci-dessous, § 7-21, que cette opposition n'est pas exactement quantitative, lorsque nous étudierons le phénomène appelé Stød.

2-36. Il est intéressant de remarquer ici un parallélisme entre

1. N. Trubetzkoy, *Anleitung zu phonologischen Beschreibungen*, Brno, 1935.

l'importance phonologique et la netteté de la réalisation phonétique : la succession ferme qui a valeur phonologique en anglais et en allemand, est, dans ces langues, beaucoup plus marquée qu'en danois : il suffit de comparer la prononciation des mots dan. *lokke* « allécher », all. *locken*, ang. *locker*, pour s'apercevoir combien la succession syllabique du mot danois paraît relâchée à côté de celle des mots allemands et anglais. La façon dont la plupart des Danois prononcent l'allemand est caractéristique à cet égard. Lorsque M. Jespersen, 9-8, écrit que la voyelle du mot *oppe* « en haut » est souvent allongée dans le parler de certaines personnes, il me paraît relever un trait de la prononciation familière ou vulgaire qui se retrouve aussi bien dans les mots *soppe* « patauger », *Loppe* « puce », *stoppe* « fourrer », etc. Il s'agit d'une exagération de la tendance générale à relâcher la succession syllabique. Elle est tout à fait frappante dans *oppe*, à cause de l'existence de *op*, adverbe de mouvement de sens analogue, où la voyelle est toujours brutalement interrompue par la consonne suivante.

LES CONSONNES

3-1. Nous avons vu que le danois présente une gamme assez riche de phonèmes vocaliques ; MM. Arnholtz et Reinhold n'hésitent pas à le qualifier de *Vokalsprache*, *ibid.*, p. 31. En revanche, et une certaine interdépendance ne doit pas ici être exclue à priori, le système des phonèmes consonantiques danois est, sinon exactement pauvre, du moins, en pratique, moins susceptible d'apporter une aide efficace en matière de différenciation sémantique que, par ex., le système consonantique du suédois. Avec un phonème de plus que cette dernière langue (d et q en plus ; š en moins), le danois dispose de moins de moyens, à cause de l'extrême fréquence de la neutralisation de certaines oppositions.

Les occlusives et h.

3-2. Un caractère très remarquable du système des phonèmes consonantiques danois est l'emploi très restreint de la sonorité des

phonèmes comme moyen de différenciation phonologique. Les occlusives où, en général, les oppositions de sonorité apparaissent le plus nettement, s'ordonnent ici en deux séries parallèles que distingue essentiellement la présence ou l'absence d'aspiration¹. Il existe donc une corrélation d'aspiration que l'on peut représenter ainsi :

b	p
d	t
g	k
Initiale vocalique	h

Les phonèmes de la première colonne se réalisent phonétiquement comme des douces sourdes. Les vibrations des cordes vocales qui peuvent se faire entendre au cours de la production de ces sons sont exceptionnelles et, le plus souvent, limitées à la fin de l'articulation, elles ne représentent qu'une anticipation de l'articulation du phonème suivant. Les phonèmes de la seconde colonne se réalisent comme des sourdes suivies d'un souffle (dan. *Pust*) dans les syllabes fortement accentuées où la glotte est largement ouverte, d'un bruit fricatif glottal (dan. *Aande*) dans les syllabes faiblement accentuées où l'on atteint plus rapidement la position de la glotte caractéristique de la voix (cf. Jespersen, 6-7-2 et 3).

Il est évident que l'aspiration n'est pas le seul élément qui distingue les occlusives danoises des deux séries, et que l'on pourrait trouver d'autres caractéristiques, de force d'articulation ou d'ouverture de la glotte par quoi s'opposent les sons des deux séries. Mais elles sont telles que c'est la combinaison de toutes ces caractéristiques motrices qui, d'une part aboutit à l'aspiration, d'autre part, à l'apparition de la voyelle immédiatement après le relâchement de l'occlusion. Cette convergence des diverses caractéristiques motrices des occlusives danoises vers la production, ou inversement l'absence d'une impression acoustique bien caractérisée, explique sans doute en partie pourquoi les occlusives danoises forment deux à deux une unité phonologique très nette. Ce n'est, par exemple, pas le cas des occlusives du français chez lesquelles on peut distinguer deux faisceaux de tendance : la sonorité et la force expiratoire, qui, ne s'opposant pas nécessairement, peuvent

1. « Aspiration » est, bien entendu, pris dans son sens traditionnel. On a intérêt à conserver ici ce terme qui, comme on le verra ci-après, recouvre deux phénomènes moteurs différents.

l'une et l'autre être invoquées pour caractériser, par exemple, l'opposition p/b¹.

Quelles que soient les variantes, on peut phonologiquement considérer que c'est l'aspiration, sous ses deux formes, qui distingue essentiellement ces deux séries. Elle est la marque de la corrélation (Merkmal) et l'on doit considérer les phonèmes de la deuxième colonne comme ceux de la première + cette marque.

Dans ces conditions, on a cru devoir introduire dans cette corrélation l'opposition initiale vocalique/initiale aspirée (h). Ce rapprochement, qui peut, au premier abord, sembler artificiel, se justifie par une concordance parfaite dans l'emploi et la répartition des deux membres de cette opposition et de ceux des trois oppositions qui précèdent, comme nous le verrons ci-dessous.

3 3. Cette corrélation présente ce fait remarquable qu'elle se neutralise partout ailleurs qu'à l'initiale syllabique devant voyelle pleine, précédée ou non d'un j, d'un v, d'un n ou d'une liquide (toutes les voyelles sont dites ici pleines à l'exception de ə et de i final bref inaccentué).

À l'initiale syllabique devant voyelle pleine, on connaît les deux phonèmes aspiré et non-aspiré, comme en témoignent les paires suivantes de mots où seule l'initiale empêche l'homonymie : *Bakke* bagə « colline »/ *Pakke* pagə « paquet », *Daa* 'dā « daim »/ *Taa* 'tā « orteil », *gemme* gəmə « conserver »/ *kæmme* kæmə « peigner », *Aar* 'ār « année »/ *Haar* 'hār « poil, chevelure ».

Il en va de même lorsque la voyelle pleine est précédée d'une continue sonore. Dans ce cas, l'aspiration se combine avec la continue, qui se réalise alors comme une sourde. Exemples d'oppositions : *Brik* « pion, cube »/ *Prik* « point », *blade* « feuilleter »/ *Plade* « plaque, disque », *Drue* « raisin »/ *true* « menacer », *glemme* « oublier »/ *klemme* « serrer », *Gram* « gramme »/ *Kram* « marchandise », *Gny* « fracas »/ *Kny* « petit son imperceptible ». On ne trouve, par hasard, pas d'exemple d'oppositions devant j et v. En danois normal, h est un des deux types d'initiale vocalique et, en conséquence, il ne saurait se retrouver devant consonne. Dialectalement, on le rencontre devant les phonèmes j et v (ce dernier étant réalisé comme [w]).

1. Sur la question des caractéristiques phonologiques des occlusives françaises, voir l'article *Neutralisation et archiphonème*, dans les *TCLP* 6, p. 50 et suiv.

Dans tous les exemples qui précèdent, on a évidemment affaire à un cas particulier, celui où l'initiale syllabique se confond avec l'initiale du mot et où la voyelle qui suit est non seulement pleine, mais fortement accentuée. Sans doute est-ce là le cas le plus fréquent, mais en composition et en dérivation on peut trouver des oppositions du type *af dø* av'dō « mourir »/*af tō* av'tō « dégeler », *Granbark* granbarg « écorce de sapin »/*Granpark* granparg « parc planté de sapins », où la voyelle qui suit l'occlusive est pleine, mais inaccentuée, et d'autres du type *bedaget* be'dāqəd « chargé d'ans »/*betaget* be'tāqəd « épris », où l'initiale syllabique ne se confond pas avec celle du mot. Il existe aussi des cas où le soin d'éviter l'homonymie est réservé à la consonne initiale du mot devant voyelle non-accentuée comme dans *basere* ba'sērə « baser »/*passere* pa'sērə « passer », *blaseret* bla'sērəd « blasé »/*placeret* pla'sērəd « placé », etc.

3-4. La corrélation d'aspiration se neutralise en toute position lorsque l'occlusive (le groupe sh n'existe pas dans un même morphème) est précédée de s. En conséquence, les groupes *sp*, *st*, *sk* de l'orthographe se lisent [sb], [sd], [sg] et se représentent phonologiquement par sb, sd, sg. La réalisation de la consonne neutralisée est toujours non-aspirée, sauf à la finale absolue où les B, D, G des groupes en question suivent le sort des unités phonologiques correspondantes en position analogue (cf. ci-dessous § 3-8).

3-5. Entre une voyelle brève et ə ou l'i bref final d'une syllabe inaccentuée¹ la corrélation d'aspiration se neutralise, et l'archiphonème se réalise constamment comme le phonème non-aspiré; cf. la prononciation uniforme, en dépit de la variété de l'orthographe, dans les homonymes *grubbe* grubə « émonder »/*Gruppe* grubə « groupe », *lægge* lægə « placer »/*lække* lægə « faire eau », etc. Le groupe orthographique -tt- correspond au son [d] dans les mots *sætte* sædə, « mettre » *lytte* lydə « écouter », etc. Le groupe -dd- de l'orthographe a généralement valeur de [d] et ne correspond qu'exceptionnellement à l'archiphonème D.

4. Ce sont-là les deux voyelles qui se retrouvent en danois dans les syllabes d'intensité minimum (cf. ci-dessus § 2-19); les autres voyelles du danois sont celles que nous avons appelées ci-dessus, § 3-3, des voyelles pleines. Il est à noter que certaines personnes prononcent un [p] et un [t] aspirés dans des mots comme *hyppig* hybi « fréquent » et *vittig* vibi « spirituel ». Mais cette prononciation, qui est peut-être une réaction orthographique, est loin de représenter la norme.

3-6. Cette neutralisation se produit également lorsque l'occlusive est le premier élément d'un groupe consonantique qui ne se rencontre jamais à l'initiale syllabique, ou qui est suivi immédiatement d'un ə ou d'un i bref final. Exemples : *tabte* *tabde* « perdais », *Skæbne* *sgæbnə* « destin », *Kapsel* *kæpsəl* « capsule », *Raptus* *ræptus* « toquade », *tætne* *tædnə* « s'épaissir », *ætse* *æpsə* « corroder », *Atlas* *ætləs* « atlas », *sagtens* *sægdəns* « aisément », *drukne* *dregnə* « noyer », *Kaktus* *kæktus* « cactus », etc.

Il en va de même lorsque l'occlusive est suivie de ə ou de i bref final (pour i, mêmes réserves que ci-dessus, § 3-5, note) et précédée d'une occlusive ou de f. On sait qu'après s la neutralisation se produit dans tous les cas ; les occlusives ne se rencontrent jamais après d (*Snedker* « menuisier » = 'snēcær), et après q, uniquement dans le mot *Lægd* 'læqd « circonscription » qui ne nous intéresse pas ici. Exemples : *tabte*, *sagtens*, *læfte*, *læfdə* « lever », *Hæfte* *hæfdə* « fascicule », etc.

3-7. Entre une voyelle longue ou un groupe voyelle brève + sonante (qui, comme nous le verrons ci-dessous, § 7-21, équivaut phonologiquement à une voyelle longue) et une voyelle neutre (ə ou i bref final), la corrélation d'aspiration est neutralisée, c'est-à-dire que ce cas n'est pas phonologiquement distinct des précédents, mais l'archiphonème peut, dans le parler de certaines personnes, se réaliser comme une aspirée : à côté de [vændə], [tængə], on entend aussi [væntə], [tæŋkə] pour *vente* « attendre » et *tænke* « penser ». De même, un mot *ledte* « conduisait » se prononce [le : də], mais aussi [le : tə]. Le fait que les personnes qui se servent dans ces mots de l'aspirée, conservent la consonne non-aspirée dans des mots qui s'orthographient par *b* et *d*, et, pour *ændre* « changer », *Jambe* « iambe » et *Bredde* « largeur » disent toujours [ændrə], [jambə] et [bre.'də], ne peut suffire à faire admettre qu'en cette position, la neutralisation n'aboutisse pas. Il s'agit là de variantes individuelles qui doivent à la graphie, sinon leur origine, du moins une certaine extension. Cet usage, qui est loin d'être le plus général, ne saurait en aucune façon être pris comme norme.

3-8. A la finale du mot, la corrélation d'aspiration est également neutralisée ; cf. en dépit de l'orthographe, l'homonymie des mots *Lab* « patte » et *Lap* « chiffon », phonologiquement tous deux lab, *Ryg* « dos » et *Ryk* « secousse », phonologiquement tous

deux *røg*, *læg* « mets » (impératif) et *Læk* « voie d'eau », phonologiquement tous deux *læg*, etc. Les mots *Kat* « chat » et *Hest* « cheval » sont phonologiquement *kæp* et *hæsd*.

Tandis que dans les cas examinés ci-dessus, la neutralisation aboutissait normalement à des réalisations non aspirées, on trouve généralement à la finale absolue des réalisations aspirées, ceci, naturellement, aussi bien dans les mots terminés dans la graphie par *b* et *g* : *Ryg* et *Ryk*, en fin de phrase, se prononçant tous deux [rok]. Lorsque la finale du mot ne coïncide pas avec une pause de la voix et surtout devant voyelle d'un mot suivant, l'aspiration disparaît et l'archiphonème se réalise de nouveau comme la non-aspirée. Dans ces conditions, il semble bien que l'aspiration que l'on trouve ici après les occlusives ne soit pas différente de celle que nous avons observée après les continues et les voyelles (cf. ci-dessus § 2-34). Phonétiquement, il y a, dans le cas des sonantes ou des voyelles, un bruit fricatif glottal (Aande), et, dans le cas des occlusives, un souffle (Pust), mais physiologiquement il s'agit de part et d'autre d'une prolongation de l'expiration au delà des limites normales du son. Pas plus ici que ci-dessus, § 3-2, on ne doit dissocier phonologiquement les deux [h] du danois, le souffle et la fricative glottale. Pas plus après occlusive qu'après continue, le *h* final n'a de valeur phonologique, et nous pouvons dire que les archiphonèmes B, D et G se réalisent normalement en toutes positions comme le phonème non-aspiré correspondant.

3-9. Il est à noter que le type d'initiale vocalique marqué au moyen de la lettre *h* n'existe en danois que pour les voyelles pleines c'est-à-dire que, dans les positions envisagées au §§ 3-5 et 7, on ne trouve pas plus d'aspiration indépendante sous la forme *h* que d'aspiration comme partie des phonèmes *p*, *t* et *k*. Le *h*, qui se prononce dans les mots *Ahorn* a'hörn ou *Johannes* jO'hanəs, est muet dans *Brahe* brä(ə) (nom de l'astronome Tycho Brahe).

3-10. Restent à étudier certaines réalisations particulières qui ont valeur de variantes combinatoires individuelles, sans nuance stylistique : dans le groupe GD final ou interne, le G se réalise chez beaucoup de personnes sous la forme d'une spirante sourde dont la place d'articulation varie selon la voyelle qui précède. Les phonéticiens (cf. Jespersen, 6-4-4) distinguent trois nuances essentielles, selon que la voyelle qui précède est *i* ou *y*, *e*, *o* ou *æ*, *a*,

à, o ou u. Il va sans dire que ces distinctions n'ont aucune valeur phonologique. Il est à signaler que le caractère spirant d'une part, l'opposition entre la palatale et la vélaire d'autre part, sont beaucoup moins nets qu'en allemand, par exemple. L'effet acoustique produit par la spirante diffère assez peu de celui produit par l'occlusive dans la même position; les sujets parlants n'ont pas conscience de prononcer autre chose que [g], ce qui ne peut nous étonner étant donné le caractère extra-phonologique de l'opposition [g]/[ç, x].

3-11. Le tableau qui suit résume de façon claire les conditions dans lesquelles se produit la neutralisation, et indique, dans chaque cas, les réalisations particulières des différents phonèmes :

Le signe O désigne soit l'initiale vocalique, soit l'absence de consonne devant voyelle.

	AILLEURS QU'À LA FINALE					A LA FINALE
	INITIALE de syllabe à voyelle pleine	APRÈS S	DEVANT consonne, ailleurs qu'à l'initiale de syllabe à voyelle pleine	DEVANT VOYELLE NEUTRE		
				Après consonne ou noyau syllabique bref	Après noyau syllabique long	
Labiales	h/p	B	B	B	B [b] et exception- nellement [p]	B ou B + [h]
Apicales	d/t	D	D	D	D [d] et exception- nellement [t]	D ou D + [h]
Dorsales	g/k	G	G [g] et [x] devant D	G	G [g] et exception- nellement [k]	G ou G + [h]
Voyelles et Aspiration	O/h	O		O	O	O ou O + [h]

Les spirantes.

3-12. Alors que les occlusives du danois nous sont apparues dans le cadre d'une corrélation d'aspiration parfaitement régulière, à laquelle on pouvait joindre l'opposition O/h, les fricatives se présentent dans un désordre complet comme autant d'unités phonologiques disjointes.

Sans quitter le terrain de la pure synchronie, il est indispensable de noter ici que le désordre actuel est, au moins partiellement le résultat d'une violente réaction orthographique qui a maintenu ou rétabli dans la langue des spirantes particulièrement instables, disparues ou en voie de disparaître. Aujourd'hui encore, les traces d'élimination de ces phonèmes sont fréquentes dans les dialectes, les parlers vulgaires, ou même la langue familière : d a disparu en lionien; *Odense* s'y prononce *ōnsə*/au lieu de *ōd̥ənsə*, *Gade*, *Stræde* y deviennent *Ga'e*, *Stræ'e*, etc., etc. Dans le parler vulgaire de la capitale d passe à j, et dans la langue familière le phonème q, après voyelle brève, se réalise comme [ɥ], c'est-à-dire qu'il se confond avec le phonème v (cf. ci-dessous § 3-15); *Vogn* et *Hagl* par exemple, se prononçant [vɔɥ'n] et [haɥ'l].

Il est incontestable que cette réaction orthographique a eu, sur la clarté de la langue, un effet favorable, en éliminant ou en évitant un bon nombre d'homonymies, mais elle n'a certainement pas contribué à rendre plus clairs les rapports mutuels des phonèmes consonantiques danois.

3-13. Si, pour les raisons que nous verrons ci-dessous, on joint aux spirantes le j qui, phonétiquement, est plutôt une voyelle employée en fonction de consonne, on trouve, en danois, six spirantes qui sont v, f, s, d, j, et q. Parmi ces phonèmes deux sont généralement réalisés comme des sourdes, à savoir f et s, et quatre, constamment ou généralement, comme des sonores, à savoir v, d, j et q.

3-14. Il semble, à première vue, nécessaire de rapprocher les deux labio-dentales : la sonorité semble ici avoir un certain rôle phonologique puisqu'elle sert à empêcher l'homonymie entre les mots *Fane* fānə « drapeau » et *Vane* vānə « habitude », *finde* fenə « trouver » et *vinde* venə « gagner », etc.

Toutefois, ce qui distingue *f* de *v* n'est pas uniquement la présence dans ce dernier phonème de vibrations glottales, mais aussi une différence de force et de lieu d'articulation : *f* est prononcé fermement, tandis que la prononciation de *v* est relâchée; *f* s'articule avec la lèvre inférieure contre le tranchant des incisives supérieures, tandis que pour *v*, la face postérieure de la lèvre d'en bas frotte contre la face antérieure des incisives d'en haut, ce qui a pour résultat que le *v* sourd que l'on entend fréquemment dans des mots comme *Tvilling* tveleŋ « jumeau » ou *Kvinde* kvenə « femme » ne se confond pas avec *f*; c'est ainsi, non plus à la présence ou l'absence de la voix qu'est confié le soin de distinguer entre les deux phonèmes, mais au lieu et à la force d'articulation.

3-15. La différence d'articulation entre *f* et *v* s'accentue fortement après voyelle brève : en cette position, tandis que *f* reste une labio-dentale sourde, *v*, accentuant la légère protrusion des lèvres qui distingue en général son articulation de celle de *f*, devient purement et simplement un [u] consonne : *Skuffe* « tiroir », *offre* « sacrifier » *Kartofler* « pommes de terre », se prononcent [sgofə], [ɕfrə], [kar'tɕflər] tandis que *sove* « dormir », *høvle* « raboter », *ivrig* « zélé » se prononcent [sɕuə], [həuələ], [iuri]. Ce qui montre bien que cet [u] est une simple variante combinatoire de *v*, est d'abord qu'il ne se rencontre jamais qu'après voyelle brève, ce qui est précisément la position où [v] n'existe pas, ensuite, que les Danois, à moins d'un effort conscient, sont incapables de prononcer [v] dans certains contextes, et le remplacent inconsciemment par [u]. Si, par exemple, un Danois qui ne parle pas français, veut reproduire le mot *œuvre* ou le nom propre *Lefèvre*, il dira inmanquablement [öürə] [ləfæuərə] sans avoir l'impression qu'il a fait une substitution de sons.

3-16. Si *f* peut être rapproché de *v*, phonétiquement, sinon phonologiquement, l'autre spirante sourde danoise *s* reste parfaitement isolée dans le système des phonèmes de la langue. La sonore correspondante [z] ne s'entend en danois qu'exceptionnellement comme variante combinatoire individuelle du phonème *s*. Les gens à qui échappe en position intervocalique prétonique, dans des mots comme *besøge* « visiter » ou *Basar* « bazar », un [z] au lieu de l'[s] normal, n'en ont généralement pas conscience, et ce qui le

montre bien, c'est que ces mêmes personnes auront peut-être de la peine, non seulement à distinguer s de z, mais même simplement à reproduire correctement ce son lorsqu'ils parlent anglais ou français; de même les Français qui, dans un parler rapide, prononcent *longue machine*, comme [lôŋ maʃin], sont souvent incapables de prononcer le phonème ŋ de l'anglais ou de l'allemand.

3-17. Il est une autre réalisation du phonème s qui, par suite de certaines circonstances extraphonologiques, a pris une place à part parmi les variantes combinatoires du danois: il s'agit du timbre chuintant que prend s lorsqu'il est suivi du phonème j. En fait, la plupart des Danois ne prononcent pas dans ce cas deux sons distincts, mais confondent s et j en une sorte de [š]. Comme le danois ne connaît pas de chuintantes par ailleurs, c'est le groupe de phonèmes sj qu'on emploie dans les mots d'emprunt comme pis-aller pour rendre soit le phonème š, par ex. dans les mots fr. *Chef*, *Niche*, *Charme* ou dans *Sjal* (de l'anglais *shawl*), soit encore le phonème sonore correspondant, par ex. dans les mots *Jalousie*, *Logis*, *genere* « gêner ». ou encore le mot anglais *Bridge*.

Le groupe sj a pris, de ce fait, une place particulière parmi les combinaisons de phonèmes de la langue; son articulation comme un seul son s'ajoutant au fait de son existence phonologique semi-indépendante, fait que l'on hésite un peu, au premier abord, à ne pas reconnaître en danois l'existence d'un phonème š. M. Jespersen (4-2) dit bien qu'il n'existe pas de [š] comme élément reconnu de la langue danoise (« som anerkendt bestanddel af vort sprog »), mais cela ne l'empêche pas dans le chapitre xvi du même ouvrage, chapitre qu'il consacre à des considérations phonologiques, de traiter de š comme d'un seul phonème et non comme d'une combinaison de s + j (« š regnes her som selvstændigt fonem, ikke som en forbindelse sj. »; *ibid.* 16-4). Toutefois, comme il n'existe pas en danois de combinaison s + j phonologiquement distincte de [š] (cf. Jespersen, 4-2), il est difficile de ne pas voir dans le [š] danois une réalisation du groupe de phonèmes sj. Son emploi comme représentant d'un phonème étranger unique ne saurait avoir d'influence sur son identification phonologique: la plupart des langues occidentales n'hésitent pas à transcrire au moyen de deux phonèmes distincts les sons mouillés du russe par ex. (cf. le nom *Aňuška*, transcrit en allemand *Anjuschka* et en français *Aniouchka* — alors qu'*Agnouchka* serait phonétiquement

et phonologiquement beaucoup plus correct). Il faut noter d'ailleurs que les deux sons danois [š] et [s] sont loin d'être aussi différents que les sons français que l'on transcrit de même façon. Le [š] danois se prononce sans aucune protrusion des lèvres, et la dépression qui se forme en arrière du point d'articulation est à peine indiquée (sans doute la rainure médiane de la langue s'élargit-elle un peu vers l'arrière, sans plus ; cf. Jespersen, 4-2). Quant à l'[s] danois, il produit à une oreille française un effet un peu chuintant qui est dû au fait que ce son s'articule, sinon avec la pointe de la langue, du moins en un point qui n'en est pas très éloigné, et contre la racine des dents d'en-haut ; toutes ces caractéristiques rappellent assez celles du [š] français¹.

3-18. Le j danois a une articulation beaucoup moins ferme que celle du phonème correspondant du suédois ou de l'allemand. On a généralement affaire à un [i] employé avec valeur consonantique, parfois même, dans une prononciation un peu relâchée, à un [ɛ] : *ja* « oui » se prononce d'ordinaire [ja] et quelquefois [ɛa]. L'articulation semble toutefois un peu plus ferme devant une voyelle très fermée comme [u], dans le mot *Jul* « Noël » par ex. ; ceci s'explique aisément par la nécessité de bien distinguer le groupe ju, de la « diphtongue » [iɥ] (c'est-à-dire phonologiquement iv) ; pour cela, il convient d'accentuer la valeur consonantique du j et de le fermer plus que le u suivant. Pour des raisons analogues l'articulation de j sera plus ferme dans *Jesus* que dans *ja*.

Ces circonstances phonétiques pourraient suggérer que i et j ne sont pas en danois des phonèmes différents, mais des réalisations différentes d'un même phonème. C'est bien en effet ce qui semble se vérifier, si l'on ne considère que l'initiale ; il est bien difficile en pratique de distinguer *iagt* dans l'expression *at tage iagt* « observer », de *Jagt* « chasse », et une prononciation *jaften*, *jaftes*, pour *iaften* « ce soir » et *iaftes* « hier soir », n'est nullement choquante (ces exemples sont d'autant plus caractéristiques que dans les mots *iagt*, *iaften*, *iaftes*, i- est une unité morphologique). On peut dire que [i] ne garde une valeur syllabique

1. Ce type de [s] semble être fréquent dans les langues qui, comme le danois et le castillan, ne connaissent pas le phonème š. On s'explique aisément pourquoi les langues dont le système phonologique comporte un š ont une articulation de s beaucoup plus sifflante.

dans ces mots, que lorsqu'on les articule avec une netteté particulière qui n'est pas celle de la langue normale.

Toutefois, ce qui se passe après consonne, nous oblige à maintenir l'indépendance mutuelle de *i* et de *j*. En effet, *Piano* est toujours, et quelle que soit la vitesse du débit ou le style employé, un mot trisyllabique, et *Pjalt* « haillon » toujours un monosyllabe. Le groupe *sj* + voyelle ne se confond pas avec *si* + voyelle, encore que certains mots (*Passiar* « bavardage », *Patient* « patient », etc.) se prononcent aussi bien avec l'un qu'avec l'autre ; en effet, l'initiale du mot *Siam* est bien distincte de celle de *Sjal* « châte », par exemple.

En résumé, nous dirons qu'il existe un phonème *j* distinct de *i* encore que l'opposition *j*/*i* soit en pratique d'un rendement nul.

3-19. Restent *d* et *q*. Ces deux phonèmes ne se rencontrent en danois que dans les positions où se neutralise la corrélation d'aspiration, c'est-à-dire essentiellement à la finale et devant *ə* ou *i* final bref. Tout semble donc se passer comme si, dans le cas des apicales et des dorsales, la corrélation d'aspiration se réalisait en certaines positions comme une corrélation de plosion. Les oppositions *d*/*t* et *g*/*k* se réaliseraient à la finale et devant voyelle atone comme [d]/[d̥] et [q]/[q̥]. On aurait donc affaire, pour chaque point d'articulation, non à trois, mais à deux phonèmes susceptibles de deux réalisations différentes selon l'environnement phonétique, pour les apicales par ex., un phonème *d*, se réalisant dans des conditions bien définies comme [d], et un phonème *t*, se réalisant dans les mêmes conditions comme [d̥].

On pourrait sans doute envisager un groupement différent des réalisations en question, et rattacher par ex. [d̥] à *t*, ce qui permettrait de ne pas dissocier phonologiquement les deux réalisations qui sont phonétiquement une. Comme toutefois ces différentes réalisations, si on les range par ordre de fermeté d'articulation décroissante, se présentent comme [t], [d], [d̥], il paraît anormal de considérer [t] et [d̥] comme les réalisations d'un même phonème, et plus indiqué d'opposer en chaque position les articulations les plus fermes aux articulations les moins fermes, donc [t-d] à [d-d̥].

Il existe d'ailleurs des alternances que l'on pourrait invoquer à l'appui de l'opinion que la réalisation spirante est une variante de la réalisation non-aspirée : ainsi, à côté de *Fysiolog* (finale

[-lo.'q]), on trouve *Fysiologi* (finale [-logi.']), et de même dans toutes les finales en *-log* et *-logi*.

3-20. Comme on l'a déjà indiqué ci-dessus (§ 1-6), il est très dangereux d'utiliser phonologiquement toutes les alternances que l'on peut rencontrer dans une langue donnée : il en est beaucoup qui sont le fait de stades linguistiques dépassés, et seules celles qui gardent une valeur actuelle doivent être retenues par le phonologue. Il en est d'autres, comme l'alternance q/g des mots *Fysiolog* et *Fysiologi*, qui sont le résultat des habitudes orthographiques de la langue, habitudes qui reflètent la phonologie d'un stade linguistique dépassé depuis longtemps. Il est évident que si l'orthographe danoise transcrivait le son [q] au moyen d'un signe particulier et réservait la lettre *g* pour transcrire uniquement le son [g], le mot *Fysiolog* ne se prononcerait pas aujourd'hui avec un [q] final, mais avec un G (réalisé selon les cas comme [g] ou [k]). Il est caractéristique que des alternances de ce type ne se rencontrent pas dans des mots vraiment danois. Celle du mot *Arbejde*, « travail », prononcé [arbaj'də] ou [arbaj'də], est d'une espèce tout autre : il y a là deux usages différents, et, de même qu'en anglais la double prononciation du mot *either* comme [aidə] ou [i:də] n'implique aucune parenté phonologique particulière entre [ai] et [i:], on ne saurait, des deux prononciations de *Arbejde*, inférer que [d] et [d] sont des variantes d'un même phonème. Les deux prononciations [byr'd] et [byr'd] de *Byrd* « origine » (cf. Uldall, *Proceedings*, p. 54) représentent également deux usages différents, car l'alternance ne se retrouve pas dans d'autres mots du même type : *lærd* « savant », par ex., se prononce toujours avec une occlusive finale, phonologiquement 'lærɒ. Il est vrai qu'à la finale après ə, l'opposition phonologique d/D se neutralise, la réalisation étant normalement [d], et D se présentant uniquement comme le produit d'une dissimilation du second d d'un groupe primitif -dæd. Toutefois, dans le parler de tous les jours, cette finale se prononce d'ordinaire comme un [d] prolongé (dans la phrase *jeg har ondt i Hovedet* « j'ai mal à la tête », le dernier mot se prononce normalement [ho:d:] et non [ho:dət]), si bien qu'on pourrait se demander, ici encore, si l'orthographe n'est pas responsable de ces prononciations [-dət], [-dæd]. En tout cas, il n'est pas niable que, dans la position signalée, [d] d'une part, [d] et [t] d'autre part,

soient toujours traités comme des réalisations d'une même unité phonologique. Il suffit peut-être que nous attirions l'attention ici sur l'existence de cet archiphonème dental, sans inventer pour lui un signe spécial dont nous n'aurions sans doute pas à nous servir au cours de cet ouvrage. Il va sans dire que neutralisation dans un cas très particulier ne saurait impliquer identité phonologique totale.

3-21. Il est tout à fait arbitraire de rattacher en danois [d] et [d̥] à un même phonème, car il est évident que, pour la conscience linguistique danoise et en dépit de l'orthographe qui les confond, la réalisation de l'un ou de l'autre n'est pas, ailleurs qu'à la finale après ə, sous la dépendance de l'environnement phonique. La prononciation des langues étrangères par les Danois nous offre ici encore des faits caractéristiques : un Danois non exercé emploiera presque inmanquablement la même apicale [d] dans les deux mots anglais *latter* et *ladder*, et fera de ces mots des homonymes ; si toutefois on attire son attention sur le fait qu'on a, dans le premier cas, le même phonème que dans *do*, et dans l'autre, le même que dans *to*, on peut être certain que, quels que soient les moyens auxquels il aura recours, il n'essayera jamais de réaliser cette distinction au moyen de l'opposition d/d̥. Un Espagnol, dont le phonème d se réalise véritablement soit comme [d], soit comme [d̥], conservera inconsciemment ces deux réalisations en parlant les langues étrangères, et les répartira dans les mêmes conditions qu'en espagnol ; de même, un Danois a tendance à prononcer les v du français ou de l'anglais comme [v] ou comme [ʋ] dans les mêmes conditions que dans sa langue maternelle (cf. ci-dessus § 3-15). Si véritablement [d] était en danois une variante combinatoire du phonème qui se réalise à l'initiale comme [d], on devrait en trouver des traces dans la prononciation des langues étrangères, ce qui n'est pas le cas.

3-22. Il semble par ailleurs difficile de dissocier phonologiquement le [d] de *Dame* [da:mə] et celui de *Rotte* [rødə], le [g] de *Gade* [ga:də] et celui de *lægge* [lægə]. Il nous faut donc reconnaître l'existence de trois phonèmes pour chaque zone articulatoire : t, d et d̥, k, g et q, c'est-à-dire l'indépendance phonologique de d̥ et de q.

Reste à savoir si nous devons rapprocher ces deux derniers phonèmes des occlusives que jusqu'ici, sur la foi des habitudes

orthographiques, nous avons appelées correspondantes. En d'autres termes, existe-t-il en danois, à côté de la corrélation d'aspiration et parallèlement à elle, une corrélation de plosion ?

3-23. Comme la plupart des langues présentent, à côté d'un système d'occlusives, un certain nombre de spirantes qu'il est tentant de rattacher à elles, il n'est pas rare que l'on fasse bon marché de différences d'articulation très nettes (cf. par ex., Gougenheim, *Éléments de phonologie française*, p. 47, Trnka, *A Phonological Analysis of Present-day Standard English*, p. 6) et que l'on n'hésite pas, par ex., à faire de p et de b les correspondants plosifs d'un f et d'un v labio-dentaux, ou de k et de g, ceux d'un š ou d'un ž. Ces pratiques sont très dangereuses, car elles aboutissent à voiler la complexité réelle des faits et à bâtir des systèmes qui ne correspondent à rien de réel dans la langue étudiée. Le détail de la réalisation des phonèmes est pour le phonologue du plus grand intérêt : toute modification dans l'articulation d'un son, même si elle ne conduit pas à un reclassement phonologique immédiat, peut être, soit le signe, soit la source d'un déséquilibre du système. Le passage en germanique de [f] bilabial à [f] labio-dental (cf. got. *fimf*, all. *fünf*) ne saurait laisser le phonologue indifférent, car il se peut que cette évolution ait coïncidé avec l'affaiblissement de [x] en [h] et l'élimination de ce dernier du système des occlusives et des spirantes.

En conséquence, une légère différence de lieu ou de mode d'articulation, même si elle se produit dans un système par ailleurs parfaitement cohérent, devra être considérée comme un élément d'instabilité et comme le prélude possible d'un reclassement phonologique. S'il se manifeste plusieurs discordances de cette espèce, il ne faut pas hésiter à considérer le système comme définitivement atteint, et à exclure, des corrélations de la langue étudiée, la série de correspondances qui se révèle si imparfaite.

3-24. Si véritablement le danois connaissait une corrélation de plosion, le système des occlusives et des spirantes de la langue se présenterait comme suit :

p	b	ḅ
t	d	ḁ
k	g	q

En fait le danois ne connaît pas de *b*. Il est vrai que son *v* est moins franchement labio-dental que son *f* (cf. ci-dessus § 3-14) et que le *v* de l'anglais ou du français ; de plus, il se réalise dans certains cas comme [u] et, de ce fait, est susceptible d'une réalisation bilabiale. Si le système présentait ailleurs une parfaite cohérence, on devrait sans doute admettre l'existence de cette corrélation de plosion. Mais ce n'est pas le cas : en effet, si *q* se présente bien comme la spirante sonore qui correspond à *g*, on ne saurait dire que *d* représente un *d* à fermeture incomplète. L'articulation de [d] est non seulement plus relâchée que celle de [d], elle est aussi différente : ce son n'est pas articulé avec la pointe de la langue qui traîne derrière les dents inférieures, mais avec la partie dorsale de cet organe ; le corps de la langue reste lui-même assez mou, sans accentuation de la rainure médiane, ce qui en fait le distingue du [z] français. Il paraît impossible, dans ces conditions, de rapprocher cette articulation dorsale défailante, prête à s'amuir ou à se changer en *j* (cf. ci-dessus § 3-12) de celle des occlusives [d] et [t], effectuée fermement avec la pointe de la langue, en un endroit bien précis de la gencive supérieure.

3-25. Nous ne saurions, dans ces conditions, parler d'une corrélation de plosion en danois. Toutefois il n'est pas niable que les conditions d'apparition des phonèmes *d* et *q* présentent des circonstances qui restent troublantes tant qu'elles n'ont pas été envisagées d'un point de vue diachronique.

Comme nous l'avons déjà indiqué ci-dessus, § 3-12, *d* et *q*, sans doute dès le xvi^e siècle, avaient complètement disparu du parler ordinaire, d'où, surtout dans les manuscrits, des orthographes comme *dœ*, *kee*, *rie*, *tye*, pour *død*, *ked*, *ride*, *tyde*, et *plæue*, *draue*, *Stie*, etc., pour *plage*, *drage*, *Stige*, etc. (Cf. Henrik Bertelsen, *Dansk Sproghistorie*, 6^e éd., p. 131 et suiv.), si bien que le danois ne connaissait d'autres continues sonores que *v* (c'est-à-dire [v] et [u]) et *j*.

Une réaction orthographique a rendu à ces phonèmes leur droit de cité dans la langue normale des gens cultivés, mais ils n'en restent pas moins, du point de vue phonologique, sinon exactement hors système, puisqu'ils contribuent à la différenciation sémantique, du moins indépendants des corrélations normales du danois. Les liens qui les rattachent aux occlusives ont, depuis leur résurrection, presque partout cessé d'être phonologiques pour

demeurer surtout orthographiques. Il semble que l'orthographe *d* et *g* obscurcisse souvent leur parenté réelle avec les autres phonèmes continus sonores *v* (= [u]) et *j*. On pourrait peut-être caractériser *q*, sinon *d'*, comme une variante orthographique de *v* et de *j*, susceptible d'apparaître dans le corps et à la finale des mots.

3-26. La réaction orthographique est loin d'avoir épuisé ses effets : tandis que pour *d* elle a cessé, ayant atteint son but (il reste encore il est vrai *Snedker*, 'snēger « menuisier » et quelques autres mots où l'on ne saurait assurer que le *d* restera toujours muet), elle est encore très vive pour *q*, et se manifeste avec beaucoup de netteté dans le cas des groupes orthographiques *-eg-* et *-eg-*, où l'ancienne prononciation *-aj -āj* cède tous les jours du terrain devant *-ēq, -ōq*. Ces innovations ont presque toujours un caractère soit de vraie, soit de fausse distinction ; les exemples qui suivent illustrent les différentes nuances que peuvent exprimer ces deux types de prononciation : *Gæg* « coucou » se prononce normalement 'gōq, 'gāj est une forme employée en manière de plaisanterie ; les deux prononciations 'sbōq et 'sbāj du mot *Spæg* « plaisanterie » ont cours l'une et l'autre, la dernière avec une nuance plus familière ; 'ēq pour *Øg* « haridelle » est plus recherché que 'āj ; 'lēq pour 'laj *Leg* « jeu » est nettement littéraire ; 'sdēq au lieu de 'sdaj pour *Steg* « rôti » est ridiculement affecté ; quant à *Mæg* « fumier » il ne se prononce jamais que 'māj, ce qui ne saurait étonner, vu la nature de la chose désignée.

3-27. Le cas précédent est particulièrement net du fait de la modification du timbre et de la longueur de la voyelle précédente qu'entraîne automatiquement le changement de spirante. Aussi le passage d'une prononciation à l'autre est-il parfaitement conscient : d'où les nuances stylistiques qui l'accompagnent. Les hésitations entre [q] et [u] qui se présentent après voyelle d'arrière ou a bref, n'entraînant aucune modification perceptible du timbre de cette voyelle, échappent en général au sujet parlant, encore qu'une prononciation soignée atténue naturellement l'arrondissement des

4. Il y a dans le danois normal, défini ci-dessus, § 4-9, des positions où, pratiquement, se neutralise l'opposition *q/v*. Au contraire, les confusions entre *d* et *j* n'appartiennent qu'à une langue vulgaire qui n'est pas l'objet de notre étude ; la neutralisation de l'opposition *d/D* à la finale après *ə* est, par contre, la marque d'un apparentement phonologique indéniable.

lèvres et accentue ainsi le caractère purement vélaire du phonème. Il est évident que plus la voyelle qui précède est arrondie, plus il sera difficile d'arriver en pratique à une distinction nette, car l'arrondissement nécessaire à la voyelle aura toute chance de déborder sur la consonne qui suit, et le résultat sera [u]. En fait, des mots comme *Vogn* « voiture » et *Sogn* « paroisse » ne se prononcent d'ordinaire pas autrement que s'ils étaient écrits *Vovn* et *Sovn*. Après a, la distinction semble un peu plus facile, et l'on s'astreint d'ordinaire à distinguer *Savn* « manque » de *Sagn* « légende » ; de même, dans des mots relativement rares, comme *saglig* « objectif, positif » ou *faglig* « spécialisé », on prononce nettement [q] ; mais dans des mots comme *daglig* « quotidien », *Hagl* « grêle », *Baggrund* « arrière-plan », etc., [u] est aussi courant que [q]. Le mot *savle* « baver » qui se prononce constamment avec [u], s'écrit encore très bien *sagle* (cf. par ex., Falk-Torp, *Etym. Wörterb.*, p. 943, où l'article est intitulé *sagle*, orthographe que justifie l'étymologie du mot) ; le sens de ce mot explique assez bien la victoire définitive de la prononciation non-orthographique.

Les liquides et les nasales.

3-28. Le danois a deux liquides r et l, et trois nasales m, n et ŋ. Phonétiquement, il y a certainement abus à parler du [r] danois comme d'une liquide : la réalisation normale du phonème r n'est pas le produit de la vibration d'un organe ; l'r « roulé » de la pointe de la langue, ne se rencontre plus que dans certains dialectes jutlandais ; quant à l'r vibré de la luette, il n'apparaît que comme variante émotionnelle ou expressive (cf. Jespersen, 5-7). Normalement r est en danois une spirante pharyngale et, à ce titre, il devrait être rapproché des autres spirantes.

Ce phonème doit donc se définir en opposition avec son voisin q et non point en opposition avec l, comme on devrait le faire dans une langue où r est apical et vibrant. En pratique, il est toutefois assez indiqué de traiter de ce phonème en même temps que du phonème l, diachroniquement apparenté, et des trois nasales.

3-29. Ces phonèmes, à l'exception de ŋ qui ne se présente que dans des conditions assez spéciales, offrent un certain parallélisme dans leurs différentes réalisations combinatoires.

Ils se combinent avec un phonème *ə* précédent pour donner des [r], [l], [m] et [n] voyelles. Ces réalisations sont naturellement à interpréter comme *ər*, *əl*, *əm*, *ən*, comme le montre par exemple la formation du présent de l'indicatif des verbes danois : on ajoute dans tous les cas (sauf pour le verbe être et les anciens prétérito-présents) le phonème *r* à la forme de l'infinitif ; exemples : (*at*) *gaa* « aller », *jæg gaar* « je vais » ; (*at*) *sætte* « mettre », phonol. *sædə*, *jæg sætter* « je mets », phonol. *sædər*, quelle que soit la réalisation phonétique de ce mot. Sur le détail de cette question pour *l*, *n* et surtout *r*, cf. ci-dessus §§ 2-24 et 25. Le [ŋ] est beaucoup moins fréquent en danois que [l], [r] ou [ŋ]. Phonologiquement il n'est guère à interpréter comme *əm* que dans la forme [dɪŋ] qui est une des réalisations du mot *dem*, *Dem* « eux, vous », par ex. dans des groupes comme *til dem* « pour eux », *hos dem* « chez eux » prononcés le plus souvent [tedɪŋ], [hosdɪŋ]. Ailleurs, où il est dû à la proximité d'une labiale, dans les formes *Tippen* « le bout » [tebɪŋ], *Toppen* « le sommet » [tâbɪŋ], *Klampenborg* (un faubourg de Copenhague) [klambɪbår'q], etc., il est à interpréter phonologiquement comme *ən*.

3-30. Les réalisations normales de ces différents phonèmes sont sonores. Cependant les réalisations sourdes de *r*, *l*, *m* et *n* ne sont pas rares. En général, ces réalisations sourdes sont à interpréter sans hésiter comme des variantes combinatoires. C'est toujours le cas pour *m* qui peut être sourd à la finale après consonne frappée par le Stod, dans *Halm* « chaume » par ex., pour *n*, dans les mêmes conditions, dans *Havn* « port » par ex., et après occlusive aspirée dans des mots comme *knytte* « nouer » ou *pneumatisk* « pneumatique » (adj.), pour *l*, à la finale d'une syllabe qu'atteint le Stod, dans *Sal* « sale » ou *Avl* « élevage », ou après les aspirées *k* et *p* dans *Klippe* « rocher » ou *Plade* « plaque, disque » (cf. Jespersen, 6-4 1 à 6). Les réalisations sourdes du phonème *r* sont non seulement très fréquentes, mais elles permettraient presque de mettre en doute l'unité de ce phonème. Le *r* danois se réalise sans vibrations glottales après les occlusives aspirées et *f*, à la finale après voyelle brève et facultativement, après voyelle longue. A l'intérieur des mots, il n'est pas rare d'entendre un [ɾ] sourd après voyelle brève, soit devant *f* ou *s*, soit devant un *p*, un *t* ou un *k* de l'écriture qui, bien entendu, sont devant le phonème *ə* ou *i* final bref, à interpréter comme *B*, *D* et *G*. Comme dans les mots pro-

prement danois une orthographe autre que *p*, *t*, *k* est rare en ce cas, il n'est pas beaucoup de paires de mots où l'assourdissement de [r] peut servir à distinguer entre des homonymes. On peut citer néanmoins *Verden* « monde » prononcé [værd̥n̥] et *Verten* « l'hôte » (qui reçoit), qui peut se prononcer [værd̥n̥]; *myrde* « mettre à mort » [myrd̥ə] et *Myrte* « myrte » [myrd̥ə]. Cette prononciation sourde de r devant *p*, *t*, *k*, si elle était générale, pourrait nous conduire à admettre un phonème ʀ à côté de r. Comme ce n'est pas le cas, et que l'usage qui tend à allonger le r lorsqu'il précède la lettre *d*, ne saurait être considéré comme la norme, nous devons conclure qu'il existe en danois un seul phonème r dont l'[ʀ] sourd n'est qu'une variante combinatoire.

3-31. Le phonème ŋ ne se rencontre qu'après voyelle brève et uniquement dans des positions où se neutralise la corrélation d'aspiration, c'est-à-dire devant aucune autre voyelle que ə et i bref final.

On pourrait être tenté de l'interpréter phonologiquement comme la réalisation du groupe ŋ + G lorsqu'il ne précède pas une occlusive dorsale, et comme une variante combinatoire de n lorsque ceci n'est pas le cas, s'il n'y avait des paires de mots où seule l'opposition ŋ/ŋG empêche l'homonymie ; exemples : *synge* sɔŋə « chanter » / *synke* sɔŋGə « avaler », *længe* læŋə « longtemps » / *Lænke* læŋGə « chaîne ».

LES DIPHTONGUES

4-1. Le phonéticien reconnaît en danois l'existence d'un certain nombre de diphtongues décroissantes, c'est-à-dire accentuées sur leur premier élément ; leur second élément est [i̥] ou [u̥]. On peut les transcrire phonétiquement comme suit : [ḁi̥], [ɔ̥i̥], [u̥i̥] (cette dernière uniquement dans l'interjection *huj* « vite », d'où l'on a tiré le substantif *Huj*, employé exclusivement dans l'expression *i Huj og Hast* « précipitamment », et le verbe *huje* « huer, crier ») ; [i̥u̥], [e̥u̥], [æ̥u̥], [ḁu̥], [ɔ̥u̥], [y̥u̥], [ø̥u̥], [ö̥u̥].

La question qui se pose pour le phonologue est évidemment de savoir si ces diphtongues représentent des phonèmes vocaliques uniques, ou si elles sont des combinaisons d'un élément vocalique suivi d'un phonème consonantique indépendant.

4-2. La question de la valeur phonologique des diphtongues, qui se rattache en fait à celle plus vaste de l'interprétation monophonématique ou biphonématique des combinaisons de sons, est des plus épineuses, et, bien qu'elle ait déjà fait l'objet de plusieurs discussions détaillées (cf. notamment Trubetzkoy, *TCLP* 1, p. 55 et suiv., et Josef Vachek, *Über die phonologische Interpretation der Diphthongue* dans *Studies in English* IV, p. 87 et suiv.), on ne peut pas affirmer que la question soit définitivement résolue.

En général, on part de la distinction purement phonétique entre les diphtongues dites de mouvement (*Bewegungsdiphthonge*) et les diphtongues de position (*Stellungsdiphthonge*). Ce qui, dans les premières, caractérise le phénomène est le mouvement articulaire (d'où un effet acoustique de glissement) qui fait passer les organes de la position initiale à la position finale, les diphtongues d'une même langue s'opposant les unes aux autres par leur point de départ et la direction du mouvement (en anglais, par ex., [aʊ] et [oʊ] se distinguent par leur point de départ, [aʊ] et [aɪ] essentiellement par la direction du mouvement). Dans le cas des diphtongues de position, ce qui caractérise le phénomène est l'existence dans la diphtongue de deux éléments, initial et final, parfaitement nets. Il est évident qu'il sera, dans le second cas, plus facile de trouver, dans l'inventaire des phonèmes de la langue, des individualités phonologiques telles que chacun des deux éléments de la diphtongue puisse être considéré comme une de leurs réalisations. Dans le premier cas, au contraire, comme la finale de la diphtongue n'a pas de timbre caractérisé, une interprétation phonologique indépendante de cette finale devient particulièrement difficile. Le timbre initial lui-même s'opposera phonologiquement, non pas au timbre d'autres phonèmes quelconques, mais uniquement au timbre initial d'autres diphtongues de même direction (par ex., le timbre initial de la diphtongue anglaise [aʊ] peut fort bien varier sans danger pour le système phonologique à condition qu'il demeure distinct du premier élément de l'autre diphtongue de même sens, [oʊ]; peu importe si ce timbre se confond avec celui de l'initiale de la diphtongue [aɪ] qui est de sens différent, ou avec celui du phonème æ); de ce fait, il cesse souvent d'être interprétable comme une réalisation particulière d'un phonème donné, soit parce que ce timbre est intermédiaire entre ceux des phonèmes existants, soit parce qu'il est susceptible de variations synchroniques qui, appartenant au domaine de phonèmes différents, rendent toute

identification impossible. En conséquence, il sera fréquent de voir les diphtongues de mouvement interprétées comme des phonèmes uniques, tandis que les diphtongues de position se verront dissociées généralement en deux phonèmes distincts. Toutefois, c'est aller trop loin que d'établir une concordance absolue entre les deux notions phonétiques de diphtongues de mouvement et de position d'une part, et les notions phonologiques de diphtongues monophonématiques et biphonématiques d'autre part. Comme il arrive toujours lorsqu'on passe de la discipline phonétique à la phonologie, il n'y a pas concordance exacte entre les critères de l'une et de l'autre science. Les conclusions phonétiques peuvent tout au plus indiquer dans quel sens doit porter l'effort du phonologue.

D'ailleurs les notions phonétiques de diphtongues de mouvement et de position ne sont pas aussi nettement délimitées qu'on pourrait le supposer par l'emploi que l'on en fait parfois. M. Vachek reconnaît (*ibid.*, p. 134) que le passage d'une catégorie phonétique à l'autre est graduelle, et qu'il est difficile de tracer la frontière entre les diphtongues de mouvement et celles de position. Il vaut donc à tous égards beaucoup mieux s'en tenir à des critères purement phonologiques pour établir si l'on doit considérer une diphtongue donnée comme un seul phonème ou comme deux unités phonologiques distinctes. Aussi ne tiendrons-nous ici aucun compte de la distinction phonétique entre diphtongues de mouvement et diphtongues de position.

4-3. Dans son *Anleitung*, le Prince Troubetzkoy a donné plusieurs règles qui peuvent servir de guides dans l'interprétation phonologique des groupes de sons. Les trois premières (dites règles V, VI et VII) peuvent être considérées comme négatives : seules les combinaisons de sons qui ne présentent pas certaines caractéristiques peuvent être interprétées comme des phonèmes uniques. Nous allons tenter de les appliquer au problème qui nous occupe.

4-4. Règle V. — Seule une combinaison de sons qui n'est jamais hétérosyllabique peut être considérée comme monophonématique.

Ce critère est souvent de la plus grande importance, dans les langues slaves notamment où il est, en général, facile de fixer la place de la frontière syllabique. En danois, il n'est pas plus facile de dire où se trouve la frontière syllabique dans les mots *Veje*

[vajə] « chemins » ou *sove* [sɔvə] « dormir » que d'indiquer où se termine la première syllabe des mots *Kaffe* ou *klappe* (cf. ci-dessus § 2-31 et suiv.).

4-5. Règle VI. — Seule une combinaison de sons qui est le résultat d'un mouvement articulatoire unique ou qui représente la désagrégation progressive d'une création articulatoire peut être considérée comme monophonématique.

En d'autres termes, une diphtongue monophonématique ne peut être qu'une diphtongue de mouvement. Mais il est bien difficile de déterminer si les diphtongues danoises sont ou non le résultat d'un mouvement articulatoire unique. On pourrait aisément l'admettre de [ɔy] ou de [aɪ], mais moins bien de [iy] ou de [uɪ].

4-6. Règle VII. — Seule une combinaison de sons dont la durée n'excède pas celle de la réalisation d'autres phonèmes de la langue peut être considérée comme monophonématique.

Présenté ainsi, le critère paraît surtout phonétique. Si l'on remplace la notion de durée par celle phonologique de quantité, et qu'on l'applique aux diphtongues danoises, on peut conclure que la longueur de celles-ci ne s'oppose pas à leur interprétation monophonématique, car il n'est pas vraisemblable que le groupe voyelle brève + voyelle en fonction consonantique présente une quantité supérieure à celle d'une voyelle longue.

4-7. Des trois critères qui précèdent, seul le dernier nous a paru applicable au problème actuel. Ce critère étant négatif, nous ne sommes pas très avancés. Des règles positives (dites VIII, IX et X) du Prince Troubetzkoy, nous n'avons guère ici à retenir que la dernière. Nous devons en effet considérer comme un phonème unique une combinaison de sons dont un des éléments ne saurait être considéré comme une variante combinatoire d'un phonème quelconque de la langue considérée. Autrement dit, une diphtongue dont le premier ou le deuxième élément n'est pas identifiable comme un phonème indépendant doit être considérée comme un phonème unique.

4-8. Si nous appliquons cette règle au danois, nous ne remarquons aucune difficulté à identifier les deux éléments de chaque diphtongue en [u] comme un phonème indépendant : les premiers

éléments sont évidemment les phonèmes vocaliques brefs *i*, *e*, *a*, *a*, *â*, *y*, *o* et *ö*. Quant au second élément, c'est la réalisation normale du phonème *v* après voyelle brève (cf. ci-dessus § 3-13).

La diphtongue [u_i] se laisse de même très facilement décomposer en ses éléments qui sont le phonème *u* bref et le [i] employé en fonction non-syllabique que nous avons désigné ci-dessus, § 3-18, comme le phonème *j*.

Le second élément des deux diphtongues restantes, [a_i] et [ɔ_i], est également une réalisation du phonème *j*; mais leur premier élément ne présente pas exactement le timbre normal des phonèmes *a* et *â* brefs. Phonétiquement le [a] de [a_i] a plutôt le timbre des réalisations ordinaires de *ā*, dans le mot *Gade* par exemple, c'est-à-dire qu'il est plus fermé et plus antérieur que le [a] bref ordinaire. Le [ɔ] de [ɔ_i] est moins ouvert et moins profond que celui de *Top* *tāp* par exemple, et rappellerait un peu le *o* ouvert du français. Néanmoins l'identification phonologique de ces deux éléments ne saurait faire difficulté : il s'agit évidemment de variantes combinatoires des phonèmes *a* et *â*¹.

4-9. Comme l'interprétation biphonématique des diphtongues est la plus naturelle, le fait qu'il n'a pas été difficile de rattacher les différents éléments des diphtongues danoises à des phonèmes indépendants, peut suffire à la faire admettre ici.

Il est possible toutefois de trouver des circonstances qui tendent à la justifier : les infinitifs danois ne prennent pas le *-e* désinence caractéristique de ce mode, lorsque le thème verbal se termine par

1. Du point de vue diachronique, on pourrait opposer à la stabilité du premier élément des diphtongues en [u], l'instabilité de celui des diphtongues en [i], qui se manifeste au cours de l'histoire de la langue par une tendance à ouvrir ce premier élément, d'où, entre l'orthographe et la prononciation, des différences aussi nettes que dans *mig* « moi » prononcé [maj] ou *Log* « oignon » prononcé [lɔ_i]. En fait, on a ici affaire à une dissimilation qui n'est, en principe, pas différente de celle à laquelle on doit, par ex., la prononciation [grɔ_u] pour *grov* « grossier », vieux-norrois récent *gráfr*, même sens. Évidemment, l'ampleur de l'évolution qu'ont subies les diphtongues en [i], a dû entraîner au cours des siècles, des incertitudes fréquentes quant à la nature phonologique de leur premier élément ; mais n'est-ce pas ce que nous avons constaté ci-dessus, §§ 2-14 et 15, au sujet du traitement des voyelles devant *r*, sans pour cela avoir tenté de donner des combinaisons voyelle + *r* une interprétation monophonématique. En tout cas, quelles qu'aient pu être au cours des siècles les vicissitudes par lesquelles ont pu passer les premiers éléments des diphtongues en [i], il est un fait qu'ils sont aujourd'hui immédiatement identifiables comme des réalisations des phonèmes *a* et *â*.

une voyelle, mais ils la présentent si le thème se termine par une diphtongue : (*at*) *gaa* 'gǎ « aller », (*at*) *se* 'sē « voir », mais (*at*) *veje* vajə « peser », (*at*) *sove* sǎvə « dormir ». De façon analogue, la désinence *-e* de la forme déterminée et du pluriel des adjectifs ne s'entend jamais après voyelle, et toujours après diphtongue : exemple, *blaa* 'blǎ « bleu, bleus », mais *blege* blajə « pâles », etc.

On peut citer un autre argument, bien qu'à cause de son caractère diachronique, il ne puisse avoir ici qu'une valeur d'indication (cf. Vachek, *ibid.*, p. 153) : au point de vue de leur origine, on peut diviser les diphtongues en deux groupes, et distinguer celles qui proviennent de monophthongues primitives, de celles qui proviennent de la combinaison d'une voyelle avec un ancien élément consonantique ; exemples du premier type : les diphtongues [aj], [ej], [au], [ou] de l'anglais ; exemples du second type : les diphtongues [iə], [uə] de la même langue. Il va de soi que, comme dans les deux cas, l'apparition de la diphtongue est le résultat d'un processus relativement lent, on conservera au début les catégories phonologiques initiales ; tant que les conditions phonologiques générales resteront les mêmes, la diphtongue du premier type restera un phonème unique, tandis que celle du second type devra être interprétée comme la combinaison de deux phonèmes. Or, les diphtongues du danois sont exclusivement du second type (si l'on excepte bien entendu certains emprunts récents à l'allemand ou à d'autres langues, dans lesquels les diphtongues étrangères ont été assimilées aux diphtongues indigènes les plus voisines).

4-10. Pour toutes les raisons développées ci-dessus, nous pouvons, sans hésiter, considérer les diphtongues danoises comme des combinaisons d'un phonème vocalique et d'un phonème consonantique. Phonologiquement on a donc affaire aux combinaisons de phonèmes suivantes : aj, ǎj, uj, iv, ev, æv, av, ǎv, yv, øv et öv.

Que les diphtongues danoises doivent être interprétées comme des combinaisons de deux phonèmes distincts dont le second est, phonologiquement, une consonne, n'empêche pas qu'elles puissent faire fonction de support syllabique, au même titre d'ailleurs que les combinaisons voyelle brève + r, l, m, n, ŋ, d ou q.

5-1. Voyelles :

VOYELLES PALATALES NON ARRONDIES.	VOYELLES PALATALES ARRONDIES.	VOYELLES VÉLAIRES.
I <u>i</u> ī	Y <u>y</u> ŷ	U <u>u</u> ū
E e ē	Ø ø ō	O o ō
Æ æ ǣ	Ö ö ȫ	A â ā

A a ā

e i i

1° Occlusives :

	ARCHIPHONÈMES.	OCCLUSIVES NON ASPIRÉES.	OCCLUSIVES ASPIRÉES.
	—	—	—
Labiales.	B	b	p
Apicales.	D	d	t
Dorsales.	G	g	k
(Initiale vocalique.		O	h)

Spirante labio-dentale d'articulation ferme : -

f

Spirante labiale (labio-dentale ou bilabiale) d'articulation relâchée :

v

Spirante prélinguale (apicale) d'articulation ferme :

52

Spirante prélinguale (non apicale) d'articulation relâchée :

d

Spirante palatale d'articulation très relâchée :

j

Spirante vélaire :

q

Spirante pharyngale :

r

Liquide :

l

Nasales :

LABIALE.	APICALE.	DORSALE.
—	—	—
m	n	ŋ

5-3. Le trait le plus frappant du système phonologique danois est certainement l'absence dans ce système de toute corrélation ou opposition de sonorité. Les phonèmes s'y opposent, soit par leur degré d'ouverture (i/e, y/ø, etc.), soit par leur caractère palatal ou vélaire (y/u, ø/o, etc.), arrondi ou non arrondi (y/i, ø/e, etc.), par leur longueur (a/ā, æ/ǣ, etc.), par leur fonction syllabique ou non syllabique (i/j, u/v dans certaines positions), par l'aspiration ou l'absence d'aspiration (p/b, t/d, k/g), par la fermeté ou le relâchement de leur articulation (f/v — toutefois le mode d'articulation est toujours plus ou moins différent), par la nasalité ou son absence (m/b, n/d, ŋ/g). Il y a en danois des sons sonores et des sons sourds, mais la sonorité n'est jamais, même dans le cas de f/v, la caractéristique permanente qui prévient la confusion de deux phonèmes.

5-4. Il faut noter ici que contrairement à ce qui se passe dans les autres langues scandinaves, le danois ne fait aucune utilisation fonctionnelle de la longueur consonantique. Les consonnes longues s'y présentent comme des variantes combinatoires des consonnes ordinaires (cf. Jespersen, 11-4).

5-5. Une autre caractéristique intéressante de ce système est le caractère disjoint de beaucoup de ses oppositions phonologiques.

Les termes employés dans le tableau ci-dessus ne doivent pas induire en erreur et faire croire, par exemple, que *s* s'oppose à *d* comme *f* à *v* : dans le premier couple, la différence de position des organes est extrêmement nette et probablement plus importante que la différence de fermeté dans l'articulation.

En fait, parmi les consonnes danoises, seules les occlusives entrent dans un de ces systèmes d'opposition qu'on appelle des corrélations. Même en rapprochant les nasales des occlusives correspondantes, il reste huit phonèmes disjoints, ce qui est considérable. Le caractère disjoint du système consonantique danois est, au moins partiellement, sous la dépendance de l'action exercée sur la langue par la graphie traditionnelle. Là même où cette influence n'apparaît pas nettement, on peut supposer que la fixation relativement ancienne de la langue danoise comme langue littéraire nationale, n'a pas permis la réadaptation de tout le système, qu'aurait dû entraîner la disparition d'une corrélation de sonorité des occlusives, corrélation que la comparaison des autres langues scandinaves permet d'établir comme primitive.

DEUXIÈME PARTIE

LES COMBINAISONS DE PHONÈMES

6-1. Il est difficile de dresser le tableau des phonèmes d'une langue et surtout de déterminer la nature exacte des rapports mutuels de ces différents phonèmes, sans accorder son attention aux aspects particuliers que peuvent prendre chacun d'entre eux lorsqu'il entre en contact avec d'autres phonèmes : on ne sera sûr de ne pas avoir oublié de phonèmes dans son énumération, que si l'on a passé en revue tous les faits phonétiques de la langue, et lorsqu'on a déterminé quels sont, parmi eux, ceux qui ont valeur de phonèmes indépendants et ceux qui sont seulement des réalisations particulières de phonème. Or, comme les variantes combinatoires sont d'une extrême fréquence dans toutes les langues, il va de soi que la nature et les limites de chaque phonème n'apparaissent qu'après un examen des combinaisons de phonèmes de la langue étudiée.

6-2. Nous n'avons donc plus ici à étudier la façon dont les différents phonèmes se comportent en composition avec d'autres. Pour prendre un exemple bien caractéristique, nous considérons admis une fois pour toutes que le son [u], lorsqu'il n'a pas de valeur syllabique, est une réalisation du phonème v, puisqu'il a été établi ci-dessus, § 3-15, que lorsque la voyelle qui précède s'abrège, [v] devient [u] et que ce [u] non syllabique n'existe qu'après voyelle brève. Ce qu'il convient de déterminer ici est la nature des combinaisons possibles. Car une langue est caractérisée aussi bien par ses combinaisons de phonèmes que par ses phonèmes : l'existence en allemand d'un groupe final de phonèmes *gc-* (dans *nichts* par ex.) contribue peut-être autant à donner à l'allemand une place à part parmi les langues, que la présence de *c* (*-tz-* ou *-x-*) dans le tableau de ses phonèmes.

6-3. M. Jespersen a donné dans les quelques pages de sa *Modersmålets Fonetik* qu'il consacre à la phonologie du danois, des indications très intéressantes au sujet des combinaisons de phonèmes de cette langue. Je ne puis guère prétendre ajouter grand'chose aux matériaux qu'il a réunis là, mais je dois essayer de présenter ces mêmes matériaux en me tenant plus strictement dans une ligne phonologique, et en utilisant les conclusions auxquelles nous sommes arrivés ci-dessus.

6-4. Ce travail demande d'abord un certain nombre de mises au point et de remarques initiales : tout d'abord, l'étude des groupes internes, quelque intérêt qu'elle présente, ne peut nous donner des résultats aussi décisifs que celle des groupes initiaux ou finals, car les groupes internes n'ont pas la même unité. En effet, un groupe consonantique, par ex., lorsqu'il se présente entre deux voyelles, s'appuie, le plus souvent, en partie sur la voyelle qui précède et en partie sur celle qui suit ; aussi les possibilités qu'offre à cet égard une langue, sont souvent fonction des groupes qu'elle admet soit à l'initiale, soit à la finale des mots.

6-5. Par ailleurs, lorsque l'on étudie les groupes consonantiques, il est essentiel de s'en tenir à ceux, pour qui la finale du mot coïncide avec la finale du morphème. On sait que, de l'existence des deux mots allemands *Kuchen* et *Kuhchen*, on ne peut conclure à l'existence de deux phonèmes distincts ç et x dans cette langue, parce que, tandis que *Kuchen* est un seul morphème, *Kuhchen* est composé de deux morphèmes *Kuh* et *-chen*. La combinaison *-üç* reste illicite à l'intérieur du même morphème, et elle ne doit pas être admise dans la liste des combinaisons phonologiques de la langue ; on la classera parmi les signes démarcatifs (*Grenzsignale*) de morphème (cf. ci-dessous § 6-39 et suiv.). De même, on ne doit pas tenir la combinaison *-ksp* pour licite en anglais, parce qu'on la trouve dans un mot comme *sixth*, car tout Anglais, lorsqu'il dit *sixth*, reste conscient de prononcer deux éléments signifiants différents : *six* et *-th*.

6-6. Malheureusement, tous les cas ne se présentent pas aussi nettement que dans les deux exemples qui précèdent. Il est souvent bien difficile de dire où finit un morphème et de déterminer si un mot est monomorphématique ou non. Distinguer ici entre

les suffixes vivants et les suffixes improductifs ne mène à rien : bien que le suffixe *-th* de dérivation des substantifs soit improductif en anglais depuis des siècles, il est certainement perçu comme un suffixe dans les mots *length* ou *width*. M. Jespersen prend bien garde de distinguer, parmi les combinaisons consonantiques finales, celles qui résultent de l'adjonction à un morphème donné des désinences *-s* et *-t*, ainsi que du suffixe adjectival *-sk*. De même, il écarte les combinaisons internes qui sont dues à l'adjonction au thème, des suffixes *-hed* ou *-ning*. Mais doit-on conclure du fait que M. Jespersen reconnaît l'existence de la combinaison *-sdn-* que le sentiment de l'existence d'un suffixe verbal *-ne* a complètement disparu en danois ? Si dans *Fæstning* on peut isoler un suffixe *-ning*, il paraît difficile de ne pas diviser morphologiquement *fæstne* en *fæst-ne*. Mais alors, il va falloir reconnaître un suffixe *-me* dans *rødme* « rougir » de *rød* « rouge », un suffixe *-re* dans *gnistre* « étinceler » de *Gnist* « étincelle », et comme il va bien falloir s'arrêter un jour, on pourra difficilement éviter l'arbitraire.

Il y a évidemment un intérêt pressant à mettre à part les suffixes productifs, puisqu'ils sont théoriquement susceptibles d'entrer en combinaison avec n'importe quelle finale de morphème de la langue, mais il est clair que les combinaisons *-sdn-* ou *-dm-* ne se rencontrent en danois que dans certains types bien caractérisés, et on pourrait estimer qu'il est injustifié de les mettre sur le même plan que, par ex., *-gs-* ou *-vn* des mots *Aksel* « essieu » et *Havn* « port ».

6-7. Soit maintenant le verbe *hamre* « marteler », dérivé de *Hammer* « marteau ». Il comprend deux syllabes, *ham-* et *-re*. En théorie tout au moins, ce verbe a un impératif qui, comme tous les impératifs danois, se forme en retranchant la désinence *-e* de l'infinitif ; on obtient la forme *hamr*, avec un [r] consonantique, qu'un Danois peut à la rigueur prononcer, mais qui est si évidemment étrangère au système phonologique de la langue qu'on la remplacera naturellement par une périphrase. Doit-on signaler le groupe final *-mr* avec [r] consonantique parmi les groupes finals du danois ? Évidemment non. Mais alors, on ne peut pas, comme le fait M. Jespersen, ranger parmi ces groupes, *-dm* et *-dn* qui n'existent également qu'à la finale d'impératifs ? La solution semble être de n'admettre comme normales que les combinaisons finales

de morphèmes qui sont ordinairement aussi finales de mots. C'est évidemment, une fois encore, ouvrir la porte à l'arbitraire : le mot *Hest* « cheval », plur. *Heste*, suffira à prouver l'existence de -sø à la finale, mais *hamre*, impératif *hamr* ne prouvera rien quant à -mr. On aboutit ainsi à une hiérarchie de formes : *Hest* étant supérieure à *hamr* et pour ainsi dire « plus normale » qu'elle. Bien que cette vue puisse au premier abord avoir quelque chose d'un peu choquant, il n'est pas niable qu'elle corresponde à quelque chose de très réel. Il y a, dans la conscience linguistique, des formes qui sont non-marquées, et d'autres qui sont marquées, comme c'est le cas pour les phonèmes. Il arrive parfois que cette marque soit en quelque sorte négative, comme dans l'impératif, la forme non-marquée du verbe étant évidemment, en danois, l'infinitif. On peut donc poser comme règle que seules sont valables ici les observations faites sur des formes non-marquées, nominatif singulier des noms, forme commune du singulier des adjectifs, infinitif des verbes.

La seule façon d'éviter autant que possible l'arbitraire à peu près inséparable de toute classification de ce type, est évidemment de n'exclure aucune combinaison existante, mais de bien spécifier les conditions d'apparition de chacune, et de distinguer soigneusement entre celles qui sont normales (morphologiquement non-marquées) et celles qui résultent des hasards de la flexion (morphologiquement marquées).

6-8. Enfin, il faut signaler que parmi les combinaisons de phonèmes qui n'existent pas dans une langue, il y en a qui sont rendues impossibles par la structure phonologique même de la langue, et d'autres qui, par hasard, ne se rencontrent pas dans cette langue, mais qui n'y auraient rien de choquant. Diachroniquement, certaines de ces dernières pourraient être injustifiables, mais, synchroniquement, elles seraient parfaitement licites, et un mot d'emprunt qui les présente n'aura rien de choquant dans la forme : ainsi en danois -jg n'existait pas, jusqu'au jour où a été admis le mot *Strejk(e)* « grève », ang. *strike* ; et demain, un mot d'emprunt peut faire de l'inexistant -jb une finale danoise. Par contre, des finales -bl ou -br ne pourront jamais être normales en danois, en dépit des formes théoriques *snubl* et *klapr*, impératifs de *snuble* « broncher » et de *klapre* « cliqueter ». Une étude des combinaisons de phonèmes d'une langue qui ne permet pas d'aper-

cevoir les limites de ce qui est licite et de ce qui ne l'est pas, manque de précision, et peut être, de ce fait, inutilisable. Qu'il soit souvent difficile de se prononcer sur ce qui est véritablement réalisable, n'empêche pas qu'il y ait des cas où la distinction entre le potentiel et l'irréalisable soit facile et indispensable.

6-9. Bien que les groupes consonantiques soient ceux auxquels on pense toujours lorsque l'on envisage la question des combinaisons de phonèmes, il ne faut pas oublier les voyelles, soit dans leurs rapports mutuels, soit dans ceux qu'elles entretiennent avec les consonnes.

Dans ce qui suit, on retrouvera, exprimées de façon différente, beaucoup de choses déjà dites ou suggérées plus haut. Dans les diverses positions seront envisagées non seulement l'existence des différents groupes de phonèmes, mais aussi celle des phonèmes simples, encore que l'on puisse trouver dans les chapitres qui précèdent des indications nombreuses sur les conditions de leur apparition et de leur emploi dans la langue.

INITIALE ¹.

6-10. Tous les phonèmes vocaliques, longs ou brefs (à l'exception de la voyelle neutre ə) se rencontrent à l'initiale des mots danois. Sur ce point, les réalisations de la langue se confondent avec ses potentialités : Suivent des exemples pour chacun des phonèmes vocaliques, le premier de chaque paire avec une voyelle brève, le second avec une voyelle longue :

Ild « feu », *Is* « glace » ; *inde* « à l'intérieur », *Eg* « chêne » ; *Æske* « boîte », *Æg* « œuf » ; *Ar* « cicatrice », *ane* « avoir une idée de » ; *yppig* « exubérant », *yderst* « extrême » ; *ønske* « souhaiter », *Øre* « oreille » ; *øm* « tendre » ; *Uld* « laine », *Ugle* « chouette » ; *ung* « jeune », *Olie* « huile » ; *Okse* « bœuf », *Aal* « anguille ».

6-11. L'*h* danois représentant un autre type d'initiale vocalique, on a intérêt à ne pas séparer ici ces deux types. Toutes les voyelles

1. Il ne s'agit ici de l'initiale des morphèmes qu'autant qu'elle se confond avec celle du mot ; ceci vaut aussi pour la finale.

se retrouvent à l'initiale précédée de l'aspiration : *Hilde* « entrave », *hige* « tendre (vers) » ; *Hingst* « étalon », *Hede* « chaleur » ; *hel-ler* « plutôt », *Hær* « armée » ; *Hagl* « grêle », *Hare* « lièvre » ; *Hyld* « sureau », *hyle* « hurler » ; *Høst* « récolte », *Høre* « entendre » ; *Hør* « lin » ; *huske* « se souvenir », *Hus* « maison » ; *hos* « chez », *Hoved* « tête » ; *hoppe* « bondir », *haabe* « espérer ».

6-12. Parmi les consonnes on trouve à l'initiale : b, d, g, p, t, k, f, s, v, j, r, l, m, n. On peut se dispenser de donner ici des exemples puisque, pour en trouver en foule, il suffit d'ouvrir n'importe quel dictionnaire danois aux lettres mêmes dont nous nous servons ici pour désigner les phonèmes étudiés. Ne se trouvent jamais à l'initiale : d, q et ŋ. Il ne s'agit pas ici de la non-réalisation d'une potentialité, mais d'un fait de structure phonologique.

Tous les phonèmes consonantiques indiqués ci-dessus comme se trouvant à l'initiale, et tous les groupes consonantiques spécifiés ci-dessous, peuvent être suivis de n'importe quel phonème vocalique sauf ə. Toutes les combinaisons supposées par cette phrase ne se réalisent pas, mais aucune d'entre elles n'est impossible en puissance.

GROUPES CONSONANTIQUES INITIAUX.

6-13. On trouvera rangés dans le tableau ci-dessous, les groupes consonantiques initiaux qui se rencontrent en danois. Comme au paragraphe qui précède, il n'est pas donné d'exemples, car il suffit d'ouvrir un dictionnaire danois pour en trouver en foule. Il faut noter que les groupes sb-, sd- et sg- se retrouvent dans l'orthographe respectivement sous les formes *sp-*, *st-* et *sk-*. Les combinaisons marquées entre parenthèses ne se rencontrent que dans des mots étrangers ; beaucoup de Danois ont de la peine à reproduire correctement sf- et ps- ; quant à sgl-, il ne se rencontre guère que dans le terme médical *Sklerose*.

Ce tableau des groupes consonantiques initiaux du danois vaut pour tous les cas, que la syllabe initiale soit accentuée ou non. Ceci ne veut pas dire évidemment que toutes les combinaisons qu'il présente, existent à l'initiale des mots accentués sur une syllabe autre que la première. Mais, dans ces conditions, toutes ces combinaisons existent en puissance. Ceci vaut également pour les

consonnes simples et les voyelles brèves initiales. Au contraire, les voyelles longues n'existent pas à l'initiale de mots accentués sur la deuxième syllabe et, dans les mots de ce type, les consonnes et les groupes initiaux ne peuvent précéder que des réalisations voca-

TABLEAU DES COMBINAISONS INITIALES DE CONSONNES

	-b-	-d-	-g-	-f-	-v-	-s-	-j-	-r-	-l-	-n-	-m-
b-							bj-	br-	bl-		
p-						(ps-)	pj-	pr-	pl-		
d-					dv-		dj-	dr-			
t-					tv-		tj-	tr-			
g-							gj-	gr-	gl-	gn-	
k-					kv-		kj-	kr-	kl-	kn-	
f-							fj-	fr-	fl-	fn-	
s-	SB-	SD-	SG-	(sf-)	sv-		sj-		sl-	sn-	sm-
v-											
j-											
r-											
l-											
m-							mj-				
n-											
SB-							SBj-	SBR-	SBL-		
SD-							SDj-	SDR-			
SG-					SGV-		SGj-	SGR-	(SGL-)		

liques brèves (cf. ci-dessus § 2-26). Ces dernières restrictions ont une valeur absolue et les types phonologiques indiqués non seulement n'existent pas, mais encore ne sont pas réalisables.

FINALE.

6-14. Tous les phonèmes vocaliques danois sont susceptibles de se trouver à la finale, accentuée ou non, *a* ne se rencontrant naturellement que dans des syllabes tout à fait atones. Toutefois il est certains d'entre eux pour lesquels on ne trouve pas de réalisation en cette position. Il faut ici, parmi les voyelles longues, distinguer entre celles qui sont interrompues par le Stød (cf. ci-des-

sous § 7-8 et suiv.), et celles qui ne connaissent pas cette interruption. Les premières, très fréquentes à la finale, sont toutes représentées : *Bi* « abeille », *Le* « faux », *Læ* « abri », *af* [a.'], adverbe indiquant l'éloignement, *Ry* « gloire », *Hø* « foin », *ru* « rèche », *Ro* « repos », *Raa* « chevreuil ».

Les secondes ne le sont, au contraire, que fort imparfaitement : *lagde* [la:] « posa », *jō* jō, à côté de 'jō, « si » (all. doch), les exclamations *bæ*, *aa*, *fy*, etc. Ces mots, à l'exception du premier d'entre eux, appartiennent à des catégories lexicales où les aberrances phonologiques sont fréquentes, et il est dangereux de tirer argument de leur forme lorsqu'on établit le système phonologique d'une langue. Dans ces conditions, on doit sans doute interpréter phonologiquement *lagde* et la forme parallèle *sagde* « disait », respectivement comme laø et saø (cf. les prononciations fréquentes et parfaitement correctes [bru:], [si:] au lieu de [bruə] et [siə] pour *bruge* « employer » et *sige* « dire¹ », et énoncer que le danois ne connaît normalement à la finale comme voyelles longues que celles qui recoivent le Stød.

Les phonèmes vocaliques brefs sont mieux représentés, sans être toutefois vraiment fréquents et tous réalisés. Exemples : *vi* « nous », *det* de « cela », *med* mæ « avec », *da* « alors », *fy* fy, ou fȳ, « fi donc », *du* « tu, toi », *saa* « ainsi » ; cf. encore le dissyllabe *endnu* e'nu « encore » (cf. ci-dessus § 2-34).

Tous les mots examinés jusqu'ici présentent une voyelle finale accentuée. Dans les syllabes qui ne portent pas l'accent principal du mot, il en va à peu près de même : les longues à Stød sont bien représentées, surtout comme voyelle d'un second élément de composition : *Humlebi* « bourdon », *indse* « reconnaître », *Pæretræ*, « poirier », *antag* an'tā « admet » (impératif), *Røgsky* « nuage de fumée », *Indsø* « lac », *Omhu* « sollicitude », *utro* « infidèle », *Tobakskraa* « chique ».

Les longues sans Stød des mots *indlagde* enlā « inséra » et *opsagde* åbsā « résilia », sont sans doute à interpréter phonologiquement comme a + a.

Pour les brèves, on a la plupart des mots déjà cités ci-dessus qui peuvent s'employer avec et sans accent. A noter encore des mots

1. Le nom *Brahe* se prononce également bien [bra:ə] et [bra:] (cf. Jespersen, 6-5-1, note). Dans la phrase *Noglen er af* « la clef a été retirée », le dernier mot se prononce [a:]. Pour ce mot, M. Jespersen propose la graphie *æ* qui se trouve être à la fois étymologique et phonologique (cf. 8-5-2, Anm.).

comme *Lørdag* lørda « samedi », *ædru* ædru « à jeun », *flittig* flidi « diligent », *Otto*, nom propre, *Toddy* tådi et la prononciation orthographique concurrente tådy « grog », etc. Il est à noter que, dans les polysyllabes, on ne rencontre pas e, æ, o, ö, et å à la finale inaccentuée. En position atone ces voyelles centrales semblent avoir abouti à ə (*ogsaa* àsə « aussi », *stor paa det* 'sdør-pånə « crâneur », etc.); il n'est pas facile de déterminer jusqu'à quel point ces changements appartiennent déjà à la phonétique historique.

6-15. Le danois connaît à la finale les consonnes B, D, G, f, s, v, d, j, q, r, l, m, n, ŋ. En cette position, les sons [p], [t] et [k] sont des réalisations particulières de B, D et G.

Les phonèmes finals v, j, r, l, m, n, ŋ, peuvent, après voyelle brève, être interrompus par le Stød (cf. ci-dessous, § 7-8 et suivant); q ne reçoit jamais le Stød lorsqu'il est final; d ne le connaît dans ce cas que dans certains impératifs et dans quelques rares formes où la voyelle, longue d'ordinaire, peut s'abrèger et devenir de ce fait inapte à conserver le Stød; ex. : *blød*, « mou », 'blød ou 'blød; cf. toutefois, *Stød*, 'sdød ou sdød, où l'étranglement glottal disparaît lorsque s'abrège la voyelle. Toutes les combinaisons de phonèmes qui se présentent avec le Stød « dans » une consonne, sont toujours réalisables sans Stød. C'est pourquoi nous nous contentons, ici comme ci-dessous, d'indiquer pour chaque position quelles sont les consonnes que le Stød peut atteindre.

Exemples de consonne finale pour chacun des phonèmes en cause : *Top* tåb « sommet », *Hat* had « chapeau », *Suk* sog « soupir », *Straf* sdræf « punition », *Æs* æs « as », *Lov* lāv « permission », *Skov* 'sgāv [sgɔv'] « bois », *Blad* blad « feuille », *jeg* jaj « je, moi », *Vej* 'vaj [vaj'] « chemin », *dog* dāq « cependant », *Kar* kar « récipient », *Nar* 'nar [nar'] « imbécile », *Skel* sgæl « limite », *vild* 'vil [vil'] « sauvage », *om* âm « si » (all. ob), *Lam* 'lam [lam'] « agneau », *man* man « on », *Mand* 'man [man'] « homme », *Salon* sa'lār « salon », *Klang* 'klarj [klarj'] « son ».

Dans les exemples qui précèdent, la voyelle qui se trouve devant le phonème consonantique final est brève. Ceux qui suivent présentent dans cette même position une voyelle longue : *Hob* 'hōb « tas », *Æt* 'æp « extraction », *Æg* 'æg « œuf », *Chef* 'sjæf « patron », *Ros* 'rōs « louange », *Brev* 'bræv « lettre », *Hud* 'hūd « peau », *Flag* 'flāq « drapeau », *Kor* 'kōr « chœur », *Maal* 'māl

« but », *Atom* ʌ'tōm « atome », *Haan* 'hǎn « mépris ». Les combinaisons phonème vocalique long + j ou ŋ sont impossibles en toute position.

GROUPES CONSONANTIQUES FINALS.

6-16. On retrouvera dans le tableau ci-dessous les différentes combinaisons de deux phonèmes consonantiques qui se rencontrent à la finale. Il s'agit bien entendu de groupes finals de mots, contenus dans le même morphème. Des exemples de ces finales sont énumérés ci-après et rangés en tenant compte du second élément de la combinaison.

TABLEAU DES GROUPES DE DEUX PHONÈMES CONSONANTIQUES
A LA FINALE

	-B	-D	-G	-f	-v	-s	-đ	-j	-q	-r	-l	-m	-n	-n
-B-		-BD				-BS								
-D-						-DS								
-G-		-GD				-GS								
-f-		-fD												
-v-						-VS					-vl		-vn	
-s-	-SB	-SD	-SG					-sj						
-j-		-jD	-jG			-js					-jl		-jn	
-q-		-qD									-ql		-qn	
-r-	-rB	-rD	-rG	-rf	-rv	-rs			-rq		-rl	-rm	-rn	
-l-	-lB	-lD	-lG	-lf	-lv	-ls			-lq			-lm		
-m-	-mB	-mD		-mf		-ms								
-n-		-nD		-nf		-ns								
-ŋ-		-ŋD	-ŋG			-ŋs								

2^e élément B: *Bisp* bisB « évêque », *skarp* sgarB « aigu », *Hjælp* 'jælb « aide », *Damp* 'damb « vapeur ».

2^e élément D: *Agt* agD « attention », *Gift* gifD « poison », *Hest* hæsd « cheval », *Sløjð* 'slǽjd « travail manuel », *Lægd* 'læqd « circonscription de recrutement », *Vært* værd « hôte », *Filt* 'filb « feutre », *Amt* 'amd « département », *Flint* 'flend « silex », *Punkt* 'poŋd « point ». Les formes *skabt* sgabD « créé », *tabt* tabD « perdu », *raabt* råbd « crié » qui présentent le groupe

-BD (en italique sur le tableau) sont composées de deux morphèmes sgab-D, tab-D, rāb-D, mais comme les morphèmes sgab-, tab- et rāb- n'existent pas indépendamment des formes citées, on a cru bon de signaler le groupe -BD parmi les combinaisons finales danoises.

2^e élément G : *rask* rasg « en bonne santé », *Sheik* 'sjaja (mot d'emprunt), *Ark* arg « feuille (de papier) », *Folk* 'falg « peuple », *Hank* 'hang « anse ».

2^e élément f : *Skærf* sgærf ou sjærf « écharpe », *Alf* 'alf « elfe », *Trumf* 'tromf « atout », *Genf* 'gænf, à côté de *Genève*. Ces combinaisons étymologiquement étrangères, et parfois encore senties comme telles, sont rares. Dans certains impératifs on trouve la finale -jf : *sløjf* 'sløjf « rase », *streff* 'sdræf « effleure ».

2^e élément v : *Arv* 'arv « héritage », *Ulv* 'ulv « loup ».

2^e élément s : *Ribs* rebs « groseille (en grappe) », *Skyts* sgøds « l'artillerie », *Aks* ags « épi », *Snavs* 'snæs « saleté », *Majs* 'majs « maïs », *Vers* værs « strophe », *Hals* 'hæls « cou », *vims* 'væms « semillant », *Dans* 'dæns « danse », *gængs* 'gængs « général, fréquent ». Le phonème s servant de désinence de génitif, on rencontre naturellement -fs, -ds et -qs, mais toujours à la suture morphologique.

2^e élément d : le groupe -jd se rencontre uniquement dans l'impératif *arbejd* ar'bajd « travaille » (également ar'bajø).

2^e élément j : le groupe -sj qui se réalise généralement sous la forme d'un son unique faiblement chuintant, se trouve à la finale de certains mots étrangers qui sont de ce fait sentis comme tels. Exemple : *Douche* dusj.

2^e élément q : *Sorg* 'særq « souci », *Fælg* 'fælg « jante ».

2^e élément r : l'orthographe qui distingue la finale de *snæver* « étroit » de celle de *Sejr* « victoire » pourrait faire croire que, tandis que le groupe final -vr est irréalisable en danois, la combinaison -jr n'est pas inconnue. En fait, l'r consonne final est si exceptionnel en danois ailleurs qu'après voyelle brève (un mot comme *Mor* où le o est long, se prononce normalement avec un r voyelle), qu'une prononciation avec un r consonne dans *Sejr* ou *Tøj* « longe » est sentie comme artificielle, et que normalement *Lejr* « camp » est, au Stod près, un homonyme de *Lejer* « locataire ». Phonologiquement ces mots sont respectivement 'sajør, 'tøjør et 'lajør.

2^e élément l : *Avl* 'avl « élevage », *Segl* 'sajl « sceau », *Hagl*

'haql « grêle », *Jarl* 'jārl ou 'jarl. Dans les rares mots en -rl. la quantité de la voyelle précédente est variable (cf. la neutralisation devant les groupes -rm et -rn).

2^e élément m : *Orm* 'Orm « ver », *Halm* 'halm « paille ». Une forme comme l'impératif *rod̄m* 'rod̄m « rougis » est sans contredit en marge du système phonologique danois, tout comme *klapr* et *smubl* cités ci-dessus. § 6-8. Devant le groupe -rm. se neutralise l'opposition de longueur de certaines voyelles : les réalisations sont longues ou brèves indifféremment, d'où la transcription 'Orm.

2^e élément n : *Havn* 'havn « port », *Degn* 'dajn « sacristain ». *Agn* 'aɲ « amorce ». *Barn* 'barn « enfant ». Ce qui vient d'être dit de la forme *rod̄m* vaut pour les impératifs qui présentent les groupes finals -sn. -dn et -ln. Devant le groupe -rn. se neutralise l'opposition de longueur de certaines voyelles dans les mêmes conditions que devant le groupe -rm. d'où la transcription 'barn.

6-17. Ailleurs qu'à la suture morphologique, le danois présente relativement peu de groupes finals de plus de deux consonnes.

Groupes à finale -sd, -gsd, -vsd, -j̄sd, -rsd, -lsd, -msd, -nsd, -ŋsd, dans les mots *Takst* taḡsd « taxe », *Provst* 'prāv̄sd « doyen », *Tejst* 'taj̄sd « urie » (espèce d'oiseau). *forst* fōr̄sd « d'abord ». *Seulst* 'svul̄sd « enflure ». *Blomst* 'blamsd « fleur ». *Kunst* 'konsd « art », *Hingst* 'heɲ̄sd « étalon ».

Groupes à finale -sg : il s'agit, dans la plupart des cas, de finales d'adjectifs formés à l'aide du suffixe -sk (cf. all. -isch, ang. -ish). Ce suffixe reste très productif (ex. *leningradsk.* de *Leningrad*). Là même où il ne s'ajoute pas à une forme existante, dans *dansk* « danois », *fransk* « français », *tyisk* « allemand », par ex., on ne peut pas dire que les sujets parlants aient perdu conscience de sa valeur suffixale. En se limitant à ce dernier cas, on peut citer comme finale en -sg : -rsg, -ls̄g, -msg, nsg, dans les mots *fersk* f̄ers̄g « frais », *falsk* 'fals̄g « faux », *lumsk* 'loms̄g « sournois », *dansk* 'dans̄g « danois », etc.

Groupes à s final : -r̄s dans le mot *Korps* « corporation », -r̄s dans *Erts* ær̄s « minéral », -v̄s dans le nom propre *Sterns* 'snæv̄s « Etienne », -ɲ̄s dans *Sfinks* 'sfeȳs (à côté du plus fréquent 'sveȳs) « sphinx ». Bien d'autres combinaisons finales qui ne paraissent possibles aujourd'hui que lorsque leur dernier élément est l's du génitif, pourraient demain, par le hasard d'un emprunt, devenir parfaitement normales dans un seul et même morphème.

Groupes à D final: -lɛɖ dans *Mulkt* 'mulɛɖ ou 'mulɖ « amende », -ŋɛɖ dans *Punkt* 'pɔŋɛɖ ou 'pɔŋɖ, -rɛɖ dans *Værft* væɛɛɛɛ « chantier de constructions navales », -lɛɛ (ou -lɛɛɛ ?) dans le rare *Hælt* « moitié » et le terme technique *Tylt* « douzaine » (en parlant de planches), prononcé aussi 'tylɛ. La désinence neutre des adjectifs étant -D, il existe un très grand nombre de combinaisons de consonnes à finale D, qui n'apparaissent qu'à la suture morphologique.

Groupes à finale -sj : -ɔsj et -rsj dans des mots étrangers comme *Bridge* briɛsj ou *March* marsj « marche ».

Il est intéressant de remarquer que, si l'on écarte les mots en -sk dont le caractère monomorphématique est encore douteux, il n'y a, parmi tous ceux que l'on vient de citer, que trois termes qui soient étymologiquement danois; les autres sont des emprunts faits à date plus ou moins récente au norvégien (*Tejst*) et surtout aux grandes langues de civilisation. Il est fréquent que ces mots soient les seuls à présenter les combinaisons en question; beaucoup d'entre eux sont rarement employés. Du point de vue de la conscience linguistique actuelle, la finale de plusieurs de ces mots rappelle encore plus ou moins leur origine étrangère.

En résumé, à l'exception des combinaisons en -sɔ et -sɛ dans des mots où le premier élément n'a plus d'existence indépendante, combinaisons dont la fixation dans la langue a été favorisée par l'existence des suffixes -st du superlatif et -sk de formation des adjectifs (cf. par ex. *yngst* superlatif de *ung* « jeune », *mindst* superlatif de *lille* « petit », *falsk*, *fersk*, etc.), les groupes de plus de deux phonèmes consonantiques sont exceptionnels à la finale danoise. Ces groupes tendent à être éliminés (cf. ci-dessus les deux prononciations des mots *Sfinks*, *Mulkt*, *Punkt*, *Tylt*) et cela, même à la suture morphologique, dans le cas des combinaisons à dernier élément D: le neutre des adjectifs *god* et *flad* est en -ɔ et non en -ɛɛɛ comme il serait normal; les adjectifs qui se terminent par -sk ne prennent généralement pas la désinence neutre en -t (*et tysk Mærke* « une marque allemande »; cf. suéd. *ett tyskt märke*); cf. Jespersen, 16-7-4, où l'on trouve citées des formes théoriques et humoristiques comme *aspskts*, morphologiquement *asp-sk-t-s*.

6-18. On a vu ci-dessus (§§ 2-16 et 30 note, 4-1 et 10) que les phonèmes j et ŋ ne se combinent pas avec n'importe quelle voyelle

précédente. Les autres phonèmes consonantiques finals sont tous susceptibles de se réaliser précédés de n'importe quelle voyelle, longue ou brève, même si l'on ne trouve pas actuellement dans la langue de mots qui les présentent. C'est le cas par ex. des finales en -īf, -ōf, -āf, qui peuvent demain exister dans la langue, comme existe aujourd'hui -āf dans l'élément *-graf* des mots d'emprunt *Typograf* ou *Biograf* « cinéma ». De même, la plupart des combinaisons voyelle longue + consonne finale ne se réalisent que dans des syllabes qu'atteint le Stød, sans pour cela que l'on doive considérer comme irréalisables ces combinaisons dans des syllabes sans Stød.

La plupart des combinaisons consonantiques finales énumérées ci-dessus ne se réalisent qu'après voyelle brève. Cependant, devant les groupes -rl, -rm et -rn, les voyelles A ou O sont indifféremment longues ou brèves selon les individus. On peut d'autre part trouver des phonèmes vocaliques longs devant les combinaisons finales suivantes : -rn dans *Fart* 'fārd « vitesse », -rs dans *firs* 'firs « quatre-vingt », -ds dans *Disputats* disbu'tāds « thèse », -sd dans deux superlatifs qui n'ont pas de morphème positif de base : *flest* 'flēsd « la plupart » et *mest* 'mēsd « la plus grande partie ». Il va sans dire que le nombre de ces combinaisons serait largement augmenté si on leur adjoignait celles qui naissent de la rencontre de plusieurs morphèmes (ex, 'ælb dans *fælt*, neutre de *fæl* « laid »).

COMBINAISONS INTERNES.

6-19. A l'intervocalique, se rencontrent en danois tous les phonèmes consonantiques :

- B- (*haabe* hābæ « espérer », *hoppe* hābæ « sauter », etc.)
- b- (*Laban* lāban « chenapan », *Ribben* ri'bēn « côte », etc.)
- p- (*Epos* epās « épopée », *Skippond* sgi'pun « schippond », etc.)
- D- (*sjette* sjæðə « sixième », *Fætter* fæðər « cousin », etc.)
- d- (*Adam* ādam « Adam », *saadan* sādān « ainsi », etc.)
- t- (*Satan* sātān « satan », *Otto* āto « Otto », etc.)
- G- (*Præken* prægən « prêche », *Bakke* bagə « colline », etc.)
- g- (*Sago* sāgo « tapioca », etc.)
- k- (*Hakon* hakān, nom propre, *Ekko* æko « écho », etc.)
- h- (*Ahorn* a'horn « érable », etc.)

- f- (*Sofa* sōfa « sofa », *fiffig* lifi « rusé », etc.)
- v- (*Mave* māvə « estomac », *sove* sāvə « dormir », etc.)
- s- (*Rose* rōsə « rose », *læsse* læsə « charger », etc.)
- d- (*Gade* gādə « rue », *vædde* vædə « parier », etc.)
- j- (*Køje* kājə « couchette », etc.)
- q- (*Kage* kāqə « gâteau », *Flaggermus* flaqər'mūs « chauve-souris », etc.)
- r- (*vare* vārə « durer », *snurre* snorə « bourdonner », etc.)
- l- (*Hale* hālə « queue », *skylle* sgələ « rincer », etc.)
- m- (*Rime* rīmə « rime », *Lomme* lāmə « poche », etc.)
- n- (*Bane* bānə « voie », *Kande* kanə « pot », etc.)
- ŋ- (*bange* baŋə « apeuré », etc.)

Lorsqu'il est donné, pour un même phonème, deux exemples dans la liste ci-dessus, la voyelle qui précède la consonne est longue dans le premier cas, brève dans le second.

Tous les mots cités ci-dessus ont l'accent sur la voyelle qui précède la consonne considérée. A l'initiale de la syllabe accentuée, on ne retrouve plus, à l'intervocalique, les archiphonèmes B, D et G, et, de façon générale, les phonèmes d, q et ŋ ; par ailleurs, les phonèmes consonantiques ne peuvent plus être précédés que par des réalisations vocaliques brèves (archiphonèmes I, E, Æ, etc. ; cf. ci-dessus § 2-26) ; en cette position, -g- se rencontre après réalisation vocalique brève : *Agurk* Δ'gork « concombre ».

Ici, comme à la finale, j et ŋ ne se présentent qu'après voyelle brève, et tous les timbres vocaliques ne sont pas représentés devant ces phonèmes (cf. ci-dessus § 6-18).

Les phonèmes b, p, d, t, g et k ne sont représentés devant la voyelle ə (et devant i bref final) que par leur archiphonème B, D et G. Par contre, les phonèmes d, q et ŋ ne peuvent être suivis que de consonnes ou d'une voyelle neutre (ə et i bref final).

GROUPES INTERNES DE PHONÈMES CONSONANTIQUES.

6-20. Il est sans doute inutile de rappeler ici que nous devons considérer, comme groupes consonantiques stables du danois, les seules combinaisons de phonèmes qui appartiennent tout entières au même morphème. Ainsi se trouve exclu du cercle de nos préoccupations un groupe comme -sdb- qui n'existe que dans des mots composés du type *Lastbil* « camion automobile ».

Malheureusement, il n'est pas toujours facile de déterminer ce qui, dans la conscience linguistique, est toujours perçu comme un composé, et ce qui, au contraire, en dépit de l'étymologie, est désormais senti comme un sème unique. Un mot comme *Frokost* « déjeuner » est certainement senti comme un mot composé à deuxième élément *-kost* (cf. *Kost* « aliment »), bien que le mot *fro* n'existe pas en danois, car il est facile par la comparaison de *Frokost* avec d'autres mots comme *Fromesse* et *Froprædiken*, de conclure à l'existence d'un élément de composition *fro-* du sens de « tôt ». Dans le mot *Maaltid* « repas », le second élément *-tid* est aisément identifiable comme le mot *Tid* « temps », mais *Maal* n'existe plus en danois avec le sens de « repas ». Dans ce cas, coexiste inconsciemment dans l'esprit du sujet parlant le sentiment d'un rapport étymologique de l'élément *-tid* avec le substantif *Tid*, et un autre sentiment de l'indépendance sémantique du mot *Maaltid*. Allons-nous sur la foi de *Maaltid*, considérer que le groupe *-lt-* existe à l'intérieur des morphèmes danois, ou devons-nous chercher ailleurs, en vain peut-être, la preuve de cette existence ?

6-21. Par ailleurs, le problème phonologique que présentent les éléments étrangers de la langue se pose ici avec encore plus d'acuité que lorsqu'il s'est agi ci-dessus des combinaisons initiales ou finales. Pour l'initiale, il est aisé d'isoler les quelques groupes qui caractérisent certains mots d'origine grecque. A la finale, il est également assez facile de noter en passant les groupes à deuxième élément *f* et les quelques combinaisons à trois éléments qui confèrent plus ou moins au mot un caractère étranger. Mais pour les groupes internes, il devient extrêmement difficile de faire le départ entre ce qui est devenu danois, et ce qui reste caractéristique de termes scientifiques encore sentis comme étrangers. Comme le vocabulaire scientifique s'enrichit chaque jour de nouveaux vocables, on peut dire qu'aussi longtemps que toutes les combinaisons de phonèmes existant en grec et en latin n'ont pas reçu droit de cité en danois, on s'expose inmanquablement à des omissions : il est facile de faire remarquer à M. Jespersen que, s'il admet *Lingrist*, il néglige *Autor* (*Bautasten* est cité comme présentant seul le groupe [wt]), *Asfalt*, *Objekt*, *obscen*, *Atmosfære*, etc. qui certainement ont droit aux mêmes prérogatives.

Il va de soi que nous ne devons pas nous laisser guider par des critères étymologiques lorsque nous prenons à tâche d'exclure de nos préoccupations les éléments étrangers à la langue. Toutefois les considérations étymologiques nous aideront peut être à déterminer quels sont dans la langue les types phoniques constants, et quels sont les types fortuits.

6-22. Lorsqu'on cherche à opposer les éléments typiquement indigènes de la langue, aux vocables étrangers, on remarque tout d'abord (et ceci vaut pour toutes les langues) que, tandis qu'il est relativement facile d'isoler les différents morphèmes qui entrent dans la composition des mots indigènes, les mots étrangers présentent des amas souvent considérables de matière phonique parfaitement indissociable. C'est effectivement ce qui se passe en danois, où les mots étymologiquement indigènes, formés d'un seul morphème, sont presque tous des monosyllabes, ou des dissyllabes à seconde voyelle *a*. Des mots comme *Attraa* « désir », *Aborre* « perche » (poisson) et même *ædru* « sobre », qui ont été autrefois des mots composés, sont évidemment sentis aujourd'hui comme des morphèmes uniques ; néanmoins, il existe toujours chez le sujet parlant une tendance inconsciente à rattacher chacune des deux syllabes pleines de ces mots à des éléments connus ; cette tendance, n'aboutissant pas, a pour résultat de mettre ces mots un peu en marge des élaborations phoniques normales.

Il va sans dire que la même réaction existe dans le cas des amas phoniques indissociables que représentent la plupart des mots étrangers. Il semble donc qu'au point de vue phonologique, il y ait grand intérêt à distinguer entre les éléments du vocabulaire qui, de par leur forme, paraissent indiscutablement primaires, et ceux auxquels l'esprit applique inconsciemment un certain processus de dissociation, que cette démarche aboutisse ou non.

Ainsi se trouve résolu le problème que posent les mots du type *Maultid* : ces mots se trouvent rangés dans la catégorie de ceux qui, possédant plus d'une voyelle pleine, éveillent normalement l'idée d'un type non-primaire. A ces mots se joignent la plus grande partie des mots étrangers. Il est bien entendu que le seul critère utilisé ici est celui de la forme, et que des mots comme *Pære* « poire », *Ærts* « minerai », *Sjal* « châte », *Bridge*, qui tous sont d'origine étrangère, seront rangés dans la classe des mots pri-

maires puisqu'ils sont tous des monosyllabes, ou des dissyllabes à seconde voyelle ə.

Il existe en danois un certain nombre de mots comme *hundredede* *hunrəðə* « cent » ou *Eddike* *ædægə* « vinaigre », donc des trissyllabes, dont les deux dernières syllabes ont la voyelle ə, et qu'il nous faut, de toute évidence, ranger dans la classe des mots sentis comme primaires. Nous pouvons donc définir comme suit les mots de cette classe : ceux dont seule la première syllabe a une voyelle pleine.

6-23. Dans l'étude des groupes consonantiques internes qui va suivre, il ne sera tenu compte que des mots définis ci-dessus. Les mots étrangers n'étant pas nécessairement exclus, on ne saurait, pas plus que pour les combinaisons initiales et finales, prétendre être complet, puisque les dissyllabes allemands, anglais ou même français que le danois peut emprunter chaque jour contiennent souvent des groupes consonantiques inconnus jusqu'alors à cette langue. Mais notre tâche est maintenant fort facilitée, les possibilités étant devenues beaucoup moins nombreuses. On pourra avec beaucoup plus d'assurance indiquer, parmi les groupes consonantiques que nous rencontrerons, ceux qui continuent à faire sentir plus ou moins le mot qui les contient comme un intrus.

6-24. On retrouvera dans les tableaux ci-dessous les différentes combinaisons consonantiques qui se rencontrent à l'intérieur des mots danois qui viennent d'être définis. Dans les paragraphes qui suivent, on trouvera des exemples de chacune de ces combinaisons. Lorsqu'il est donné deux exemples pour un même groupe, la voyelle qui précède le groupe est brève dans le premier et longue dans le second.

6-25. Groupes consonantiques de deux phonèmes :

2^e élément B : *raspe* *raspə* « râper », *Knejpe* *knajpə* « cabaret », *Harpe* *harpə* « harpe », *Kolbe* *kālpə* « crosse », *Kæmpe* *kæmpə* « géant ».

2^e élément D : *raabte* *rābdə* « criais », *Lygte* *løgðə* « lanterne » et *sagte* *sāgðə* « doucement », *ofte* *āfðə* « souvent », *kaste* *kasðə* « lancer » et *Faste* *fāsdə* « jeûne », *hævde* *hævðə* « prétendre », *spejde* *spajðə* « aller en éclaireur », *Hjerte* *jærðə* « cœur » et *farte* *fārðə* « se hâter », *ælte* *ælbə* « pétrir », *skimte* *sgemðə*

COMBINAISONS INTERNES DE DEUX PHONÈMES CONSONANTIQUES
(DEVANT VOYELLE DE FAIBLE INTENSITÉ)

	-b-	-ð-	-g-	-f-	-v-	-s-	-d-	-j-	-q-	-r-	-l-	-m-	-n-	-n-
-b-		-bð-				-bs-				-br-	-bl-		-bn-	
-ð-						-ðs-				-ðr-	-ðl-	-ðm-	-ðn-	
-g-		-gð-				-gs-				-gr-	-gl-		-gn-	
-f-		-fð-								-fr-	-fl-			
-v-		-vð-	-vg-			-vs-				-vr-	-vl-		-vn-	
-s-	-sb-	-sð-	-sg-					-sj-			-sl-	-sm-	-sn-	
-d-						-ds-		-dj-		-dr-	-dl-	-dm-	-dn-	
-j-	-jb-	-jð-	-jg-	-jf-		-js-	-jd-			-jr-	-jl-		-jn-	
-q-										-qr-	-ql-	-qm-	-qn-	
-r-	-rb-	-rð-	-rg-		-rv-	-rs-			-rq-		-rl-	-rm-	-rn-	
-l-	-lb-	-lð-	-lg-	-lf-	-lv-	-ls-		-lj-	-lq-	-lr-		-lm-	-ln-	
-m-	-mb-	-mð-		-mf-		-ms-				-mr-	-ml-		-mn-	
-n-		-nð-		-nf-		-ns-		-nj-		-nr-	-nl-			
-ŋ-		-ŋð-	-ŋg-			-ŋs-				-nr-	-ŋl-			

COMBINAISONS INTERNES
DE PLUS DE DEUX PHONÈMES CONSONANTIQUES
(DEVANT VOYELLE DE FAIBLE INTENSITÉ)

	-ðr-	-ðn-	-sd-	-sg-	-sj-	-sl-	-sdr-	
-b-						-bsl-		
-ð-					-ðsj-			
-g-		-gðn-			-gsj-	-gsl-		
-f-								
-v-								
-s-	-sdr-	-sdn-						-sdm-
-d-								
-j-			-jsd-				-jsdr-	
-q-								
-r-	-rdr-	-rdn-	-rsd-	-rsg-		-rsl-		-rdl- -rgn- -rqr- -rql-
-l-	-ldr-		-lsd-	-lsg-	-lsj-		-lsdr-	-lsn- -lsgn-
-m-			-msd-	-msg-			-msdr-	-mbr- -mbl-
-n-	-ndr-	-ndn-	-nsd-	-nsg-		-nsl-	-nsdr-	-nsdl- -nsdn-
-ŋ-			-ŋsd-		-ŋsj-	-ŋsl-		

« apercevoir », *vente* vændə « attendre », *Tyngde* 'toŋdə « poids ». Il est à remarquer que le groupe qd qui se rencontre à la finale, ne se trouve pas à l'intérieur des mots, ce qui contribue à faire ressortir le caractère fortuit de ce groupe. Le groupe -bd- se rencontre, comme à la finale, uniquement à la suture morphologique dans des passés comme *skabte*, *tabte*, *raabte*, de *skabe* « créer », *tabe* « perdre », *raabe* « crier ».

2^e élément G : *Flaske* flasgə « bouteille », *Pauke* pavgə « timbale », *Strejke* strajgə « grève » *Kirke* kirgə « église », *Silke* selgə « soie », *synke* søŋgə « avaler ».

Pas plus qu'à la finale, n'existe, à l'intérieur des mots que nous étudions, de groupes de consonnes dont le second élément est un des phonèmes b, p, d, t, g ou k, et ceci pour la raison que l'opposition d'aspiration se neutralise devant une voyelle qui n'est pas pleine. Au contraire, dans la portion du vocabulaire que nous n'étudions pas ici, ces groupes sont fréquents. Exemples : *Obduktion* ʔbdug'ʃjōn « dissection », *Raptus* rabtus « toquade », *Kaktus* kaktus « cactus », *Nafta* nafta « naphte », *Autor* avtār « auteur », *Kvarter* kvar'tēr « quartier », *Kardus* kar'dūs « garousse », *Maaltid* mältid « repas », *Konto* kânto « compte », etc., etc. M. Jespersen (§ 16-6-1) en mentionne un certain nombre, ainsi que des groupes à premier élément occlusif et second élément r, comme ceux de *Attraa* a'trā « désir », *Skibbrud* sgibrud « naufrage », etc. On pourrait en trouver beaucoup que ne signale pas M. Jespersen (cf. ci-dessus § 6-21).

2^e élément f : *strejfe* sðrajfə « frôler », *Elfen-* (dans *Elfenben* « ivoire ») ælfən-, *trumfe* tromfə « couper » (aux cartes), *Genfer* (*Søen*) 'gænfər « (le lac) de Genève ». Ces groupes sont rares.

2^e élément v : *Harve* harvə « herse », *skælve* sgælvə « trembler ».

2^e élément s : *Kapsel* kabsəl « capsule », *ætse* æbsə « corroder », *Veksel* vægsəl « change », *rævse* rævsə « tancer », *Rædsel* 'rædsəl « terreur », *Rejse* rajsə « voyage », *Karse* karsə « cresson », *Pølse* polysə « saucisse », *Bremse* bræmsə « frein », *rense* rænsə « nettoyer », *Fængsel* 'fæŋsəl « prison ».

2^e élément d : on trouve dans le mot *Arbejde* ar'bajdə « travail » le groupe -jd- dont nous devons tenir compte ici puisqu'il se trouve entre a et ə, c'est-à-dire dans les mêmes conditions que les groupes étudiés ici.

2^e élément j : *Niche* nisjə « niche » et *Page* pāsja « page »,

Smedje smedjə « forge », *Linie* linjə ou linjə « ligne », *Vilje* viljə « volonté » et *Olje* ɔljə « huile ».

2^e élément q : *sværge* sværqə « jurer », *Helyen* hælqən « saint » (substantif).

2^e élément r : inexistant à la finale (cf. ci-dessus § 6-16), ces groupes sont très fréquents et très variés en position interne ; *klapre* klabrə « cliqueter » et *slibrig* slibrɪ « glissant », *klatre* kladrə « grimper », *sjakre* sjagrə « trafiquer » et *høkre* hōgrə « vendre au détail », *ofre* əfrə « sacrifier », *Havre* havrə « avoine », *kvidre* kvidrə « gazouiller » et *bedre* bædrə « meilleur », *højre* hājrə « droit » (le contraire de gauche), *flagre* flaqrə « voltiger » et *vægre* væqrə « refuser », *kildre* kilrə « chatouiller ».

2^e élément l : *koble* kəblə « coupler » et *Æble* æblə « pomme », *huttle* huɸlə « bâcler », *vakle* vɑglə « chanceler », *gafle* gɑflə « enfourcher » et *sjofle* sjōflə « bafouer », *hvisle* vislə « siffler », *besudle* be'sudlə « souiller », *Søjle* sājlə « colonne », *hagle* haqlə « grêler », *Perle* pærlə « perle » et *aarle* ārələ « têt », *Humle* homlə « houblon », *handle* hanlə « faire du commerce », *dingle* deŋlə « pendiller », *avle* avlə « élever ».

2^e élément m : *Rytme* rypmə « rythme », *Bismer* bismər « balance romaine », *rødme* rødmə « rougir », *Dogme* dɑqmə « dogme », *Ærme* ærmə « manche », *Kvalme* kvalmə « nausée ».

2^e élément n : *Skæbne* sgæbnə « destin », *tætne* tæpnə « épaissir », *Drukne* drøgnə « noyer », *visne* vesnə « faner », *stivne* sdɪvnə « durcir », *Vidne* vidnə « témoin », *Bregne* brajnə « fougère », *vaagne* vɑqnə « se réveiller », *gerne* gærnə « volontiers », *skelne* sgælnə « distinguer », *Æmne* æmnə « sujet ».

6-26. Groupes consonantiques de trois phonèmes :

3^e élément D : il s'agit ici de la combinaison d'une consonne quelconque avec le groupe -sd- ; *seksten* sajsdən « seize », *værste* værsdə « le pire » (forme déterminée), *Falster* 'falsdər, nom propre, *Monster* 'monsdər « modèle », *Hamster* 'hamsdər « hamster », *ængste* æŋsdə « inquiéter ».

3^e élément G : il s'agit de nouveau uniquement de la combinaison d'un phonème consonantique avec le groupe -sg- ; *herske* hærsɡə « dominer », *elske* ælsɡə « aimer », *forfjamske* fār'fjamsgə « troubler », *ønske* ɔnsɡə « souhaiter ».

3^e élément s : *forskærtse* fār'sgærdsə « manquer » (une occasion).

3^e élément j : *Bolsje* 'bâlsjə « bonbon ». Les groupes consonantiques à troisième élément j sont toujours à deuxième élément s. Ailleurs que dans le mot cité ci-dessus, elles n'apparaissent que dans des mots étrangers plus ou moins assimilés. On peut citer : *Lektie* lægsjə « leçon », *Aktie* ægsjə « action », *Gletscher* glæpsjər « glacier », *Orange* O'raŋsjə « orange ». Bien entendu cette liste n'est pas complète, car on emprunte tous les jours des mots aux grandes langues de civilisation, qui toutes connaissent diverses combinaisons de consonne + š, rendues en danois par consonne + sj.

3^e élément r : *forbistret* fār'bisdrəd « agacé », *Forældre* fār'æl-drə « parents », *klimpre* klembrə « pianoter », *kæntre* kændrə « sombrer », *fordre* fārdrə « exiger », *ærgre* ærqrə « irriter ».

3^e élément l : *indkapsle* enkapslə « enkyster », *veksle* vægslə « changer », *varsle* varslə « présager », *pensle* pænslə « passer le pinceau sur », *fængsle* fængslə « mettre en prison », *Gørtler* gōr-dlør « fondeur en cuivre », *gurgle* gorqlə « se gargariser », *skumple* seomblə « cahoter ».

3^e élément m : -sdm- dans le mot étranger *Istme* isdmə « isthme ».

3^e élément n : *sagtné* sagdnə « modérer », *fæstne* fæsdnə « attacher », *Gartner* gardnər « jardinier », *Centner* 'sændnər « quintal », *størkne* sdörgnə « se coaguler », *Pilsner* 'pilsnər (une sorte de bière).

6-27. Groupes consonantiques de quatre phonèmes : il s'agit de combinaisons à quatrième élément liquide ou nasal : *begejstre* be'gajsdrə « enthousiasmer », *polstre* pālsdrə « rembourrer », *blomstre* blāmsdrə « fleurir », *venstre* vænsdrə « gauche » (le contraire de droit), *kunslet* konslød « affecté », *Kunstner* konsnər « artiste », *Falskner* falsenər « faussaire ». Il est évident que lorsqu'on rapproche ces deux derniers mots de *Kunst* « art » et de *falsk* « faux », la finale -ner apparaît nettement comme un suffixe. Mais, comme il est ici impossible de déterminer dans tous les cas si l'on a, ou non, affaire à un suffixe, il vaut mieux considérer uniformément les mots en -ner comme des morphèmes uniques.

6-28. La plupart des groupes qui précèdent ne se rencontrent guère qu'après voyelle brève ; c'est surtout parmi ceux à second et dernier élément liquide qu'on en trouve qui peuvent être précédés

d'une voyelle longue. Au sujet des combinaisons à premier élément j ou ŋ, vaut ici ce qui a été énoncé ci-dessus § 6-18. Devant les groupes -rm- et -rn- on remarque ici encore, dans le cas de certaines voyelles, une tendance à la neutralisation des oppositions de longueur des voyelles ; toutefois, dans un mot comme *opvarme* àb'varmə par ex., le Stod semble bien se placer constamment entre le r et le m, ce qui indiquerait que la voyelle se réalise normalement comme une brève.

CARACTÉRISTIQUES DES MOTS ÉTRANGERS

6-29. Dans beaucoup de langues, il est des phonèmes qui, à eux seuls, indiquent que le mot qui les présente, n'appartient pas au fond traditionnel de la langue : c'est le cas, en français, de ŋ dans les mots *smoking*, *dancing* ou *meeting*, en allemand, de ž dans *Journal*, *rangieren*, etc., en anglais, des voyelles nasales avec valeur phonologique.

En danois, il n'existe pas de phonème qui, à lui seul, puisse faire sentir un mot comme étranger. Pour jouer ce rôle, il n'y a que des combinaisons de phonèmes, qui d'ailleurs ne sont pas particulièrement nombreuses. Si l'on constate en outre que les mots danois traditionnels (simples ou composés) sont susceptibles d'appartenir à des types accentuels très variés, on comprendra qu'en danois, un peu comme en anglais, les sujets parlants soient peu sensibles à ce genre de critère. Bien des mots qui, pour le linguiste, sont de toute évidence des mots étrangers, sont, pour le danois moyen, d'excellents mots indigènes. pourvu toutefois que leur sphère d'emploi (langue scientifique par ex.) ne fasse pas naître la suspicion.

Soit, par ex., le mot *Chef* 'sjæf. C'est naturellement un emprunt au français ; il est en danois particulièrement fréquent dans la langue de tous les jours, où il désigne la personne placée à la tête d'un bureau, d'une usine ou d'une entreprise. C'est dire que *Chef* est un mot parfaitement établi dans la langue et que rien, dans son emploi, ne peut faire suspecter son origine étrangère. Phonologiquement, c'est un monosyllabe à noyau syllabique long interrompu par le Stod ; ce sont-là des caractéristiques communes à une foule de mots étymologiquement danois. Le groupe initial sj-, s'il est surtout fréquent dans les mots d'emprunt et les termes

expressifs, se retrouve également dans de vieux mots traditionnels comme *Sjæle* « âme », *sjette* « sixième », *sjælden* « rare ». Le f final n'est pas étymologiquement danois, mais la masse impressionnante des emprunts faits au cours des siècles, par le danois à l'allemand, a rendu en cette position ce phonème aussi normal que, par ex., le v à l'initiale des mots anglais — cf. les mots *Straf* « punition », *Hof* « cour », *Stof* « étoffe », etc. — Le seul trait phonologique qui puisse faire soupçonner l'origine étrangère de ce mot, est la succession voyelle longue + f qui ne se retrouve guère que dans les mots étrangers en *-graf* (*Typograf*, *Telegraf*, etc. ; cf. toutefois la prononciation orthographique et hypercorrecte de *af* — le même mot que ang. *of* et *off* — 'af au lieu de a, ā ou 'ā) ; mais, vu la fréquence et le caractère du mot, il ne fait pas de doute qu'il serait universellement senti comme danois, n'était son orthographe. Les gens qui emploient *Chef* avec une particulière fréquence sont justement des citadins qui chaque jour, dans leur journal, peuvent rencontrer ce mot orthographié de telle façon que son origine étrangère ne peut faire aucun doute. Les réactions de ces gens seraient d'un intérêt véritable si le mot en question était normalement orthographié *Sjæf*. C'est évidemment vers les illettrés ou les demi-illettrés qu'on devrait diriger ses recherches ; mais un enfant de huit à dix ans manque en général d'une certaine maturité linguistique et, s'il comprend la question et ne répond pas au hasard, il reconnaîtra comme danois à peu près tout ce qu'il aura entendu dire par les personnes de son entourage. Quant aux adultes illettrés, ils sont à peu près inexistants au Danemark.

6-30. L'exemple de *Chef* montre que les critères phonologiques sont parfois impuissants à faire ranger un mot parmi les termes étrangers, lorsque les circonstances particulières de son emploi ne viennent pas corroborer les suggestions qu'ils fournissent. On doit toutefois rechercher quels sont, parmi les groupes de phonèmes, ceux qui sont propres à faire supposer au sujet parlant une origine exotique pour les mots où ils apparaissent.

À l'initiale, on a déjà signalé ci-dessus les groupes pn-, sf-, ps- et le très rare sgl-.

À la finale, les groupes à second élément -f ne sont plus guère sentis comme étrangers. Dans le cas de finales comme -rds ou rgs, il est très difficile de dire si le caractère étranger des mots *Erts* et

Sfinks qui les présentent, est dû surtout à la nature phonologique du mot, ou surtout à la sphère d'emploi particulière de ces deux mots. Les seules combinaisons finales qui aient ici une importance décisive sont : 1^o celles dont le dernier élément est -j, par ex. -sj, -rsj, -dsj dans les mots *Douche* « douche », *March* « marche », *Bridge* « bridge », etc. ; 2^o les groupes voyelle (surtout å) + ɲ non accompagné du Stod, dans les mots *Perron* « quai » (de gare), *Balkon* « balcon », etc. Au contraire *Rang* 'raj, avec son Stod, n'est pas senti comme étranger. A noter que ces mots reçoivent le Stod lorsqu'ils sont suivis de l'article défini suffixé -en.

A l'intérieur des mots, en nous limitant aux groupes définis ci-dessus, § 6-22, il n'y a guère à citer que certains groupes consonantiques à dernier élément -j-, comme -ɲsj- dans *Orange* « orange ». Même dans ce cas, il est difficile de distinguer nettement entre les groupes qui sont assimilés et ceux qui ne le sont pas. Le mot *Bolsje*, avec son -lsj-, est un excellent mot danois. De même *Lektie* avec son groupe -gsj-. *Gletscher* glæɲsjær fait assez figure d'intrus : mais s'agit-il vraiment ici de critère phonologique ? Le Danemark, pays de plaines, ne connaît pas de glacier ; pour cette notion étrangère, le danois emploie des mots empruntés soit au norvégien, *Bræ* et *Jøkel*, soit à l'allemand, *Gletscher*. Même *Bræ* 'bræ, où rien dans la forme ne peut éveiller le moindre soupçon d'origine étrangère (le groupe voyelle longue + g de *Jøkel* est plutôt rare en danois) n'apparaît pas comme un mot vraiment indigène, et cela évidemment parce que la chose désignée reste étrangère.

6-31. Beaucoup plus essentielles pour distinguer entre les éléments reconnus comme indigènes et ceux qui gardent un aspect exotique, sont les caractéristiques accentuelles de la langue. On a déjà eu l'occasion de remarquer que le danois distingue, du point de vue de l'accent, trois types de syllabes : celles qui reçoivent l'accent principal du mot, celles qui, sans recevoir cet accent, présentent une voyelle pleine, et finalement les syllabes tout à fait atones devant la voyelle desquelles se produit la neutralisation de la corrélation d'aspiration, cette voyelle étant toujours ə ou i bref final. Nous désignerons ci-dessous par á les syllabes du premier type, par a celles du second, et par ə celles du troisième.

Les types á, á-ə et á-ə-ə représentent en danois la normale pour les mots d'un seul morphème. C'est au consonantisme de ces mots

que nous avons limité ci-dessus notre étude des groupes consonantiques internes.

6-32. Le type á-a est largement représenté en danois, soit par des mots indigènes étymologiquement composés, soit dans des mots empruntés à des langues étrangères comme des tous. Exemples : *Attraa* « désir », *ædru* « sobre », *Idræt* « sport », *Autor* « auteur », *Kaktus* « cactus », *Faktum* « fait », *Konto* « compte » ; cf. également les prénoms *Ebba*, *Otto*, etc. Si parmi ces mots il en est qui sont encore sentis comme étrangers c'est surtout pour des raisons sémantiques, à cause de leur emploi restreint à une branche très particulière de l'activité humaine, et aussi parce qu'ils présentent des irrégularités flexionnelles. Exemples : *Autor*, pl. *Autórer*, beaucoup plus rare que ses synonymes *Forfatter* et *Skribent* ; *Factum*, pl. *Fakta*, employé exclusivement dans un parler plus ou moins philosophique ; *Konto* où le -o final est un suffixe qui caractérise beaucoup de termes bancaires et commerciaux comme *Dato*, *Ultimo*, etc. Rien donc dans le type accentuel ne suggère une origine exotique.

6-33. On retrouve le type á-a-ə dans les mots *Aborre* « perche », *Embede* « emploi, charge », etc. Ce type n'est pas très fréquent ailleurs qu'en composition. Il est cependant tout à fait danois. Il est à noter ici combien l'existence dans un mot d'une syllabe inaccentuée à voyelle réduite peut contribuer à conférer à ce mot une sorte de brevet d'indigénat.

6-34. Le type á-a-a des mots *Eventyr* « légende » ou *Ingefær* « gingembre » n'est pas non plus particulièrement fréquent dans la classe des mots d'un seul morphème. Il se rencontre au contraire très souvent en composition, comme dans *Egteskab* « mariage », *Dygtighed* « capacité », etc. Tout comme le précédent, ce type est, dans la langue, parfaitement normal. Tous deux s'appuient sur un nombre considérable de composés du même type et connaissent dans une de leur syllabe une voyelle neutre (ə ou i). L'absence de cette voyelle dans les mots du type á-a-a contribue beaucoup à conserver à ces mots leur aspect d'intrus ; aussi, tandis que des mots savants, comme *objektiv* ou *Algebra*, conservent généralement leurs voyelles pleines, un mot plus courant comme *Kamera* est presque constamment du type á-a-ə (cf. ci-dessus

§ 2-22). Le type á-á-a-á ne semble pas s'être maintenu ailleurs que dans des composés sentis comme tels. En effet, si s'affaiblit le sentiment de la composition, un mot de ce type recevra l'accent d'unité (cf. ci-dessous § 6-36) et passera au type a-á-á.

6-35. Les types considérés jusqu'ici sont tous accentués sur la première syllabe, ce qui contribue beaucoup à leur conférer ou à leur conserver un caractère indigène. En effet, l'accent initial reste, dans l'immense majorité des cas, la règle en composition. Aussi l'accent initial, sans avoir en aucun cas la valeur d'un critère absolu, reste un élément assez important de détermination dans le présent problème.

Il faut en tout cas se garder d'accorder à la place de l'accent plus qu'une valeur d'indication, car le danois ne manque pas de mots parfaitement indigènes où l'accent ne se trouve pas sur la première syllabe. Il faut d'abord signaler la très vaste classe des verbes à préfixes, en dernière analyse d'origine étrangère (allemande), mais parfaitement acclimatée. Exemples : *besøge* be'sōqə « visiter », *forsøge* fār'sōqə « essayer ». *erklære* ær'klærə « se prononcer », etc., etc. De très anciens emprunts à l'allemand ont, par ailleurs, introduit le suffixe inaccentué *ge-* dans des formes nominales. Exemples : *Gevær* ge'vær « fusil », *Gebet* ge'hēd « domaine », etc.

Plus caractéristique encore est la classe des adjectifs en *-ig*, *-lig* dérivés de mots composés. Exemples : *tilfældig* te'fældi « fortuit » de *Tilfælde* 'tel'fæld « hasard », *forskellig* fār'sgæli « différent » de *Forskel* 'færsgæl « différence », *oprindelig* åb'renæli ou mieux å'brenæli « originel », de *oprinde* 'åb'renə « prendre son origine ». Cf. la différence d'accentuation dans les deux synonymes dan. *upaalidelig* upå'lidæli et all. *unzuverlässig* 'uncūfærlesig ; dan. *anstændig* est accentué sur la deuxième syllabe, l'all. *anständig* sur la première.

Comme dans toutes les langues germaniques continentales, existe en danois un suffixe d'origine romane, de forme originale -i long accentué (all. *-ei*, holl. *-ij*, en scandinavie *-i*) d'où un nombre illimité de formes du type a-á-á, comme *Bageri* « boulangerie », *Maleri* « peinture », etc., etc., parfaitement danoises, et une forme comme *Værdi* vær'dī « valeur » du type a-á.

6-36. Il n'est pas possible de donner ici une liste complète ni des

mots, ni même des types de mots danois qui n'accentuent pas leur syllabe initiale, tout en étant sentis comme parfaitement indigènes. Le but des exemples donnés ci-dessus est uniquement de suggérer comment, parti vraisemblablement d'un stade de langue où l'accent initial était automatique, comme il l'est encore aujourd'hui en islandais, le danois est devenu une langue où une accentuation autre qu'initiale peut être considérée comme un trait normal au même titre que l'accentuation initiale.

C'est ainsi que M. Jespersen peut (13-3 et suiv.) opposer en danois deux accents, un accent de valeur (*Værditryk*) et un accent d'unité (*Eenhedstryk*) : le premier est initial ; dans le mot composé il met le déterminant en valeur ; dans certains mots étrangers qui s'opposent deux à deux, il attire l'attention sur le début du mot où se trouvent en général les éléments distinctifs et qui s'opposent (*subjektiv/objektiv, direkt/indirekt*, etc.). L'accent d'unité, placé sur la dernière syllabe accentuable du mot, fait ressortir le caractère unique et indissociable de la notion exprimée. On comprend pourquoi les noms de ville ont très fréquemment l'accent d'unité (c'est le cas de *København* « Copenhague », de *Kallundborg*, etc.), et pourquoi, lorsqu'on désigne une personne au moyen de son prénom suivi de son nom, c'est le second élément qui est accentué : ainsi, dans *Peter Hansen* c'est la syllabe *Han-* qui reçoit l'accent, à moins, bien entendu, que l'on veuille opposer *Peter Hansen* à *Christian Hansen* ; dans ce cas, on accentue le déterminant, c'est-à-dire le prénom. Par ailleurs, l'accent d'unité s'emploiera partout où la valeur sémantique de chaque syllabe ou de chaque élément particulier du mot est ou bien inexistante (c'est le cas de beaucoup de mots d'origine étrangère) ou très affaiblie et, en tout cas, sans grande importance. Comme le dit fort judicieusement M. Jespersen (13-6-2), il ne peut être question d'accent de valeur, là où chaque élément particulier du mot n'a ni valeur ni signification.

6-37. Ce qui empêche une assimilation parfaite des mots étrangers qui présentent l'accent d'unité, est surtout le fait que les mots proprement danois qui présentent ce même accent, appartiennent à certaines classes bien définies : outre les noms propres cités plus haut, il faut surtout signaler un groupe de formations populaires ou familières comme *tummelumsk* « étourdi », *Rappenskralde* « pie-grièche », *Ruskomsnusk* « mic-mac », *Molevitten* (dans *hele*

Molevitten « et tutti quanti »). Il est évident que tous ces mots restent, par leur sphère d'emploi, parfaitement distincts de la grande majorité des emprunts étrangers. De plus, la plupart d'entre eux présentent des éléments aisément identifiables : *tumle* « culbuter », *Skralde* « crécelle », *ruske* « tirailler », etc., et que rares sont les mots comme *Molevitten*, où l'on ne saurait rattacher aucun élément à rien de connu. Si l'on ajoute que la voyelle *ə* de la seconde syllabe de ce dernier mot suggère naturellement une division sémantique *mole-vitten*, ce qui précisément ne se produit guère dans les mots d'origine étrangère, on verra que l'analogie accentuelle ne peut aboutir en général à une assimilation parfaite des mots d'emprunt. Un mot comme *Skavank* *sga'vaŋk* « vice, défaut », d'origine purement danoise (cf. Falk-Torp, *Etymolog. Wörterbuch*, p. 989) qui, accentué sur la finale, ne présente par hasard aucune caractéristique ni d'emploi ni de forme qui rappelle sa véritable origine, est senti comme exotique.

6-38. En résumé, ont surtout des chances de paraître étrangers les mots qui ne présentent pas l'accentuation initiale, et où l'indépendance des éléments constituants n'est suggérée ni par la possibilité de rapprochement avec des mots plus simples, ni par l'existence d'une syllabe interne à voyelle *ə*. Ainsi le mot *Appelsin*, d'origine bas-allemande, qui est accentué sur la dernière syllabe, pourra paraître un très bon mot danois, du fait de la voyelle réduite de sa seconde syllabe, encore que ni *appel-*, ni *-sin* ne suggère rien de particulier au Danois moyen. Encore une fois, il est parfaitement impossible de tracer, en cette matière, des délimitations tant soit peu nettes. Même les mots définis ci-dessus pourront présenter un plus ou moins grand degré d'exotisme. Une syllabe finale à voyelle *ə*, comme celle de *Kartoffel* « pomme de terre », aidera à l'assimilation d'un mot ; au contraire, une succession de trois syllabes à voyelle pleine accentuera presque irrémédiablement le caractère étranger du vocable.

Enfin, il faut rappeler qu'un élément essentiel reste la sphère et la fréquence d'emploi du mot : comment, en dépit d'une forme très légèrement insolite, un enfant danois pourrait-il supposer que le mot *Kartoffel*, qui désigne un légume rarement absent d'une table danoise, ait été jamais un étranger dans sa langue maternelle ?

SIGNES DÉMARCATIFS

6-39. Une étude consacrée à la phonologie du mot serait incomplète si l'on n'y examinait les moyens dont dispose la langue étudiée pour indiquer en quels endroits du flux ininterrompu de la parole on passe d'un morphème ou d'un mot à un autre. C'est ce qu'après le prince Troubetzkoy (cf. *Proceedings*, p. 45 et suiv. ; *Anleitung*, p. 30 et suiv.) on appelle en allemand Grenzsignale, et que l'on peut désigner en français du terme de signes démarcatifs.

6-40. On sait combien les langues se comportent différemment sur ce point : le français, par ex., avec ses liaisons fréquentes, qui suppriment en beaucoup de cas l'autonomie phonétique du mot, s'oppose nettement à l'allemand où l'on s'attache au contraire à bien isoler chaque mot, voire chaque morphème. En conséquence, le français ne présente à la suture morphologique et au passage d'un mot à un autre, que peu de combinaisons de phonèmes qui soient inconnues à l'intérieur des mots. L'allemand, au contraire, présente, au passage d'un morphème à un autre, une foule de combinaisons de phonèmes inconnues dans un même morphème ; il possède même un phonème, j, qui n'apparaissant jamais qu'à l'initiale morphématique, est, à lui seul, un signe démarcatif.

6-41. La tendance à isoler les morphèmes existe en danois, mais y est moins nette qu'en allemand : une prononciation comme *Kakke-lovn* « poêle » (de *Kakkel* « carreau » et *Ovn* « four ») n'a guère d'équivalent en allemand correct (cf. *Kachel-ofen*)¹. Tout d'abord le danois ne connaît pas de phonème qui soit, par lui seul, l'indication d'une frontière de mot ou de morphème, puisque tous les phonèmes danois se rencontrent à l'intervocalique (cf. ci-dessus § 6-19) et que, par conséquent, il n'en est pas qui ne se trouvent qu'à l'initiale ou à la finale. Comme signe démarcatif aphonématique, on pourrait penser au fester Vokaleinsatz qui s'entend en danois à l'initiale vocalique. Toutefois, il n'a pas dans cette langue

1. Des mots comme *überall* (pron. übe-rall) ou *erinnern* (popul. e-rinnern), n'ayant pas l'accent sur l'initiale, se présentent naturellement de façon assez différente.

le même caractère qu'en allemand où son omission donne à la prononciation une apparence dialectale ou négligée ; en danois, on l'omet très fréquemment sans que, pour cela, le parler prenne un caractère relâché (cf. Jespersen, 6-2-1).

6-42. Une énumération de tous les groupes démarcatifs danois paraît ici inutile, car il est bien certain que prendront cette valeur toutes les combinaisons qui ne sont pas signalées ci-dessus comme susceptibles d'apparaître dans un même morphème, que ce soit à l'intérieur, à l'initiale ou à la finale. Ainsi -pv- est évidemment en danois un groupe démarcatif, puisqu'il ressort du chapitre consacré ci-dessus aux combinaisons de phonèmes, que ce groupe ne se rencontre dans aucun morphème danois. Il en va de même de toutes les combinaisons consonantiques à second élément v, à l'exception de dv-, tv-, kv-, sv et scv- que l'on trouve à l'initiale, et -rv-, -lv- que l'on trouve à l'intérieur et à la finale¹.

6-43. Il en va de même de ce que le prince Troubetzkoy appelle des signes démarcatifs négatifs (negative Grenzsignale) : on trouve indiqué au § 6-12 que les deux phonèmes d et q ne se rencontrent pas à l'initiale ; on peut donc être sûr qu'aucune frontière de mot ne les précède. Il en va de même pour la voyelle ə qui, en danois, ne se trouve jamais à l'initiale du mot ou du morphème, non plus d'ailleurs que dans la première syllabe du mot (cf. ci-dessus §§ 6-10 et 12).

6-44. Il faut rappeler enfin que, plus encore que par les signes démarcatifs proprement dits, l'indépendance phonologique du mot est assurée, surtout dans les langues qui attachent un grand prix à cette indépendance, par les nuances de la coupe syllabique. Le français, qui ne semble pas tenir à cette indépendance, n'utilise guère la coupe syllabique, et ce qui se présente morphologiquement comme *nous-avons-été-à-l'école* devient phonologiquement *nou-*

1. Sans doute, ne faut-il pas oublier qu'en ce qui concerne les groupes internes de consonnes, nous avons ci-dessus, §§ 6-22 et 23, exclu de nos considérations bien des termes dont le caractère monomorphématique ne saurait faire de doute, et il est évident que les groupes *gv* ou *ngv*, dans *Pingvin* ou *Lingvist*, ne sauraient être considérés comme contenant une frontière de morphème. Ici, comme également dans le cas des groupes -pn- et -sf- (des mots *pneumatisk*, *Sfære* et *Asfalt*), il faut voir, dans le même groupe, tantôt un signe démarcatif, tantôt une marque d'exotisme.

sa-von zé-té-à-lé-côle. Au contraire, à quelques enclitiques près, tous les mots et la plupart des morphèmes d'une phrase allemande se présenteront phonologiquement isolés par la coupe syllabique ; un composé comme *durchtreiben* se prononcera inmanquablement *durch-treiben* bien qu'une division *durcht-reiben* soit phonologiquement admissible (cf. les mots *Furcht* et *reiben*). Dans une phrase danoise comme *jeg ønsker et Æble* « je désire une pomme », il n'est pas fait une seule liaison, bien que les trois derniers mots se prononcent normalement sans fester Vokaleinsatz ; les frontières phonologiques se confondent avec les frontières morphologiques, et la phrase se prononce *jaj-ønskər-ed-æblə*.

TROISIÈME PARTIE

LES CARACTÉRISTIQUES PROSODIQUES

L'ACCENT

7-1. On sait qu'un des points essentiels sur lesquels la phonologie du danois diffère de celle des deux autres langues scandinaves est l'utilisation phonologique des différences de hauteur mélodique : en suédois et en norvégien, deux mots, par ailleurs identiques, peuvent être maintenus distincts au moyen d'une différence dans la courbe mélodique de chacun d'eux. C'est ainsi que suédois *anden*, qui, prononcé sur un ton descendant, signifie « le canard », veut dire « l'haleine » ou « l'esprit » lorsque la courbe mélodique change de direction au cours de la prononciation du mot. En danois, comme en allemand, en anglais et en français, les variations de hauteur mélodiques n'ont de valeur phonologique que dans la phrase, et non dans le mot. En conséquence, un examen de ces variations sortirait du cadre de la présente étude.

7-2. Les différences dans l'intensité et la netteté avec laquelle s'articulent les différentes syllabes du mot sont, au contraire, susceptibles en danois de distinguer entre des mots par ailleurs homonymes. Exemples : *Forslag* 'får'slāq « proposition » / *Forslag* fār'slāq « suffisance », *Forfald* 'får'fal « empêchement » / *Forfald* fār'fal « ruine, déchéance ». C'est ce que l'on résume en disant que l'accent d'intensité a, en danois, une valeur phonologique.

L'accent danois, en effet, n'est pas lié à une syllabe particulière du mot, comme il l'est, par ex., en polonais à l'avant-dernière et en tchèque à la première. Nous avons vu ci-dessus que, bien que l'accent initial soit le plus fréquent, l'accentuation d'autres syl-

labes du mot n'est pas rare, même dans les mots parfaitement sentis comme danois.

7-3. Ce qu'on appelle généralement l'accent serait plus exactement désigné comme le maximum d'intensité qui se rencontre dans un mot donné. Phonétiquement, comme le fait très bien remarquer M. Jespersen, 7-1, l'intensité des syllabes est susceptible d'une infinité de degrés, tout comme un son vocalique est susceptible de présenter une infinité de longueurs différentes. Phonologiquement, dans l'un et l'autre cas, toutes les réalisations se laissent ramener à un nombre bien défini de types qui s'opposent.

7-4. Avant d'essayer de déterminer combien de degrés d'accentuation le phonologue doit distinguer en danois, il convient de noter que les oppositions du type 'får'fal/får'fal, pour nettes qu'elles soient, ne sont pas d'une grande fréquence en danois, et qu'elles ne semblent guère se présenter que dans des mots polymorphématiques¹. Ceci, bien entendu, n'empêche pas que ces oppositions soient tout à fait caractéristiques. Il faut donc distinguer au moins entre deux degrés phonologiques d'intensité dans les syllabes d'un même mot : une intensité forte dans les syllabes qui portent l'accent du mot, et une intensité faible dans les autres syllabes.

7-5. Doit-on distinguer phonologiquement, dans le cas de ces dernières entre différents degrés d'intensité ? En d'autres termes, ce qu'on a appelé un accent secondaire a-t-il valeur phonologique ? Il s'agit en fait de savoir si une syllabe qui ne porte pas l'accent principal du mot peut, en restant par ailleurs phonologiquement identique à elle-même, être susceptible de présenter une différence d'intensité assez nette pour que le soin de distinguer entre deux mots puisse reposer exclusivement sur cette différence.

Il n'est pas vraisemblable que la chose se produise jamais dans des mots d'un seul morphème : en effet, les mots qui nous intéressent ici doivent avoir au moins trois syllabes (une avec l'accent principal et deux autres qui chacune à leur tour reçoivent l'accent secondaire) ; les mots de ce type qui forment un seul morphème

1. Dans l'opposition *Kānon*/*Kanón* que cite M. Jespersen, 13-2, l'accent n'est pas seul à distinguer entre les deux mots, car le *o* est dans le premier cas un *å*, dans le second un *o* ; d'autre part la dernière syllabe de *Kanón* présente un *Stød*, ce que ne fait pas *Kānon*.

ne sont pas particulièrement fréquents en danois, et il sera particulièrement difficile de trouver des homonymies parmi des mots aussi longs ; il n'y a donc pas beaucoup de chance pour qu'un accent secondaire ait jamais, dans ce cas, l'occasion d'exercer son pouvoir différenciatif.

Parmi les mots polymorphématiques, il n'y a sans doute pas beaucoup de paires où l'accent secondaire joue un rôle phonologique ; en cherchant un peu, on peut imaginer des composés dans lesquels seule la place de l'accent secondaire empêche l'homonymie : on pourra, à la rigueur, former avec, comme second élément, 'får'fal et får'fal, deux composés comme *Sygeforfald*, avec l'accent principal sur *Sy-* et l'accent secondaire sur *-for-*, qui signifiera « empêchement causé par la maladie », et la même forme, avec l'accent secondaire sur *-fald*, et qui peut se comprendre comme « déchéance causée par la maladie ». Comme il est possible, sinon recommandé, de former en danois des mots composés présentant encore plus d'éléments que *Sygeforfald*, on pourrait aussi concevoir théoriquement un accent tertiaire à valeur phonologique. Nous renoncerons toutefois à trouver en ce cas un exemple d'opposition.

7-6. Il semblerait donc que l'on doive distinguer pratiquement entre trois degrés d'intensité qu'on peut désigner respectivement comme l'accent principal, l'accent secondaire et la syllabe non-accentuée.

Cependant, il faut noter qu'il existe, en composition, une tendance très nette à subordonner l'accent secondaire des éléments déterminés aux exigences du rythme. La langue répugnant aux amas de syllabes d'intensité relativement forte, il se produit dans certains cas des déplacements d'accent : la syllabe qui porte l'accent principal dans le mot indépendant, devient en composition parfaitement atone, tandis que c'est une syllabe normalement inaccentuée du mot qui reçoit l'accent secondaire. Exemples : *Middag* 'meda « midi », mais *Formiddag* 'farne,da « matinée », *Undervisning* « enseignement » avec accent principal sur *Un-*, mais *Sprogundervisning* « enseignement des langues » avec accent principal sur *Sprog-* et accent secondaire sur *-vis-*, etc. (cf. Jespersen, 13-7). Cette tendance est si nette, et il est si contraire aux habitudes de la langue de maintenir à proximité l'une de l'autre, deux syllabes fortement accentuées, lorsque la structure du mot

permet de les espacer (cf. *Eftermiddag* « après-midi » qui se prononce plus souvent 'æfbørme,da que 'æfbør,meda), qu'il est vraisemblable que, si la première des deux formes *Sygeforfald* imaginées ci-dessus, venait à s'employer couramment dans la langue, l'accent secondaire, en dépit de l'étymologie, passerait bientôt sur la syllabe finale.

Dans ces conditions, on peut se demander s'il est bien utile de distinguer en danois plus de deux degrés phonologiques d'intensité, car il semble bien que, dès qu'un composé a une indépendance et une unité sémantique suffisantes, la place de l'accent secondaire soit déterminée par des raisons qui n'ont rien à voir avec la valeur sémantique propre des différents éléments de composition.

7-7. Nous avons, dans les chapitres qui précèdent, fréquemment parlé de ə et de i bref final comme des voyelles de syllabes de très faible intensité (cf. notamment § 5-1).

Il n'est pas facile de déterminer expérimentalement si le i de *færdig færri* « fini » par ex., est moins intense que le a de *Lørdag lærda* « samedi », ou encore le o de *Kano kano* « pirogue ». Phonologiquement, le fait de la neutralisation de la corrélation d'aspiration devant ə et i final et de son maintien devant a, o (*Marta* « Marthe » et *Otto* « Otto » se prononcent avec t et non avec ɲ) ou toute autre voyelle finale, constitue une nette différence de traitement. Comme ə est le timbre que tendent à prendre la plupart des voyelles en position inaccentuée, il est naturel de supposer que la neutralisation de la corrélation d'aspiration se produit dans les syllabes d'intensité extrêmement réduite. Néanmoins, il ne fait pas de doute que ce qui, phonologiquement, caractérise ces positions n'est pas le fait accentuel, mais la nature ou la situation du phonème vocalique. On ne saurait donc distinguer ici un nouveau degré phonologique d'intensité.

LE STØD

7-8. On définit couramment le Stød comme une occlusive glottale, ce qui ne correspond qu'exceptionnellement à la réalité. En fait, il s'agit, dans la plupart des cas, d'une fermeture fort imparfaite des cordes vocales qui aboutit à ce que M. Uldall appelle « a

glottal roll » (*Reader*, p. ix). Ce n'est que dans les mots prononcés avec une vigueur particulière, et surtout à la finale absolue, qu'on a véritablement affaire à une occlusion (cf. Jespersen, 6.2-2 note). Si, de ces deux variantes à la fois combinatoires et stylistiques, on retient surtout la réalisation occlusive, on pourrait être tenté de voir dans le Stød un phonème. C'est évidemment ce que suggèrent les transcriptions phonétiques du danois, où le signe qui désigne le Stød apparaît dans les mêmes conditions que ceux qui désignent les phonèmes ¹ : le mot transcrit al' semble présenter trois phonèmes, a, l et '. Si ces habitudes typographiques ne sauraient guère induire un Danois en erreur, elles risquent d'obscurcir aux yeux de l'étranger la nature véritable du Stød.

Si, au contraire, on considère le Stød comme un mode particulier des vibrations de la glotte, on a plus de chances de s'approcher de sa réalité phonologique. Le Stød est proprement une affection particulière qui atteint la partie finale de certains supports syllabiques (Silbenträger). Il convient tout d'abord de déterminer si le Stød a ou non une valeur phonologique. Une fois sa valeur phonologique reconnue, on passera en revue les raisons qui font qu'il n'est pas possible de le considérer comme un phonème du danois ².

7-9. Rappelons d'abord que le Stød a une valeur différenciative, ce qui n'est pas le cas du fester Vokaleinsatz allemand avec qui on le compare fréquemment : le fester Vokaleinsatz apparaît dans le parler du même sujet toutes les fois que se trouvent réalisées certaines conditions phoniques ; l'apparition du Stød au contraire, si elle suppose des conditions phoniques particulières, ne résulte pas nécessairement de la réunion de ces conditions. En d'autres termes, le Stød peut être le seul élément qui distingue deux mots par ailleurs homonymes : par ex. *Aanden* [ânən] « l'haleine »/*Aanden* [an'ən] « l'esprit », *en Hun* [hun] « une femelle »/*en Hund* [hun'] « un chien », *Staden* [sda:dən] « l'emplacement »/*Staden* [sda.'dən] « la ville », *Skallen* [sgalən] « le rotengle » (un poisson)/*Skallen* [sgal'ən] « la pelure, la coquille », etc. ³.

1. A noter que M. Uldall, qui, de toute évidence, n'est pas dupe de sa classification, range le Stød parmi les consonnes (*ibid.*).

2. Les arguments qui suivent ont déjà été exposés par l'auteur dans un article du *BSL* (XXXV, p. 52 et suiv.) qui résumait une communication faite à la Société de linguistique de Paris.

3. On pourrait, en cherchant un peu, étendre considérablement cette liste.

7-10. A l'appui de l'opinion déjà exprimée, selon laquelle le Stod ne saurait être rangé parmi les phonèmes consonantiques, il faut citer le fait que les sujets parlants ont rarement conscience de son existence. Ceci peut tenir certes à ce que l'orthographe ignore complètement le Stod et il n'est pas dit que ceci ne cesserait pas si, un jour, on s'avisait de noter régulièrement le Stod dans la graphie. Il est vrai qu'on n'a jamais considéré que ce fût nécessaire, et on pourrait voir là une indication du fait que le Stod n'est pas un phonème. Mais, pour qui connaît les tendances nettement conservatrices de l'orthographe danoise, il n'est pas difficile d'expliquer l'absence de notation du Stod comme un héritage de l'époque où il n'existait pas encore (cf. *BSL* XXXV, p. 56).

7-11. Le sujet parlant qui a pris conscience de l'existence du Stod, parce qu'on lui a fait remarquer, par exemple, que « l'haléine » ne se disait pas tout à fait de la même façon que « l'esprit », emploiera volontiers deux expressions assez caractéristiques : il appellera ce phénomène Stodtone, c'est-à-dire « ton heurté », ce qui montre bien qu'il ne le conçoit pas comme un phonème consonantique ; lorsque, par une observation dont peu de gens sont capables, il a déterminé dans quelle partie de la syllabe se trouvait le Stod, il ne dit pas, comme le phonéticien¹, qu'il se trouve après ou avant un son donné, mais *dans* ce son, ou *dans* le son précédent. Le Stod est donc senti comme faisant partie d'un phonème, et ceci ne devra pas être perdu de vue lorsqu'il nous faudra établir sa vraie nature phonologique.

7-12. On peut encore tirer argument du manque de résistance du Stod : il disparaît

1° lorsque la syllabe qui le contient se trouve en position faiblement accentuée : ainsi le mot *kan* présente le Stod dans la phrase *jeg kan* « je sais faire », mais le perd dans *jeg kan svømme* « je sais nager », *staar* a un Stod dans *jeg staar* « je me tiens debout »,

Aussi, notre affirmation (*BSL* 404, p. 53) au sujet du faible rendement fonctionnel de l'opposition Stod/non-Stod, demanderait sans doute à être nuancée comme suit : étant donnée la grande fréquence du Stod en danois, on pourrait s'attendre à une plus large opposition fonctionnelle de l'opposition Stod/non-Stod.

1. Cf. toutefois Arnholtz-Reinhold, p. 24 et suiv. Ces deux auteurs considèrent que le Stod est effectivement *dans* la voyelle ou la consonne ; cf. ci-dessous § 7-22.

mais n'en a pas dans *jeg staar op* « je me lève » ; on explique de même façon la prononciation différente des deux mots *Mand* man' « homme » et *man* man « on », aujourd'hui indépendants. Toutefois, on pourra faire remarquer que, par ex. dans le mot *kan*, le Stod n'est pas le seul élément qui disparaît lorsque le mot est faiblement accentué, puisque ce mot prend alors généralement la forme *ka*, et que, puisque le phonème *n* peut disparaître, la disparition du Stod ne saurait prouver qu'il n'est pas un phonème ;

2° dans le chant, où il n'y a pas d'exemple qu'un phonème consonantique disparaisse de façon constante, mais où un certain nombre de phénomènes qualifiés de prosodiques, comme l'accent, le ton, ou la coupe syllabique, ont tendance à s'oblitérer. Or, il n'est pas certain qu'il soit, pour un chanteur, beaucoup plus difficile de prononcer une occlusive ou une spirante glottale que n'importe quel autre son consonantique : beaucoup d'Allemands conservent lorsqu'ils chantent le *fester Vokaleinsatz* qui n'a pour tant aucune valeur phonologique. Les Danois eux-mêmes conservent les Stod dans la chanson bien connue « *Den Gang jeg drog af Sted...* » qui se chante sur un rythme vif et décidé. Ce qui est vraisemblable c'est que, dans ce cas particulier, on se permet de rompre avec une tradition qui remonte à l'époque où le Stod n'avait pas encore remplacé les tons primitifs (cf. *BSL*, *ibid.*).

7-13. L'argument décisif, parce qu'il est proprement phonologique est que, dans une syllabe donnée, le Stod ne peut se trouver qu'à un seul endroit et que, par conséquent, à l'intérieur de la syllabe, la place du Stod n'a aucune valeur phonologique. En effet le Stod se rencontre dans les conditions suivantes : après voyelle phonologiquement longue ou après les groupes voyelle brève + consonne continue sonore. La place du Stod dans la syllabe sera donc toujours déterminée par la quantité phonologique de la voyelle.

Il est vrai que sur la quantité des voyelles qui sont suivies directement du Stod, tout le monde n'est pas d'accord : phonétiquement la durée de ces voyelles semble être nettement moindre que celle de la voyelle longue correspondante ; phonologiquement, la question peut paraître ne pas se poser en termes de quantité, puisque le Stod distingue à lui seul la voyelle qu'il suit des longues et des brèves ordinaires.

7-14. Pour M. Uldall, *Proceedings*, p. 55, il y aurait dans ce

cas neutralisation (M. Uldall dit « implication ») de la quantité ; toutefois, lorsqu'en certaines circonstances, en composition par ex., le Stod disparaît, il serait possible d'attribuer à la voyelle en question une quantité « phonématique » longue ou brève : ainsi, la voyelle de *Ben* « os » [be.'n] serait « phonématiquement » longue, parce qu'elle est longue dans *Benknap* « bouton en os » [be:nknap], tandis que celle de *bly* « plomb » [bly.'] serait brève parce qu'elle est brève dans *Blyknap* « bouton de plomb » [blyknap].

Dans ce cas, il faudrait voir dans le *u* de *Hus* « maison » [hu.'s] une voyelle brève, puisque la première voyelle de *Husdyr* « animal domestique » est brève (cf. ci-dessus § 2-27), ceci en dépit du pluriel *Huse* où la voyelle est longue. Mais quelle longueur attribuer au *e* de *Ske* « cuiller » qui est bref dans *Skefuld* « cuillerée », mais long dans *Skeskraft* « manche de cuiller », ou encore au *u* de *gul* « jaune » [gu.'l] qui est bref dans *Gulsot* « jaunisse », mais long dans *Gulhed* « qualité de ce qui est jaune » ?

7-15. En fait, comme nous l'avons vu ci-dessus, § 2-27, on a réellement, dans tous ces mots, affaire à un abrègement de la voyelle en composition, exactement comme dans *Farbroder* « oncle » (frère du père) le *a* de *Far* « père » a été abrégé. Si la tendance à l'abrègement n'a pas abouti dans tous les cas c'est, sans doute au moins en partie, pour éviter certaines confusions (*Ben-*, en s'abrégeant, se confondait avec *Bind-* ; cf. également ci-dessus *Fod-* et *Foged-*, *Raa-* « chevreuil » et *Raa-* « vergue ») ; d'autres facteurs, comme la nature plus ou moins intime des composés, ou comme leur plus ou moins grande fréquence, ont dû également jouer un rôle. En tout cas, cette tendance à l'abrègement ne saurait modifier en rien notre opinion que les voyelles suivies du Stod appartiennent toutes au même type phonologique, et que, non seulement nous n'avons pas affaire à une neutralisation de la quantité, mais que les voyelles suivies du Stod sont un type particulier de longues et ne s'opposent phonologiquement aux voyelles brèves qu'en conjonction avec les longues ordinaires.

7-16. A l'appui de cette thèse, on peut faire valoir tout d'abord que le timbre des voyelles suivies du Stod est le même que celui des voyelles longues, et, de ce fait, diffère parfois très sensiblement de celui des brèves correspondantes : ainsi le timbre de *aa* dans *Maal* [mā.'l] « mesure » est le même que dans *maale* [mā:lə]

« mesurer », mais diffère nettement de celui de *aa* dans *Maaltid* [mɔltid] « repas » ; le *a* palatal de *Sag* [sa.'q] « chose » et de *Saga* [sa:ga] « saga » s'oppose à la voyelle moyenne de *saglig* [saqli] « objectif », etc.

7-17. Par ailleurs, comme on l'a déjà signalé ci-dessus, il se trouve que, lorsque le Stod suit une consonne, la voyelle qui précède est toujours brève. Or, il y a des positions où la quantité vocalique se neutralise de telle façon que les réalisations peuvent être aussi bien longues que brèves ; il s'agit de la position des voyelles devant les groupes *r* + nasale (cf. ci-dessus § 6-18) : ainsi *hornet* « cornu » se prononce également bien avec [o] ou [o:] ; lorsque la syllabe présente le Stod, on trouve également deux réalisations : une avec [o] et l'autre avec [o.']. Il est évident que [hor'ned] (= *Hornet* « la corne ») est la réalisation avec Stod de [horned] (= *hornet* « cornu ») et que [ho.'rned] (= *Hornet*) est celle de [ho:rned] (= *hornet*).

7-18. Il y a un troisième argument qui tend à prouver que voyelle + Stod est en danois normal (Højdansk) une forme particulière de la longue correspondante : dans certains dialectes jutlandais, le Stod se rencontre aussi bien après voyelle brève qu'après voyelle longue (cf. Jespersen, 11-5), et bien des Jutlandais emploient, lorsqu'ils parlent la langue commune, un Stod après une voyelle brève suivie d'une voyelle autre que *ə* ; exemples : *af os* [a' ʔs] « par nous », *lad os* [la' ʔs] (ang. « let us... »), etc. Outre que ce Stod n'a pas de valeur phonologique, et que la voyelle ainsi pourvue est simplement une variante combinatoire de la brève correspondante, cette prononciation garde encore un cachet dialectal trop net pour que nous puissions en tenir compte ici. Mais il est intéressant de noter, comme le fait M. Jespersen, que le [a] de *af* est, dans ce cas, nettement plus bref que celui du nom de la lettre *a* [a.'] par ex. Aussi M. Jespersen, dans sa transcription, fait-il toujours suivre le signe des voyelles pourvues du Stod en danois normal, non seulement de l'apostrophe qui désigne le Stod, mais également du signe de la longue. Dans la transcription phonétique adoptée ici, nous marquons les voyelles suivies immédiatement du Stod comme des réalisations mi-longues ([a.']) avec un seul point, à côté de [a:]). Il semble bien en effet que ce qui est proprement [o] dans une forme [ho.'rn] est réalisé normalement moins long que le son correspondant dans [ho:rned], mais plus long que dans [hor'n].

7-19. Nous ne saurions donc accepter l'opinion de M. Uldall selon laquelle il y aurait, devant le Stød, neutralisation de la quantité vocalique, et nous résumerons ainsi nos conclusions : dans une syllabe donnée, le Stød, si les conditions phoniques nécessaires à son apparition se trouvent réunies, ne pourra se trouver qu'en une seule position, déterminée par la nature du vocalisme de cette syllabe : immédiatement après la voyelle, si celle-ci est longue ; sinon, immédiatement après la consonne qui suit la voyelle. Si la quantité de la voyelle varie, la place du Stød variera également : on a déjà vu [ho.'rn] et [hor'n] ; on peut ajouter *selv* « même », qui tantôt se prononce [sæ.'l], tantôt [sæl']. Il est évident, dans ces conditions, que le Stød ne pourra, par la place qu'il occupe dans la syllabe, servir à distinguer entre des mots par ailleurs homonymes.

7-20. On a vu ci-dessus, § 7-13, que le Stød ne se rencontre pas après n'importe quelle consonne, mais uniquement après des continues sonores. Les continues sonores du danois sont : v, d, j, q, r, l, m, n et ŋ. La plupart de ces phonèmes connaissent des réalisations sourdes (cf. Jespersen, 6-4), mais en général en des positions telles qu'elles ne peuvent nous intéresser ici. Le phonème r, cependant, qui est toujours sourd à la finale absolue après voyelle brève, et, dans le parler de bien des gens, devant f, s et les p, t, k de l'orthographe, est souvent, de ce fait, incapable de recevoir le Stød que certaines circonstances, comme le monosyllabisme ou le type de composition, pourraient laisser attendre : c'est ainsi qu'on trouve *forkorte* « abrégé », sans Stød après le second r, tandis que *fortolke* « expliquer » a un Stød après le l, comme il est normal dans le second élément d'un verbe composé de ce type. Il est à noter toutefois que le mot *Nar* « fou » (de l'all. *Narr*) se prononce avec le Stød, mais que pour permettre son apparition, il y a, soit allongement de la voyelle, soit sonorisation de la consonne, d'où les prononciations [na.'r] ou [nar'], si bien que la règle, selon laquelle le Stød n'apparaît qu'après sonore, garde sa valeur absolue.

Nous n'avons naturellement pas à envisager ici les règles de l'apparition du Stød en danois, qui ressortissent à une étude diachronique ou morphologique de cette langue. Notons toutefois qu'à la finale absolue le Stød est rare après d et inconnu après q.

7-21. Le fait que le Stød n'atteint que des sonores est très signi-

ficatif: il suggère que les sonores que suit le Stød font, en fait, partie du support syllabique (Silbenträger) ou noyau sonant de la syllabe, et que, prosodiquement parlant, on a en danois un nombre considérable de diphtongues à second élément. v, d, j, q, r, l, m, n et ŋ, et à premier élément bref. Le danois est donc à considérer comme une langue à mores (Morensprache; cf. Trubetzkoy, *Anleitung*, p. 25) et l'on doit y distinguer entre des noyaux sonants à more unique, représentés par les phonèmes vocaliques brefs lorsqu'ils ne sont pas suivis d'une continue sonore, et des noyaux sonants à deux mores, tantôt toutes deux de même nature (exemples: les phonèmes vocaliques longs, i, ē, æ, etc., ou les diphtongues iv, id, etc., ev, ed, etc., dans des syllabes que n'atteint pas le Stød), tantôt la première de nature vocale (voyelle ou voyelle + sonante) et la seconde de nature particulière (le Stød); ces derniers sont représentés par les voyelles longues et les diphtongues dans les syllabes qu'atteint le Stød. Il faut noter que les groupes voyelle brève + continue sonore ne forment diphtongues qu'à la finale et devant consonne, ə, ou i bref final. Devant voyelle pleine, accentuée ou non, la succession syllabique se relâche (cf. ci-dessus, § 2-33). Ces groupes deviennent hétérosyllabiques, et il ne saurait naturellement plus être question de diphtongues. Exemples: *Bajads* « bouffon » ba-'jas, *Skavank* « infirmité » sga-'vaŋg, *Kamel* « chameau » ka-'mēl, *Kanal* « canal » ka-'nāl, *Eja* (forme hypocoristique du prénom *Ejvind*) 'a-ja, les prénoms *Ulla* 'u-la, *Emma* 'æ-ma, *Anna* 'a-na, etc.

7-22. MM. Arnholtz et Reinhold, *Einführung*, p. 21 et suiv., conçoivent différemment la complexité du noyau sonant atteint par le Stød. L'étranglement glottal se produit normalement selon eux, non pas à la fin d'une sonante ou entre une sonante et la consonne suivante, mais à l'intérieur de cette sonante. Ils transcrivent en conséquence [o'ó] et [al'l] ce que, jusqu'à eux, on représentait au moyen de [o'] ([o.']) et de [al']. Ils sont partis du fait que, dans le parler soigné (bei normal gepflegter Rede), il n'est pas rare de trouver après le Stød un souffle qui, passant à travers des organes dont la position n'a pas encore été modifiée, apparaît naturellement comme un reflet du son qui précède. Il arrive parfois que cet appendice acquière une certaine sonorité, ce qui a suggéré aux deux auteurs la transcription indiquée ci-dessus.

Cette transcription, même dans les cas où l'on perçoit un appen-

dice sonore après le Stød, paraît présenter de graves inconvénients : elle donne le même relief à deux éléments qui, *phonétiquement*, sont d'une durée et surtout d'une constance très différentes. Il n'arrive jamais, en effet, que toute la voyelle se trouve après le Stød, tandis qu'il est fréquent que l'étranglement du Stød coïncide avec la fin du noyau syllabique.

Il semble que ce sont des raisons phonologiques qui ont conduit MM. Arnholtz et Reinhold à recourir à cette transcription : c'est la conception *phonologique* (il s'agit déjà d'une interprétation des faits phonétiques, dans le cadre du système de la langue) des phonèmes, ou plus exactement des noyaux syllabiques, atteints par le Stød, comme des complexes à deux mores (*zweigipflig*) qui conduit à une transcription comme [am'm] (cf. *Einführung*, p. 24). Comme il semble que, pour MM. Arnholtz et Reinhold, une more ou sommet (*Gipfel*) ne saurait être représentée que par un son vocalique, ils sont conduits, pour soutenir leur conception, à faire, d'un appendice fugace et inconstant, une caractéristique essentielle du noyau sonant atteint par le Stød. Une conséquence de cette interprétation est que le Stød proprement dit est réduit au rôle de frontière, c'est-à-dire en quelque sorte de ligne idéale, entre les deux mores du support syllabique, ceci bien que, dans tous les cas, le Stød soit objectivement d'une intensité et d'une durée bien supérieure à ce qui parfois peut le suivre.

7-23. Il semble beaucoup plus conforme à la réalité observable d'admettre que, dans les noyaux sonants atteints par le Stød, tandis que la première partie (ou more) se développe sans encombre, la seconde partie, ou seconde more, prend un caractère particulier du fait d'une augmentation du resserrement des cordes vocales. Peu importe phonologiquement le degré de la compression de la glotte et le bruit étranglé ou l'absence de bruit qui en résulte, car la première more indique suffisamment la nature du timbre, ou des timbres successifs du noyau sonant de la syllabe. Il est bien évident que, là où l'occlusion glottale n'est pas atteinte, le « glottal roll » sera teinté différemment, selon le son qui précède, que le Stød de [a.'] n'est acoustiquement pas le même que celui de [o.'], et qu'un appendice, sonore ou non, ne saurait, là où il existe, ajouter quoi que ce soit à la valeur phonologique du support syllabique.

ANDRÉ MARTINET.

A PROPOS DES VOYELLES NASALES

Les voyelles nasales sont étroitement liées aux voyelles orales, quant à leur structure. Les voyelles nasales n'existent dans une langue donnée que si le principe de leur structure coïncide avec celui des voyelles orales. Toute altération du vocalisme nasal (changements phonétiques, réduction des phonèmes, dénasalisation) est conditionnée par des altérations phonologiques dans le système du vocalisme oral.

Le phénomène de la nasalité vocalique a été l'objet d'un grand nombre d'études expérimentales. Les données phonétiques relatives aux voyelles nasales dans des différentes langues ont été minutieusement enregistrées, de sorte que nous possédons à l'heure actuelle des matériaux assez complets pour les langues à voyelles nasales les plus connues : le français et le polonais. Une bibliographie excellente relative à cette question se trouve dans l'article de M^{me} Halina Koneczna « Studjum eksperymentalny artykulacji głosek polskich », *Prace filologiczne*, XVI, p. 44 ss. Il est évident que le problème de la nasalité vocalique ne pouvait manquer d'occuper les linguistes structuralistes. C'est M. E. Sapir qui a proposé le premier de traiter les voyelles nasales comme une catégorie phonétique à part. Le prince Troubetzkoy, en développant cette idée, a appelé l'opposition qui existe entre les voyelles nasales et les voyelles orales « opposition de résonance » (cf. *Travaux du cercle linguistique de Prague*, IV, p. 101). Quoique le principe propagé par les adhérents de l'école structuraliste, à savoir la théorie du phonème, soit presque universellement reconnu par les linguistes, un autre point capital de la phonologie, la théorie des oppositions et de leur fonctionnement dans la langue, n'a pas encore réussi à convaincre un grand nombre de savants. Or, c'est justement l'application de la théorie des oppositions qui facilite la compréhension et l'interprétation d'un grand nombre de faits phoniques restés jusqu'ici quelque peu obscurs. Il s'agira donc de montrer comment fonctionne l'opposition entre les voyelles

nasales et les voyelles orales dans l'ensemble des systèmes phonologiques.

Au point de vue physiologique, les voyelles nasales sont formées par l'abaissement du voile du palais en conservant l'articulation orale des voyelles. L'effet acoustique résultant de l'élargissement du résonateur est appelé « nasalité ». Ce phénomène peut être enregistré dans toute une série de langues. Abstraction faite des cas où il s'agit du « *rhinesme* » individuel conditionné dans la plupart des cas par une anomalie pathologique, il y a des langues où toutes les voyelles sont nasalisées dans presque toutes les positions possibles. Ceci est le cas dans certains parlers américains de l'anglais, notamment dans le Middle-West (Chicago). Ce phénomène ne sera pas traité ici. On se bornera aux langues où les voyelles peuvent être prononcées soit d'une manière orale soit d'une manière nasale, c'est-à-dire aux langues où la nasalité des voyelles est susceptible d'altérer le sens des mots.

Le degré de nasalité diffère de langue à langue, de parler à parler et accuse parfois dans les limites d'un seul parler des oscillations assez notables. Il dépend de l'intensité du courant d'air sortant par le nez. En employant les moyens de la phonétique purement acoustique, il est impossible d'indiquer la limite entre des voyelles faiblement nasalisées et non-nasalisées. Les expériences à l'aide d'instruments ont donné des résultats tout aussi ambigus : les voyelles nasales ont été décomposées en unités phonétiques plus petites ; on a trouvé qu'une voyelle nasale se composait d'un nombre variable d'unités orales et nasales, dont la durée changeait de cas à cas. Il est évident que de telles expériences, tout en éclaircissant la nature phonétique des sons, ne peuvent pas résoudre la question de savoir si, dans une langue donnée, les voyelles nasales sont conçues comme telles, c'est-à-dire si elles sont distinctement opposées aux voyelles orales. L'intensité relative de la nasalisation est donc peu importante ; il suffit de savoir si, dans un cas concret, elle est susceptible d'altérer le sens des mots (cf. *chasse* ~ *chance*, etc.).

Avant de procéder à l'analyse de la position des voyelles nasales dans les systèmes vocaliques des différentes langues, il n'est pas inutile de faire quelques observations de principe sur la nature des systèmes vocaliques comme tels. On sait depuis le travail du prince Troubetzkoy « *Zur allgemeinen Theorie der Vokalsysteme* », Trav. du Cercle Lingu. de Prague, I, p. 39 ss. que les phonèmes

vocaliques forment des oppositions spécifiques qui peuvent être symbolisées par des triangles et par des quadrangles. Le fait que l'école dite phonologique ne se borne pas à énumérer les phonèmes vocaliques d'une langue donné, mais qu'elle tient à en construire des triangles et des quadrangles a été accueilli avec scepticisme dans le monde linguistique. En effet, cette « mode » ne révélait rien sur la structure du vocalisme et sur les multiples relations existant entre les voyelles ; elle ne semble pas, au premier abord, dictée par une nécessité qui réside dans la nature même de la langue. La pratique linguistique a cependant montré que la symbolisation des systèmes vocaliques par des figures géométriques n'était pas seulement un « petit jeu ». Nous nous proposons de donner dans la suite une preuve de plus de la réalité de ces systèmes. Un système quadrangulaire se compose en règle de deux ou de plusieurs séries de voyelles qui s'opposent l'une à l'autre comme *série* labialisée \sim *série* non labialisée, *série* palatale \sim non palatale, etc.

Voilà le schéma :

dialectes polonais :

$\hat{a} - a$	$a - \tilde{a}$
$o - e$	$o - e$
$u - i$	$u - i$

Dans le premier système, les deux phonèmes les plus ouverts sont \hat{a} et a ; donc, les deux couples $o - e$ et $u - i$ s'opposent comme voyelles labialisées \sim non labialisées ; le deuxième quadrangle caractérise un système, où $o - e$ et $u - i$ s'opposent comme voyelles palatales \sim non palatales, ce qui est conditionné par la répartition des voyelles à ouverture maximale ($a - \tilde{a}$). La structure vocalique de ce type peut être appelée « proportionnelle », étant donné que l'opposition entre les deux séries de voyelles forme une certaine proportion ($a : \hat{a} = o : e = u : i$). La marque d'opposition (la labialisation) est la même dans les trois couples.

Un système vocalique triangulaire ne peut pas être conçu comme proportionnel. Il n'accuse qu'une seule voyelle à ouverture maxima (a) qui forme pour ainsi dire le centre du système et duquel dépendent toutes les autres voyelles. Le schéma en est :

	a	
o	\ddot{u}	e
u	\ddot{i}	i

Ces remarques préliminaires serviront à éclaircir les faits relatifs aux voyelles nasales dans leurs rapports avec les voyelles orales.

On peut affirmer d'une manière générale que les systèmes des voyelles nasales sont plus pauvres que ceux des voyelles orales. Il s'agit de l'absence dans le système des voyelles nasales d'un degré d'ouverture, comme dans le vocalisme long de l'albanais du Nord ¹.

$$\begin{array}{ccc} \bar{a} & \bar{\varepsilon} & \\ \bar{o} & \bar{e} & + \\ \bar{u} & \bar{y} & \bar{i} \end{array} \quad \begin{array}{cc} \tilde{a} & \tilde{\varepsilon} \\ \tilde{u} & \tilde{y} & \tilde{i} \end{array}$$

ou dans la langue Gweabo au Libéria ²

$$\begin{array}{ccc} a & & \tilde{a} \\ \text{ɔ} & \varepsilon & \tilde{\text{ɔ}} & \tilde{\varepsilon} \\ O & E & \tilde{O} & \tilde{E} \\ \underline{o} & \underline{e} & + & \tilde{o} & \tilde{e} \\ o & e & \tilde{u} & \tilde{i} \\ u & i & & \end{array}$$

ou en birman ³

$$\begin{array}{ccc} a & & \tilde{a} \\ au & ai & a\tilde{u} & a\tilde{i} \\ \text{ɔ} & \varepsilon & + & o\tilde{u} & e\tilde{i} \\ o & e & \tilde{u} & \tilde{i} \\ ou & ei & & \\ u & i & & \end{array}$$

ainsi que dans le dialecte écossais (gaélique) de l'île de Barra (Hébrides) ⁴

$$\begin{array}{ccc} a & & \tilde{a} \\ \text{ɔ} & \varepsilon & \tilde{\text{ɔ}} & \tilde{\varepsilon} \\ o & \text{ɔ} & e & + & \tilde{u} & \tilde{y} & \tilde{i} \\ u & y & i & & & \end{array}$$

1. Cf. M. G. S. Lowmann « The Phonetics of Albanian », *Language*, VIII, Dec. 1932, p. 281 s. En rendant la nature phonétique du phonème ε , M. Lowmann signale que ce phonème « sounds very much like some long varieties of English *æ* ». Il est donc aisé d'interpréter ce son comme « partenaire » palatal du phonème a . En albanais, toutes les voyelles nasales sont longues.

2. Cf. M. E. Sapir, *Language*, VII/1 March 1931, p. 34 ss.

3. Cf. M. J. R. Firth, *Bull. of the School of Orient. Studies*, Part 1, p. 137 ss.

4. Cf. Carl Hjalmar Borgstrom, « The Dialect of Barra in the Outer Hebrides », *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, VIII (1935), p. 71 ss.

D'autre part, le système des voyelles nasales peut avoir une catégorie de timbre de moins que le système des voyelles orales, comme c'est le cas dans les parlers allemands de Marchfeld en Autriche, décrits par M. Pfalz (Vienne)¹.

	<i>a</i>				<i>ã</i>	
	<i>au</i>	<i>äy</i>	<i>ai</i>		<i>aũ</i>	<i>aĩ</i>
	<i>ø</i>	<i>ö</i>	<i>ε</i>	+	<i>õ</i>	<i>ẽ</i>
<i>o</i>	<i>ö</i>		<i>e</i>		<i>ũ</i>	<i>ĩ</i>
<i>u</i>	<i>ü</i>		<i>i</i>			

Le portugais pour lequel je ne disposais pas de description phonétique et que j'ai étudié moi-même, est un exemple analogue : voyelles intenses :

	<i>a</i>				<i>ã</i>	
	<i>au</i>	<i>ai</i>			<i>aũ</i>	<i>aĩ</i>
	<i>o</i>	<i>e</i>			<i>õ</i>	<i>ẽ</i>
<i>u</i>		<i>i</i>		<i>ũ</i>		<i>ĩ</i>

Les parlers slovènes du Podjunje en Carinthie (Autriche) représentent un type peu répandu, n'ayant que deux voyelles nasales² :

<i>â</i> — <i>a</i>		
<i>o</i> — <i>e</i>		
<i>uə</i> — <i>iə</i>	+	<i>õ</i> — <i>ã</i>
<i>u</i> — <i>i</i>		

Le système des voyelles orales est proportionnel. Une série labialisée est opposée à une série non-labialisée. Les voyelles nasales s'opposent à la fois comme voyelles labialisées (*õ*) et voyelles non labialisées (*ĩ*), car les deux voyelles appartiennent à deux degrés d'ouverture différents et ne sauraient être conçues comme formant un couple, sinon sous l'angle de la labialisation.

Quant au français, la situation y est un peu moins claire. Du point de vue phonologique, le français n'est pas une langue homogène. La prononciation du français ne varie pas seulement de région à région, mais il y a aussi dans les limites du français parisien de notables différences de prononciation. Ces différences

1. Cf. A. Pfalz, *Berichte der Phonogrammarchivkommission der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien*, Nr. XXVI, Deutsche Mundarten IV.

2. Cf. A. Issatschenko, Les dialectes slovènes du Podjunje en Carinthie, *Revue des Études Slaves*, XV, p. 57-58, et *ibid.*, XVI, p. 45 s.

sont conditionnées par l'âge des sujets parlants ainsi que par leur classe sociale. Le français des hommes instruits est marqué par de multiples tendances archaïsantes, ce qui le différencie sur certains points essentiels du français parlé par le peuple. Il n'y a que l'argot qui se développe d'une manière absolument libre et qui est exempt de tout contrôle. La langue littéraire est, par contre, rigoureusement conservatrice. De là résulte une différence très prononcée entre les divers types du français parlé. Les phonéticiens français ont signalé ce fait à maintes reprises. Mais il ne s'agit pas seulement des variations plus ou moins négligeables des sons et des mots isolés, mais d'une reconstruction du système phonologique tout entier dont nous sommes les témoins.

Dans son excellente étude sur la phonologie du français, M. A. Martinet a prouvé que les voyelles nasales françaises sont des phonèmes indépendants¹. Son argumentation à laquelle on ne saurait rien ajouter s'accorde avec les résultats obtenus par le linguiste russe M. Polivanov². D'autre part, M. Gougenheim adopte dans tous les détails la thèse de M. Martinet³. Les quatre voyelles nasales du français correspondent aux quatre voyelles de la même articulation orale ($\tilde{a} - a$, $\tilde{o} - o$, $\tilde{e} - e$, $\tilde{\ddot{o}} - \ddot{o}$). Le système des voyelles nasales peut donc être symbolisé par un triangle :

$$\begin{array}{c} \tilde{a} \\ \tilde{o} \quad \tilde{\ddot{o}} \quad \tilde{e} \end{array}$$

Quant au vocalisme français en général, les linguistes se trouvent en face d'un problème assez difficile. Le développement du français actuel obscurcit les faits, notamment en ce qui concerne la description de la langue au point de vue synchroniste. Il sera donc nécessaire d'examiner de près les différentes étapes du développement du français moderne.

La question capitale est de savoir si le français se sert, au sens phonologique du mot, de la quantité vocalique, ou non. M. A. Martinet (*l. c.*, p. 198) et M. Gougenheim (*l. c.*, p. 23) signalent que le français n'emploie la quantité vocalique que dans deux couples de phonèmes, à savoir dans e/\bar{e} et $\ddot{o}/\tilde{\ddot{o}}$. Étant donné que le nombre des positions à quantité vocalique libre est très

1. Cf. BSL. XXXIV, fasc. 2, p. 491 ss.

2. Cf. *Konspekt lekciij po vvedeniju v jazykoznanije*, Petrograd, 1916, p. 30 ss.

3. Cf. *Éléments de la phonologie française*, Strasbourg, 1935, p. 24.

restreint en français, la différence entre les deux couples de phonèmes cités n'est perceptible qu'en syllabe fermée et intense : *ils sèment* \approx ils s'aiment ; *belle* \approx bèle ; *elle* \approx aile ; *seul* \approx seule. Il est fort difficile de dire s'il s'agit là de pures différences de durée ou s'il y intervient une certaine nuance qualitative. Dans la prononciation de M. A. Martinet, il y a en effet « une très légère différence de timbre » entre le \bar{e} long et le e bref (*l. c.*, p. 193), ce qui plaiderait plutôt pour l'existence d'une différence de *qualité* entre les deux variantes du son e .

Il y a lieu de noter tout particulièrement que les faits signalés par MM. Martinet et Gougenheim ne se rapportent qu'à la prononciation de la jeune génération. Chez les personnes d'un certain âge, la quantité vocalique joue un rôle beaucoup plus important. Paul Passy souligne par exemple que « dans la jeune génération, les voyelles qui ne sont pas longues par position, sont presque toujours brèves. Les différences de durée sont... bien moins marquées que chez les personnes d'un certain âge » (*Les sons du français*, p. 64).

D'autre part, M. Grammont signale une série d'exemples où la durée des voyelles *u*, *a* et *i* est susceptible de changer le sens des mots, notamment dans la prononciation des gens d'âge : *goutte* \approx goûté, *tousse* \approx tous, *la bouche* \approx il bouche ; dans les syllabes non intenses *couvent* (*kuvā*) \approx couvant (*kūvā*), *tyran* (*tirā*) \approx tirant (*tīrā*), cf. *Phonétique française*, pp. 14, 62.

Le problème de la quantité vocalique du français est étroitement lié à l'interprétation phonologique des deux variétés du son *A*. La répartition du *a* vélaire et du *a* palatal n'est pas très nette, de sorte qu'il est fort difficile d'en donner une règle. Il convient plutôt de distinguer les différents groupes de sujets parlants. Une partie des Français semble connaître les variétés longues et brèves des deux *A*. Un autre groupe, auquel appartiennent, d'après les observations de M. Grammont, la plupart des Français, prononce tout *a* vélaire comme voyelle longue et tout *a* palatal comme voyelle brève. Étant donné que ce groupe coïncide à peu près avec celui qui distingue nettement la quantité vocalique dans une grande partie des voyelles, on est autorisé à affirmer qu'en ce cas c'est la quantité qui importe et que par conséquent la quantité palatale ou vélaire du son *A* est un phénomène secondaire de sa quantité. En autres termes : ce groupe distingue un *A* long et un *A* bref ; la voyelle longue est marquée par la qualité vélaire, tandis que la

voyelle brève accuse la qualité palatale. Résumons ce que nous avons dit de la quantité vocalique dans la prononciation des Français d'un certain âge et ajoutons-y que, dans cette prononciation, il y a encore deux voyelles longues, le \bar{o} et le \bar{u} , cf. *saute*, *môle*, *paume* et *sur* \sim *sûr* (*sûr*). Toutes les voyelles longues se distinguent des voyelles brèves respectives par des nuances qualitatives, abstraction faite des trois voyelles à ouverture minimale, à savoir *u*, *ü*, *i*. Pour préciser cet ordre d'idées, on peut symboliser le vocalisme du français parlé par les représentants de la génération ancienne comme suit :

voyelles longues						voyelles brèves		
	\bar{a}			\tilde{a}		<i>a</i>		
\bar{o}	$\bar{\bar{o}}$	\bar{e}	+	\tilde{o}	$\tilde{\bar{o}}$	\tilde{e}	<i>o</i>	\bar{o} <i>e</i>
\bar{u}	$\bar{\bar{u}}$	\bar{i}					<i>u</i>	\bar{u} <i>i</i>

Le fait que les voyelles longues accusent une prononciation un peu différente de celle des voyelles brèves respectives est connu dans beaucoup de langues. Citons par exemple le hongrois où toutes les voyelles longues sont articulées d'une manière un peu différente des voyelles brèves, abstraction faite, là aussi, des voyelles à ouverture minimale, *u*, *ü*, *i* (cf. Jules Laziczus, Bevezetés a fonológiában, 1932, p. 39 ss. et A. Sauvageot, *BSL*, XXXIV, 2, p. 117 ss.).

On voit que la structure triangulaire caractérise les trois systèmes obtenus. Nous abordons là un fait essentiel : comme, dans tous les exemples cités plus haut, les structures du vocalisme oral et du vocalisme nasal coïncident quant au principe de la répartition des phonèmes, il faut constater que, dans une langue donnée à voyelles nasales, la structure du vocalisme oral recouvre celle du vocalisme nasal, c'est-à-dire qu'elle est soit quadrangulaire, soit triangulaire. Le français dont nous avons l'avantage de suivre le développement confirme cette thèse.

Pour la jeune génération française, la quantité vocalique joue un rôle beaucoup moins important. Elle ne se fait sentir que dans deux couples de phonèmes, à savoir e/\bar{e} et $\bar{o}/\bar{\bar{o}}$. Donc, la langue de la jeune génération ignore la quantité vocalique comme marque générale du vocalisme tout entier. Quant à la répartition des deux variétés du son *A*, M. Martinet les distingue en principe sans pourtant apercevoir des différences de durée. Pour lui, le *a* vélaire et le *a* palatal sont des phonèmes indifférents quant à la quantité.

Le système vocalique cité par M. Martinet dans son article sur la phonologie du français reflète les faits d'une manière exacte; comme les deux *A* sont opposés l'un à l'autre, la structure du vocalisme oral tout entier est quadrangulaire ou proportionnelle. On y distingue deux séries de voyelles (vélaire et palatale), cette dernière étant répartie en une série labialisée et non labialisée.

	<i>a</i>	<i>a</i>	
	<i>o</i>	<i>ö</i>	<i>e</i>
	<i>o</i>	<i>ö</i>	<i>e</i>
<i>u</i>		<i>ü</i>	<i>i</i>

Le système des voyelles nasales, nous l'avons vu, est triangulaire et ne suit pas ce développement, au moins dans la prononciation cultivée du français. Mais ceci est dû en premier lieu au caractère conservateur et normatif de la langue littéraire. Toutes les langues littéraires d'un certain âge accusent des traits archaïques, leur structure générale et phonique n'est pas toujours organique. C'est pourquoi il est très instructif d'observer le développement libre de la langue, tel qu'il s'offre dans la prononciation populaire ou dans l'argot. Là le vocalisme nasal a été réduit: d'une part, le *õ* s'est confondu avec le *ẽ*, d'autre part il y a à Paris bien des gens qui confondent *les cheveux blancs* et *les cheveux blonds*, en prononçant, dans les deux cas, une voyelle nasale entre *õ* et *õ̃*. Le système des voyelles nasales dans l'argot parisien est réduit à deux voyelles qui s'opposent l'une à l'autre comme voyelle vélaire et voyelle palatale

õ̃ — õ̃̃

il coïncide donc quant au principe de répartition des phonèmes avec le système des voyelles orales cité par M. Martinet.

Ce type du français appartient aux langues qui ne possèdent qu'un seul couple de voyelles nasales et qui sera traité de près dans le passage suivant.

L'application de notre thèse à la phonétique historique est susceptible de montrer les multiples conséquences qui en résultent.

*
* *

Le terme de « dénasalisation » dont on se sert si souvent en phonétique historique n'a pas encore été précisé dans la littérature

linguistique. Nous possédons des descriptions physiologiques de ce procès sans pourtant en connaître les raisons. Comme tout changement phonétique, la dénasalisation doit être motivée par d'autres phénomènes phoniques.

Il est intéressant de noter que la dénasalisation ne touche jamais une voyelle isolée, mais qu'elle atteint la catégorie toute entière des voyelles nasales. D'autre part, il est tout aussi curieux qu'il n'y ait pas de langues à une seule voyelle nasale¹. Le nombre minimal des voyelles nasales dans une langue est *deux*. La dénasalisation frappe toutes les voyelles nasales à la fois ; c'est pourquoi il convient d'examiner, dans tous les cas concrets, l'ensemble des systèmes vocaliques.

Les dialectes slovènes du Podjunje en Carinthie, que nous avons cités plus haut, possèdent deux voyelles nasales *ǫ* et *ǣ*. Celles-ci remontent étymologiquement aux deux voyelles nasales du slave commun qu'on symbolise d'habitude par **ǫ* et **ǣ*. Dans ces parlers les voyelles nasales ne se trouvent qu'en syllabe longue. La géographie linguistique nous apprend que l'aire des voyelles nasales coïncide dans ces parlers avec celle de *ǣ*, voyelle labialisée à ouverture maximale et opposée à la voyelle non labialisée *a*. L'existence des voyelles nasales est donc étroitement liée à l'existence dans ces parlers d'un système quadrangulaire. Dans les parlers voisins, où il n'y a qu'un seul *a*, et par conséquent un système triangulaire, les voyelles nasales manquent entièrement. La répartition des parlers est bien nette ; il n'y a pas de parlers mixtes ; les isoglosses pour les voyelles nasales et pour le *ǣ* se recouvrent (Cf. *Rev. des Études Slaves*, XV, p. 55, carte).

Les voyelles brèves du slovène remontent soit à des voyelles originairement brèves, soit à des voyelles originairement longues et abrégées au cours du développement interne des parlers. Les voyelles nasales étaient en slave originairement longues. Lorsqu'elles ont été réduites en slovène, elles ont perdu leur nasalisation, dans les parlers où la nasalisation a été conservée en syllabe longue. Il y a lieu de souligner que le système des voyelles brèves était, dans lesdits parlers, toujours triangulaire, n'ayant pas développé de *ǣ*. En tenant compte de la thèse établie plus haut, selon laquelle les systèmes du vocalisme oral et du vocalisme nasal accusent la

1. La sonante nasale *ŋ* de l'indoeuropéen, ou les nasales syllabiques des langues africaines ne sont pas des voyelles nasales dans le sens défini au commencement de cet article.

même structure (soit quadrangulaire, soit triangulaire), il devient possible de comprendre pourquoi les voyelles nasales brèves dans les dialectes slovènes ont perdu leur qualité nasale : l'opposition des deux voyelles \tilde{o} et \tilde{a} (opposition de labialisation) n'a pas été appuyée par une opposition analogue du système triangulaire des voyelles brèves.

Or, il n'est pas étonnant que la réduction des voyelles nasales cause en même temps leur dénasalisation. Autant qu'on en peut juger d'après les données disponibles, il n'y a pas de langues où les voyelles nasales longues seraient opposées à des voyelles nasales brèves. Dans les langues qui sont marquées par l'utilisation régulière de la quantité vocalique, les voyelles nasales font partie du vocalisme long, comme par exemple en albanais, voir p. 270. Dans les langues de ce type, les voyelles nasales sont marquées par la durée. Si les voyelles longues sont réduites pour une raison ou autre, la nasalité disparaît.

Dans les langues à plusieurs voyelles nasales, la structure du vocalisme nasal suit les altérations du vocalisme oral ; en d'autres termes : si le système originairement triangulaire des voyelles orales se transforme en un système quadrangulaire, ou vice versa, celui des voyelles nasales accuse un changement analogue, comme nous l'avons vu en français. Les langues à *deux* voyelles nasales sont un cas spécial ; le vocalisme oral est toujours proportionnel, il exige donc l'existence d'un vocalisme oral quadrangulaire. Si le vocalisme oral subit une transformation quant à sa structure, s'il devient triangulaire, les voyelles nasales disparaissent, c'est-à-dire elles sont dénasalisées.

Ce phénomène est bien net dans les langues slaves. Le slave commun possédait trois diphtongues à nasale, à savoir $*\tilde{on}$, $*on$, $*en$. Après la confusion de $*on$, avec $*\tilde{on}$, les différentes langues slaves ont suivi deux chemins : le polonais littéraire et le bulgare oriental ont conservé la combinaison « *voyelle + consonne nasale* » ; sl. comm. $*zonbŭ$ « dent » donne polonais *zomb*, bulg. orient. *zāmb* ; sl. comm. $*penta$ « la cinquième » donne polonais *penta*, bulg. orient. *penta*, etc. Dans les autres idiomes slaves, les diphtongues à consonne nasale ont été d'abord monophthonguïsées. Le résultat en étaient deux voyelles nasales du type $*\tilde{o}$ et $*\tilde{e}$. Ce type a été maintenu dans certains dialectes polonais et dans les parlers slovènes de Podjunje (où $*\tilde{o}$ est resté \tilde{o} et $*\tilde{e}$ a donné \tilde{a} par intermédiaire de $*\tilde{a}$). Dans ces parlers, nous trouvons des systèmes voca-

liques quadrangulaires, de sorte que l'opposition des deux voyelles nasales se répète dans le vocalisme oral. Dans toutes les autres langues slaves, les diphtongues à consonne nasale ont été monophthonguées et dénasalisées. Dans ces langues, les voyelles nasales semblent avoir subsisté peu de temps (cf. A. Meillet, *Slave commun*², p. 61). En russe (ainsi que dans toutes les langues slaves orientales) et en tchèque **on* a donné *u*, **en* a donné *a*. En slovaque **on* a donné *u*, **en* > *a*, *ä*, en bulgare **on* > *ä*, **en* > *e*, en serbo-croate **on* > *u*, **en* > *e*, en slovène littéraire **on* > *o*, **en* > *e*. Toutes ces langues montrent des systèmes vocaliques triangulaires. Au moment où elles sont passées du type quadrangulaire au type triangulaire, elles ont perdu la nasalisation des voyelles. Ce fait se laisse prouver à l'évidence par la dialectologie polonaise. Partout où en polonais il y a de vraies voyelles nasales (Krajna, Tucholy, Bory, Masovie, Carpathes), il y aussi deux phonèmes du timbre *A* dont l'un remonte à *ā* long, qui s'est confondu en polonais littéraire avec le *a* bref. Le timbre de la voyelle nasale prépalatale (**ĕ*) oscille de *ā* à *ā̃*, selon le timbre du réflexe du *a* long qui est soit *ā* soit *a*. Voici les deux types :

<i>ā</i> — <i>a</i>	<i>a</i> — <i>ā</i>
<i>o</i> — <i>e</i> + <i>ō</i> — <i>ā</i>	<i>o</i> — <i>e</i> + <i>ō</i> — <i>ā̃</i>
<i>u</i> — <i>i</i>	<i>u</i> — <i>i</i>

M. Nitsch a reconnu le parallélisme entre l'existence en polonais de deux voyelles à timbre *A* d'une part et les voyelles nasales de l'autre. Il formule cette observation en disant qu'une articulation ouverte (*a*, *ā*) de la voyelle nasale prépalatale (**ĕ*) recouvre dans la géographie dialectique du polonais l'isoglosse *a/ā* « en tant que ces parlers accusent des voyelles nasales¹ ». Donc, en polonais il n'y a de véritables voyelles nasales que dans les parlers où le vocalisme oral présente une forme quadrangulaire.

Toutes les langues slaves à voyelles nasales sont caractérisées par des systèmes vocaliques quadrangulaires, la marque d'opposition étant la même dans le vocalisme oral et nasal. Dans cet ordre d'idées, on parvient à fournir une preuve de plus pour la théorie de M. Jakobson, selon laquelle les voyelles nasales ne seraient conservées que dans les langues slaves où **ĕ* du slave commun était très ouvert (« oscillation du **ĕ* allant depuis *a* jusqu'à *e* »), cf.

1. K. Nitsch, *Dialekty języka polskiego*, *Encyclop. polska*, II, p. 266.

Remarques sur l'évolution phonologique du russe TGL 2, p. 37. Le timbre ouvert du * \bar{y} = \bar{a} conditionnait la structure quadrangulaire du vocalisme oral que nous retrouvons en vieux bulgare et en lèchite commun, dans les dialectes polonais cités plus haut, ainsi que dans ceux du Podjunge en Carinthie.

Résumons les thèses résultant de nos observations :

1° Les voyelles nasales et les voyelles orales font partie d'un seul système vocalique qui est caractérisé par une structure soit triangulaire, soit quadrangulaire du vocalisme.

2° Tout changement de la structure du vocalisme oral se reflète dans la structure du vocalisme nasal.

3° Un système des voyelles nasales, n'accusant que *deux* phonèmes, existe seulement à côté d'un système oral quadrangulaire. La marque d'opposition est la même dans les deux systèmes (vélaire ~ palatal ; labialisé ~ non-labialisé, etc.).

4° Dans les langues à deux voyelles nasales, ces dernières sont dénasalisées en cas de passage du vocalisme oral de type quadrangulaire à un système triangulaire.

5° La dénasalisation est un phénomène phonologique qui frappe toujours toutes les voyelles nasales à la fois.

Nous espérons avoir montré dans cette étude les rapports nombreux et étroits qui existent entre les voyelles nasales et les voyelles orales, et avoir ainsi confirmé la théorie des systèmes phonologiques.

A. ISSATSCHENKO.

LATIN *nictare*.

Bien qu'aucun doute n'ait jamais été exprimé sur la parenté de lat. *nictō* avec le groupe de *cōnīueō*, on discerne à ce rapprochement une sérieuse difficulté de sens. *Cōnīueō* remonte, avec *nītor*, à un thème **kneig^{wh}-* qui, d'après got. *hneiwan* « sich neigen » (= gr. κλίνειν), *hneiw* « niedrig » (= gr. ταπεινός), vha. *hnīgan*, a pour sens exclusif « (s')appuyer ». Ce sens est présent dans *cō-nīueō* qui signifie d'abord « appuyer l'une contre l'autre les parties d'un tout » (par exemple *claustra*), puis spécialement « fermer les yeux », d'où « accorder son indulgence ». La correspondance des formes germaniques et, à l'intérieur même du latin, de *nītor*, montre dans le sens de « fermer les yeux » une limitation relativement secondaire de « presser, appuyer » en général. Au contraire *nictō* « clignoter » s'applique seulement au battement rapide des paupières, et porte dès l'origine ce sens spécifique. La notion est toute différente. De fait, A. Meillet semble avoir eu conscience et de la difficulté que nous soulignons et de la solution qui se propose, quand, tout en rattachant *nictō* à *cōnīueo*, il ajoute brièvement : « Il est curieux que le slave ait un groupe **mignōti* « nictare » avec *m-* initial » (Ernout-Meillet, s. v. *nicto*).

On connaît en effet, par le slave et le baltique les formes (rassemblées chez Trautmann, *Balt. Sl. Wb.*, p. 174) de **meig-* « cligner des yeux » : nominalemt sl. **migŭ* d'après r. et bulg. *mig*, s. cr. *mīg* « clin d'œil » ; verbalement sl. **mignōti*, v. r. *megnuti*, r. *migāti* « clignoter », pol. *mgnąć* « scintiller, clignoter », etc. En baltique, on est passé de « battre des paupières » à « sommeiller, s'endormir » : lit. *mingù*, *mìgti*, v. pr. *is-mige* « entschliefe », lit. *mīg̃gas*, v. pr. *maiggun* acc. « sommeil » etc. A ce groupe se joint l'iranien qui a tiré de **meig-* des formes verbales et nominales : saka *nā-mājs-*, sogd. *nī-miž-* « eligner de l'œil » (cf. *JAs.* 1933, II, p. 241) et le nom de la « paupière », phl. *miž*, pers. *miža*, *muža* (emprunt au parthe), gabr. *māfeng*, jud. pers. *m(u)ja*, *māz*. *mejik*, kaš. *muja*, *mejá*, sīv. *mōžink*, kurd. *mižānk*, toutes for-

mes qui, contrairement à l'enseignement courant, supposent **miǵ-*, non **mič-* ; car bal. *mičāč* « paupière » peut représenter par assimilation un ancien **miǵāč*, ce qui nous dispense soit de faire violence aux autres formes iraniennes pour les ramener à **mič-*, soit de poser en iranien **miǵ-* et **mič-* parallèlement, sur la foi de la seule forme baloči.

Voilà **meig-* « clignoter » ¹ assuré par l'accord du slave, du balte et de l'iranien. On y reliera aussi lat. *nictō*, moyennant une altération dont l'origine se laisse apercevoir. A notre avis, *nictō* est pour **mictō*, itératif d'un **mīgō* directement comparable aux formes précitées de **meig-*. Une analogie sémantique rend compte de la transformation de l'initiale. Il y avait en latin un vieux verbe *nictor* « s'appuyer », connu par Lucrèce, Caecilius, Novius (cf. le texte de Festus 182,30 cité chez Ernout-Meillet s. v. *nicto*), qui se rattachait à *nīxus* et à *cō-nīueō*. C'est l'influence de ce *nictor* avec *n-* authentique qui a changé **mictō* en *nictō* : puisque *-nīueō* signifiait à la fois « appuyer » et « fermer les yeux », il était tentant d'accoler ce même double sens à *nicto(r)* en y annexant le contenu sémantique de **mictō*. Dans l'historique *nictō* se sont donc fondus deux verbes distincts : *nicto(r)* « s'appuyer » et **mictō* « clignoter ». Du reste une autre considération assure déjà que la racine signifiant « clignoter, scintiller, tressauter » commençait bien par *m-* : le radical **meig-* dont il vient d'être question s'apparente évidemment à **meik-* (lat. *mīcare* « palpiter, scintiller ») et à **meis-* (skr. *miṣ-*, *ni-miṣ-* « clignoter »). Dans *mei-g-*, *mei-k-*, *mei-s-*, on a trois suffixations indépendantes d'une racine *mei-* qui survit ainsi dans la grande majorité des dialectes indo-européens.

E. BENVENISTE.

1. Walde-Pokorny, II, p. 246 posent **meigh-* pour pouvoir y faire entrer la famille de skr. *meghā-*, gr. *μέγλη*, etc. Mais la différence de sens s'oppose à cette identification.

TABLE DES ARTICLES

	Pages.
E. BENVENISTE. Bibliographie des travaux d'Antoine Meillet.	43
— Expression indo-européenne de l' « éternité ».	103
— Le problème du <i>þ</i> indo-européen.	139
— Latin <i>nictare</i>	280
Jean CANTINEAU. Une alternance quantitative dans des pronoms suffixes sémitiques.	148
Georges DUMÉZIL. Morphologie comparée et phonétique comparée. . . .	122
A. GRAUR. Notes roumaines.	165
A. ISSATSCHENKO. A propos des voyelles nasales.	267
André MARTINET. La phonologie du mot en danois.	169
L. RENOU. Infinitifs et dérivés nominaux dans le Rgveda.	69
Jos. SCHRÖNEN. Autour de l's mobile.	117
André VAILLANT. L'origine des présents thématiques en -e/o-.	89
J. VENDRYES. Antoine Meillet.	1
— Deux étymologies celtiques.	113

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, 9, RUE FULBERT (10-1937).

Les ouvrages ci-dessous sont expédiés franco dans tous les pays de l'Union Postale contre reçu en mandat-poste, chèque postal ou valeur à vue sur Paris de leur montant augmenté de 10 pour 100 pour frais de port et d'emballage :

- ANGLADE (J.). **Grammaire de l'ancien Provençal ou ancienne Langue d'Oc : Phonétique et morphologie.** Cartonné. 30 fr.
- BOURCIEZ (E.). **Précis historique de phonétique française.** 8^e édition revue et corrigée. Cartonné. 36 fr.
- BOURCIEZ (E.). **Eléments de linguistique romane** (Ouvrage couronné par l'Institut ; Prix Volney). 3^e édition révisée. 60 fr.
- BRUGMANN (K.). **Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes** (d'après le précis de grammaire comparée de K. BRUGMANN et B. DELBRUECK), traduit par J. BLOCH, A. CUNY et A. ERNOUT, sous la direction de A. MEILLET et R. GAUTHIOT. Avec 4 tableaux. 72 fr.
- CUCUEL (C.). **Règles fondamentales de la syntaxe grecque**, d'après l'ouvrage de ALBRECHT VON BAMBERG, sous la direction de O. RIEMANN, 4^e édition revue par E. AUDOUIN. Nouveau tirage, cartonné. 30 fr.
- DOTTIN (G.). **La langue gauloise : Grammaire, textes et glossaire.** Cartonné. 30 fr.
- ERNOUT (A.). **Morphologie historique du latin**, avec un avant-propos par A. MEILLET, nouvelle édition revue et corrigée. Nouveau tirage, cartonné. 30 fr.
- ERNOUT (A.) et A. MEILLET. **Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots.** Cartonné. 250 fr.
- Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacq. Van Ginneken.** 75 fr.
- Mélanges linguistiques offerts à M. A. MEILLET par ses élèves D. BARBELENET, G. DOTTIN, R. GAUTHIOT, M. GRAMMONT, A. LARONDE, M. NIEDERMANN, J. VENDRYES, avec un avant-propos par P. BOYER.** 15 fr.
- NIEDERMANN (M.). **Précis de phonétique historique du latin**, avec un avant-propos par A. MEILLET. Nouvelle édition revue et augmentée. Cartonné. 30 fr.
- RIEMANN (O.). **Syntaxe latine d'après les principes de la grammaire historique.** 7^e édition revue par A. ERNOUT. Nouveau tirage, cartonné. 60 fr.
- VENDRYES (J.). **Traité d'accentuation grecque.** Nouveau tirage, cartonné. 24 fr.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes. 3^e Série, publiée sous la direction de P. JOUGUET et A. ERNOUT. Prix de l'abonnement annuel : France, 75 fr. ; Étranger, 90 fr. (Aucune livraison n'est vendue séparément. — L'année écoulée : 150 fr.) Les derniers exemplaires de la collection complète des 1^{re} et 2^e séries en 52 volumes (1845-1847 et 1877-1926) sont cédés actuellement à 5.000 francs net. Les volumes I à X (1927-1936) de la 3^e série : 1.000 francs net.

ROMANIA

REVUE TRIMESTRIELLE CONSACRÉE A L'ÉTUDE
DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES ROMANES
FONDÉE EN 1872 PAR PAUL MEYER ET GASTON PARIS

PUBLIÉE PAR MARIO ROQUES

Rédaction et administration : 2, rue de Poissy, Paris, Ve.

R. C. 267-188 B. — Chèques postaux : Paris 1881.69.

Avec l'année 1937, la *Romania* achève sa 66^e année et son LXIII^e tome.

La table des tomes I-XXX a été publiée, celle des tomes XXX-LX sera mise sous presse en 1938.

La *Romania* paraît par numéros trimestriels (janvier, avril, juillet, octobre). Ces numéros sont adressés franco aux abonnés ou aux correspondants désignés par eux : les abonnés résidant à l'étranger peuvent faire adresser les numéros à un correspondant, libraire ou particulier, résidant en France ; ils n'auront en ce cas à payer que le prix de l'abonnement pour la France.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements se font pour l'ensemble des quatre numéros annuels (janvier-octobre).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

pour Paris, les départements et les colonies françaises.	70 fr.
pour les pays étrangers.	80 fr.

Le montant de l'abonnement peut être acquitté :

1^o Directement par versement ou virement au compte de chèques postaux de la Société « *Romania* », numéro du compte : Paris 1881.69 ; les mandats-cartes internationaux peuvent être adressés à ce compte.

2^o Directement par l'envoi d'un chèque barré à l'ordre de la Société « *Romania* ».

3^o Par l'intermédiaire d'un libraire ou commissionnaire qui s'acquittera par un des deux moyens indiqués ci-dessus.

VENTE EN VOLUMES

L'année une fois terminée, et après la publication du quatrième numéro, la *Romania* se vend par volumes annuels.

PRIX DES VOLUMES ANTÉRIEURS A L'ANNÉE EN COURS :

Paris, départements et colonies françaises.	120 fr.
Étranger.	125 fr.

Pour l'année 1934 (t. LX), qui ne comporte que deux fascicules, ces prix sont réduits de moitié.

Les volumes seront adressés franco ; le montant devra en être réglé de la même manière que les abonnements.

Toutes les communications relatives à la publication, aux abonnements et à la vente de volumes de la *Romania* doivent être adressées à

L'ADMINISTRATION DE LA ROMANIA

2, rue de Poissy, Paris, V^e.